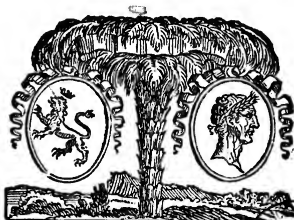




DE
L'HISTOIRE.

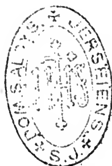
Par le Pere LE MOYNE, *de la Compagnie de* JESUS.



A PARIS,
Chez LOÜIS BILLAINE, en la grand' Salle du Palais, au grand Cesar & à la Palme.

M. DC. LXX.

Avec Privilege & Approbation.





A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTAUSIER, GOUVERNEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

Le present que je vous offre n'est pas grand, si vous ne

contez pour quelque chose de grand, l'affection avecque laquelle je vous l'offre. Mais s'il n'y a de la grandeur, il y a pour le moins de la convenance : & l'on ne sçauroit me reprocher, d'avoir fait comme ce galant homme, qui dédia un Traité de l'Art militaire à un Prelat; & des questions de Theologie à un Capitaine. Pouvois je à plus juste tiltre, & à meilleur droit adresser ces Dissertations de l'Histoire, à un autre qu'à vous, MONSEIGNEUR, *qui avez de si grandes habitudes avecque les Historiens; & qui pourriez tenir vous-*

mesme un rang honorable parmi eux, si vos occupations & vostre modestie le permettoient; quand vous n'auriez à laisser à la Posterité, que l'Histoire de vos Campagnes?

On ne vous reprocheroit pas d'avoir dérogé à Noblesse, quand vous auriez fait ce que les premiers Cesars ont fait. Vous ne manquez d'aucune qualité necessaire à un parfait Historien. Les plus celebres que nous ayons, n'ont esté qu'une partie de ce que vous estes: & si vous n'aviez quelque chose de plus grand

à faire, que ce qu'a fait Xenophon, Historien & Capitaine, vous pourriez estre Xenophon dans le Cabinet & sur le papier, comme vous l'avez esté plus d'une fois à la guerre & sous les armes. Ce grand Cyrus, qui est le grand effort de cét Autheur, n'est qu'un Prince peint en beau; mais peint de fausses couleurs, & dessiné de phantaisie. La France n'attend pas de vous, MONSEIGNEUR, *un Portrait de cette maniere: un Prince en idée & en peinture, fait pour les Bibliotheques des Curieux,*

& pour les boutiques des Libraires. Elle attend un Prince en corps & en ame; assorti de toutes les qualitez que demande la Royauté; d'un cœur aussi élevé que le Throsne de ses Peres; d'une teste aussi capable, & d'un esprit aussi étendu que leur Couronne. Vn Prince instruit à faire ses plaisirs de ses devoirs: & à mettre sa grandeur en la felicité de ses peuples. Cela fait, en la maniere que la France se promet que vous le ferez; vous aurez plus fait que Thucydide & que Polybe, que Tite-Live & que Tacite.

Ce n'eſt donc pas une petite charge que la voſtre, MONSEIGNEUR, *& vous en connoiſſez trop bien l'importance, pour la prendre ſelon les veuës de ceux qui ſe perſuadent, qu'un Gouverneur n'eſt qu'un Maiſtre en l'art de plaire; qu'un Precepteur de civilité & de politeſſe : & qu'apres qu'il a fait du Prince commis à ſes ſoins, un homme de Ruelle & de Cercle, il ne luy reſte plus rien à faire. Voſtre employ n'eſt pas reſſerré dans un eſpace ſi étroit : il embraſſe le preſent & l'avenir; les eſperances de la*

France d'aujourd'huy, & la felicité de la France de nos Neveux : & l'on m'avoüera, que le bon-heur des Peuples, qui jouyront un jour du fruit de vos instructions & de vos soins, est une toute autre fin, que l'approbation de ce petit Monde, composé de Cercles & de Ruelles, dans lequel toute la science des gens de Cour est renfermée.

Que ne vous faut-il point pour arriver à cette fin ? & que vous manque-t-il de ce qu'il vous faut ? On ne dira pas que ce soit la Probité. vostre reputation est

trop bien établie de ce costé là : & dans les Relations mesme de vostre jeunesse, un Historien quelque critique qu'il fust, ne trouveroit rien qui eust besoin des adoucissemens de sa plume. Que cette probité est d'un grand usage au Gouverneur d'un jeune Prince ! que ce luy est une grande avance, de le pouvoir instruire sans se retracter ; le corriger sans se condamner soy-mesme ! Que ne doit persuader un homme, dont les preceptes ne peuvent estre convaincus de faux par ses exemples ? qui n'a point à jus-

tifier la contrarieté de ses mœurs & de ses regles? qui ne tient point une autre route que celle qu'il montre?

Mais la probité toute seule ne sçauroit faire que la moitié de l'ouvrage: & il est necessaire que la science y mette la main avec elle. Et qui est l'homme en France, qui n'ait ouy parler de l'étenduë & de la capacité de la vostre? Ne vous offensez pas, MONSEIGNEUR, *que je fasse icy mention de vostre science. Ce n'est pas une science de College qu'on vous attribuë, une science bornée*

des limites de l'Vniversité. C'est une science d'Armée & de Cabinet, d'action & de conseil : une science du grand Monde, soit que ce grand Monde soit dans le trouble ou dans le calme. On a veu des Gouverneurs sçavans en l'art de la Guerre ; & fort capables par cette science, de faire des Princes, Soldats & Capitaines. Mais le Soldat & le Capitaine n'estant que la partie la plus rude & la plus materielle du Prince, semblables Gouverneurs, n'estoient auprés d'eux, pour ainsi dire, qu'afin de les ébaucher.

On en a veu d'autres, de profeſſion pacifique, donnez aux Princes pour leur façonner l'eſprit & le cœur; & les former à la Sageſſe & à la Vertu. Burrhus ſi eſtimé de Tacite eſtoit de ceux-là: & Seneque encore plus eſtimé de Tacite & de tout le Monde, eſtoit de ceux-cy: & travaillant tous deux de concert à l'inſtruction de Neron, ils en euſſent fait une merveille, ſi la reſiſtance de la matiere, n'euſt eſté invincible à l'induſtrie des Ouvriers.

Non ſeulement vous avez entre les mains une matiere toute autre que la leur: vous

estes vous-mesme un Ouvrier tout autre qu'eux. Comme Burrhus n'estoit pas Seneque: Seneque aussi n'estoit pas Burrhus. Mais ce qui est bien singulier, & qu'on ne trouvera peut-estre qu'en vous, MONSEIGNEUR, *vous estes tout à la fois Burrhus & Seneque; autant pour l'Armée que l'un; & autant que l'autre pour le Cabinet: & ce qui estoit partagé entre eux, estant reuni en vostre Personne, vous avez dequoy fournir sans division, aux fonctions de l'un & de l'autre.*

Cela estant, comme cha-

cun en convient; que ne doit-on se promettre de cette double science? & quelle vertu peut ayder à faire un grand Prince, que vous n'imprimiez, ou sur l'esprit, ou sur le cœur de celuy que vous avez entre les mains? Par le commerce que vous avez avec les Livres, vous avez acquis des habitudes en tous les siecles; & vous estes fait pour ainsi dire, un homme de tous les païs, & de tous les temps. Vous avez esté le Domestique & le Courtisan de tous les Princes; le spectateur & le témoin de leur gouvernement & de leur con-

duite : vous avez assisté à leurs conseils & à leurs combats : & ils n'ont point eu de vertu ny de deffaut, ils n'ont rien fait de bien ny de mal, sur quoy vous n'ayez fait des Commentaires, qui pourront estre de plus grande instruction pour nostre Prince, que ceux de Cesar. Quelles reflexions ne fera-t-il point sur vos avis & sous vos lumieres, quand luy déployant leurs portraits, vous luy ferez remarquer le grand, le beau, le noble des uns, opposez au bas, au laid, au sale des autres ? Quand sur la Carte que vous luy

tracerez du Monde antique, vous luy montrerez d'une part, les routes illuſtres & glorieuſes des bons : & de l'autre les voyes des méchans obſcures & funeſtes : les Arcs de Triomphe & les Temples baſtis à la memoire de ceux-là ; & les Echaffaux dreſſez par l'Hiſtoire pour le ſupplice de ceux-cy ? Que les leçons que vous luy ferez ſur ces figures ſeront inſtructives ! Qu'il ira droit, qu'il ira viſte à la Vertu, par les routes que vous luy ouvrirez !

Les avances de ce glorieux avenir ſont déja ſi belles ; & vous ſoûtenez avecque tant

de succez, & tant d'approbation, le choix que le Roy a fait de vous, qu'il n'y a personne qui n'avouë qu'en cela, il ne pouvoit rien faire de meilleur, ny pour Monseigneur le Dauphin, ny pour l'Estat, que ce qu'il a fait.

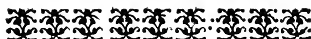
Aussi a-t-il plus fait pour vous, que s'il vous avoit commis avec l'épée de Connestable, la generalité de ses Armes. Car, MONSEIGNEUR, *à quoy vous auroit servi cette Royauté militaire? à faire ce que les Pirates peuvent aussi bien faire que les Conquerans? à por-*

ter au loin la terreur & le ravage, à faire des ruines & des solitudes? Cét employ de paix & de sagesse vous est donné pour des actions bien differentes. Vous avez à faire la felicité de plus d'un Peuple & de plus d'vn Siecle : à preparer à nos Neveux, un regne beni de la France, & envié de toute l'Europe : à regner vous-mesme dans l'estime de la Posterité, par les fruits de vostre conduite : & tout cela, en travaillant à faire un bon Prince, sans quoy les meilleures choses du Monde ne sont point bonnes. C'est ce que toute la France attend

de vous; & ce que vous souhaite, sur l'attente de toute la France, celuy qui est plus que personne,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur,
LE MOYNE, de la Compagnie de JESUS.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 27. Mars 1669. Signé par le Roy en son Conseil, DALENCE', il est permis au R. Pere LE MOYNE, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il luy plaira un livre, intitulé, *de l'Histoire*, durant le temps & espace de dix années, à compter du jour que l'impression dudit livre sera achevée d'imprimer pour la premiere fois: Et deffenses sont faites à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'extraire, d'imiter ou contrefaire ledit livre, en quelque façon & maniere que ce soit durant ledit temps, à peine de

confiſcation des Exemplaires contrefaits, de dix mille liures d'amende, & de tous dépens, dommages, & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long mentionné eſdites Lettres, qui ſont tenuës pour bien & deuëment ſignifiées en vertu du preſent extrait.

Et ledit R. Pere LE MOYNE *a cedé & transporté ſon droit du preſent Privilege à Thomas Iolly, Louys Billaine, & Simon Benard, pour en jouyr ſuivant l'accord fait entr'eux.*

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires, ſuivant l'Arreſt de la Cour de Parlement, du huictiéme Octobre 1653.

Signé, A. SOUBRON, *Syndic.*

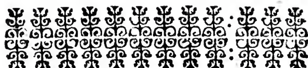


JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le Privilege qui nous a esté accordé, par les Roys tres-Chrestiens, Henry III. le 10. May 1585. Henry IV. le 20. Decembre 1603. & Louys XIII. le 14. Fevrier 1612. par lequel il est deffendu à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer aucun liure de ceux de nostre Compagnie sans permission des Superieurs d'icelle, permets au Pere le Moyne de la mesme Compagnie, de faire imprimer par tel Libraire qu'il luy plaira un livre, intitulé, *De l'Histoire*, par luy composé. En foy dequoy j'ay signé la presente. A Paris ce 19. de Février 1669.

Estienne DECHAMP.



DISSERTATION.



TABLE

DES DISSERTATIONS & des Articles.

DISSERTATION I.

Du merite de l'Histoire, & des qualitez de l'Historien.

ARTICLE I.

ARTICLE II.

ARTICLE III.



DISSERTATION II.

De la Nature de l'Histoire & de l'Art historique.



DISSERTATION III.

Des parties de l'Histoire.

ARTICLE IV.

ARTICLE V.

ARTICLE VI.

ARTICLE VII.

ARTICLE VIII.

ARTICLE IX.

ARTICLE X.



DISSERTATION IV.

Des jugemens & des eloges Historiques.

ARTICLE I.

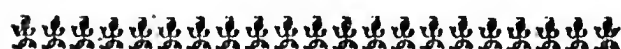


DISSERTATION V.

Des Sentences.

ARTICLE III.

ARTICLE IV.



DISSERTATION VI.

Des Descriptions.

ARTICLE I.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

DISSERTATION VII.

Des Harangues & des Digressions.



DISSERTATION VIII.

De la Disposition.

ARTICLE I.

ARTICLE II.



DISSERTATION IX.

De la Diction historique.

ARTICLE I.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Fin de la Table.



DE



DE L'HISTOIRE.

DISSERTATION PREMIERE.

DU MERITE DE L'HISTOIRE, ET DES QUALITEZ DE L'HISTORIEN.

ARTICLE PREMIER.

QUE L'HISTOIRE ET LA Poësie sont alliées. Que le trajet qui les separe n'est pas long. Pourquoy personne jusques icy n'a passé de l'une à l'autre. Qu'il faut estre Poëte pour estre Historien.



E ne sçay si l'entreprise que j'ay faite, de passer du Poëme à l'Histoire, ne sera point accusée de présomption d'esprit,

ou d'infidelité envers les Muſes. Ne dira-t-on point, que j'avois aſſez fait, de ſuivre Homere & Virgile, ſans vouloir encore aller aprés Thucidide & apres Tite-Live? Et que le Poëme heroïque eſtant le grand effort de l'eſprit humain, & la juſte meſure de la vie d'un homme, je pouvois m'épargner la fatigue d'une ſeconde carriere; & me repoſer où les deux plus grands hommes du Monde ſe ſont repoſez? Ne dira-t-on point encore, qu'ayant toûjours eſté aſſez bien traité des Muſes, je devois leur eſtre fidele juſques au bout: & ne leur pas donner le chagrin, de ſe voir abandonnées de moy, aprés les graces que j'ay receuës d'elles?

J'avouë que la carriere des Poëtes, & celle des Hiſtoriens, ſont deux differentes carrieres:

& que pas un d'eux n'ayant entrepris jusques icy de passer de l'une à l'autre, je devois craindre, de me hazarder le premier à ce passage. Neantmoins aprés avoir reconnû le trajet avec soin, je ne l'ay trouvé ny si long, ny si penible, que se l'imaginent beaucoup de gens, qui ne connoissent le païs, que par les fausses Relations, ou par les fausses Cartes qu'on leur en a faites. Il n'y a point de détour à prendre; point de rochers, ny de précipices à passer: & la descente est presque insensible, par laquelle on peut aller de l'une à l'autre.

Il est vray que personne ne l'a fait jusques à cette heure: & afin d'expliquer en termes Poëtiques, un fait, où il s'agit de la Poësie: Homere, Virgile, le Tasse satisfaits du premire rang,

qu'ils avoient ſur cette partie du Parnaſſe, qu'occupent les Poëtes, ou n'ont pas eu le loiſir, ou n'ont pas voulu ſe donner la peine, de paſſer à l'autre partie que les Hiſtoriens y tiennent. Et ce que je dis de ceux-là, ſe doit dire de Thucidide, de Tite-Live, de Tacite, & des autres Hiſtoriens, qui ſe ſont abſtenus par laſſitude ou par conſideration, de paſſer du coſté des Poëtes.

Je me ſuis trouvé aſſez de loiſir pour l'entreprendre: & je dois ce loiſir, en partie à ma condition, qui m'éloigne en pareille diſtance, de l'oiſiveté deſoccupée & de la faineantiſe laborieuſe; & en partie à la conſtitution de mon eſprit, qui ſe nourrit de ſon travail, comme Tite-Live parle du ſien: & s'éclaircit par ſon agitation, comme le feu

& les Astres s'éclaircissent par la leur. Et ce que je dis du loisir qui naist du travail, n'est pas étrange. Ceux qui agissent continuellement, allongent leurs jours, & les multiplient ; par la mesme raison, que selon le mot de Seneque, les faineans accourcissent la durée des leurs, & en diminuënt le nombre. Et il m'en arrive en cela, comme à ceux qui se font d'une mediocrité bien ménagée, un fonds qui ne tarit point : au lieu que le mauvais employ de l'abondance, est une cause de disette perpetuelle aux riches prodigues.

Quant à mon infidelité envers les Muses ; elle n'est pas si grande, que pourroient croire ceux qui ne sçavent pas que l'Histoire est une des Muses, mais des plus nobles & des plus anciennes. Je pense mesme qu'el-

le eſt l'aiſnée de toute la Trou-pe. Non ſeulement parce que la Fable n'eſt venuë qu'aprés la Verité, & la Muſique aprés la Parole; mais encore parce que le Monde a veu des Hiſtoires avant qu'il viſt des Poëmes: & l'Iliade d'Homere, comme cha-cun ſçait, n'eſt preſque qu'une copie en vers, faite ſur ce que Darez & Dictis ont écrit en proſe des Guerres de Troye. Ajoûteray-je, que l'Antiquité donnant les noms des neuf Mu-ſes aux neuf Livres de l'Hiſtoi-re d'Herodote, a voulu par là faire entendre au Monde, que l'Hiſtoire eſtoit de la famille des Muſes: ou que les Muſes ne travailloient pas moins avec les Hiſtoriens, qu'avec les Poëtes? Et de plus, Denys d'Halicarnaſ-ſe n'a-t-il pas dit, que de tou-tes les Muſes il n'y en a point qui

ressemblent davantage aux Muses d'Homere, & les approchent de plus prés, que celle d'Herodote? Il y a bien plus, & cela justifiera encore mieux mon changement. L'Histoire, si nous en croyons Ciceron, n'est qu'une Poësie libre de la servitude des parures, une Poësie sans ceremonie & sans contrainte: elle n'a donc pas sujet, cette Muse faiseuse de vers, de se plaindre de mon inconstance: & ce n'est pas luy estre infidele, de la servir en ses jours de liberté, aprés l'avoir servie en ses jours de ceremonie.

Aussi peut-on dire hardiment, sur la ressemblance remarquée par les Maistres de l'Art, entre l'Histoire & la Poësie, qu'il faut estre Poëte pour estre Historien. Je ne dis pas Historien de la forme des faiseurs de Legendes

& deChroniques,des ramaſſeurs de Journaux & de Gazetes, ny meſme de ces Meſſieurs les Hiſtoriographes, Compilateurs perpetuels, qui croient avoir bien gagné une penſion, quand ils ont faufilé des lambeaux arrachez à Froiſſart, à Nicolle Gille, à du Haillan, & les ont mis ſur la montre déguiſez de couleurs nouvelles. Je dis Hiſtorien de la forme de Saluſte, de Tite-Live, de Tacite, qui ont eſté des Poëtes libres & dégagez de la contrainte des nombres & des meſures, comme Pontan le fait voir dans une confrontation qu'il a faite exprés de leurs locutions & de leurs figures, avec les locutions & les figures de Virgile. Sur quoy il ne faut pas oublier le témoignage de Lucien, grand Maiſtre en l'Art Hiſtorique, qui dit que le Vaiſſeau de l'Hiſtoire

sera pesant, & sans mouvement, si le vent de la Poësie ne remplit ses voiles.

Sur ce témoignage, & sur la foy de Quintilien & de Ciceron, qui ont dit plus d'une fois, que l'Histoire estoit une Poësie libre de la servitude que porte la versification; j'ay crû que si j'avois eu quelque part à l'esprit Poëtique, je ne pouvois mieux employer ce qui m'en reste, qu'à la composition d'une Histoire. Et comme lorsque j'entrepris mon Poëme heroïque, afin de n'y pas travailler tumultuairement & à l'aventure, je me fis moy-mesme un modele, où je mis en abbregé toutes les regles de cet Art, qui n'avoit pas esté jusques alors connu en France: j'ay pensé de mesme, qu'estant engagé à la composition d'une Histoire, qui est une des plus fortes & des plus

utiles productions de l'esprit humain, je devois renouveller les habitudes que j'ay euës autresfois avec les Historiens, & m'instruire cependant plus particulierement de la nature, des parties, & des qualitez de l'Histoire; afin qu'ayant & des patrons & des regles devant les yeux, il ne m'arrivast pas comme à ces Architectes ignorans, qui ne gardent ny proportion, ny symmetrie; & ne font au lieu de Palais, que des structures d'incongruitez en pierre & en marbre. A cet effet, j'ay reduit dans cet Ouvrage, tout ce que j'ay pû apprendre de l'Oeconomie Historique; soit par mes observations; soit par celles que d'autres ou plus éclairez, ou plus desoccupez que moy, ont faites sur la conduite des Historiens. Il pourra arriver que d'autres en profiteront aprés

moy : & quoy qu'il en arrive, ce me sera toûjours assez de gloire, d'avoir le premier appris à la France, l'Art du Poëme, l'Art de la Devise, & l'Art de l'Histoire.



ARTICLE II.

DE LA DIFFICVLTE' de l'Histoire. Du petit nombre des vrays Historiens. Reflexion sur quelques Historiens modernes.

CE n'est pas se charger d'un petit fardeau, que d'entreprendre la composition d'une Histoire. Les anciens Grecs & aprés eux les Latins, qui en ont connu le poids, l'ont appellée le grand Oeuvre : & tous ceux que l'envie de se montrer à leur siecle & à la posterité, porte à ce

travail, feroient ſagement de prendre pour eux l'avis d'Horace, qui conſeille aux Poëtes, de ne rien mettre ſur leurs épaules, avant que d'en avoir éprouvé les forces.

La difficulté de l'Ouvrage paroiſt aſſez, par le petit nombre de ceux que l'on peut dire y avoir mis la main avec ſuccés. La Grece qui ſe vante d'eſtre la mere des Arts, n'en peut cõpter que deux ou trois: & ces deux ou trois ont preſque eſté de meſme ſiecle. Aprés ceux là, cette mere ſi feconde a bien produit de grands corps, mais des corps informes, qui eſtoient moins des Hiſtoires que des matieres d'Hiſtoires.

L'ancienne Rome n'en eut que quatre: elle commença par Saluſte, & acheva par Tacite ou par Quinte Curce. Ce Lucceius dont Ciceron faiſoit ſi grand cas,

n'estant pas venu jusques à nous, on peut dire, que pour son mal-heur,& pour le mal-heur de la Republique des lettres, il est mort une fois de sa propre mort, & une autre fois de celle de son ouvrage. Je ne parle point de Cesar: ses Commentaires sont veritablement des materiaux precieux & déja demy taillez: mais des materiaux couchez à terre, quoy que riches & demy taillez, ne sont pas un edifice. Je parle encore moins de Paterculus & de Florus, les plus polis & les plus galans Escrivains de leur siecle: mais polis, mais galans Abbreviateurs, dont les Ouvrages qui sont tout esprit, ne se peuvent mieux comparer qu'à ces Plans, dont les Architectes nous font des Palais en points & en lignes.

L'Italie depuis ce temps-là

devenuë Gothique par la décadence de l'Empire, & par le banniſſement des Muſes, n'a point produit d'Hiſtorien regulier juſqu'à Guichardin, que je comparerois volontiers à ces corps qui ont beaucoup de chair & peu de nerfs: & qui ne ſemblent animez qu'en certains endroits & par intervalles. Davila venu long-temps apres luy, & Bentivoglio venu aprés Davila, le precedent beaucoup, & luy ſont ſuperieurs en toutes choſes. Me permettra-t-on, d'ajoûter icy noſtre Maffée & noſtre Strada, qui ont écrit en Latin & du ſtile de l'ancienne Republique: celuy-là l'Hiſtoire des Indes, & celuy-cy l'Hiſtoire des Guerres de Flandre? Il eſt dommage qu'ils ſoient nez plus de quinze-cens ans aprés Tite-Live & Tacite: ils feroient

aujourd'huy citez avec eux : & ils auroient comme eux leurs Commentateurs & leurs Commentaires. Je pourrois faire la mesme plainte pour nostre Mariana, qui est le seul Historien regulier que l'Espagne puisse nommer. Auguste l'eust logé dans le Palais : & luy eust donné à sa table, la place qu'il osta à Timagene Historien Satyrique & médisant, s'il eust vescu de son regne. Grotius, pour joindre un Holandois à un Espagnol, est le seul Historien en forme, qui nous soit venu des païs du Nort. Cette forme encore est bien gastée, par l'affectation d'une brieveté embarassée & tenebreuse, par laquelle il semble avoir voulu estre plus Saluste que Saluste ; & plus Tacite que Tacite. Son stile qui tourne tantost vers l'un, & tan-

toſt vers l'autre, demeure en égale diſtance de tous les deux : & ne les approchant pas d'aſſez prés, pour attirer leurs vertus, il s'en approche pourtant aſſez, pour prendre leurs vices.



ARTICLE III.

LA FRANCE IUSques icy a eu beaucoup de Iournaux & de Memoires, & pas une Hiſtoire Françoiſe. Iugement de Philippe de Commines, & des Hiſtoriographes venus aprés luy.

LA France, ſi ſaint Hieroſme s'y entend, & s'il merite qu'on l'en croye, a de tout temps eſté renommée par l'éloquence

quence de ses enfans. Il luy est bien honteux neantmoins ; & quelque honte qu'il y ait pour elle & pour nous, il ne faut pas laisser de dire, que parmy tant d'Eloquens & de Sçavans, elle n'a eu jusques icy pas-un Historien regulier & de juste forme. Je ne dis pas en langue Latine; je dis en langue Françoise : Et je fais cette distinction, parce que les François qui ont écrit en Latin, sont en quelque façon Estrãgers chez eux : & je ne voudrois pas d'ailleurs, que les heritiers du President de Thou me vinssent faire un procez, pour luy conserver la qualité d'Historien, que sa reputation, fondée plûtost sur la masse que sur la regularité de son Ouvrage, luy a meritée. Et puis, nous aurons bien-tost dans l'Histoire Latine que nous prepare Monsieur de la

Barde ou noſtre Saluſte, ou nôtre Tacite. Il luy ſera libre de choiſir de ces deux Autheurs, celuy de qui il aimera le mieux étre adopté: tous deux peut-étre le voudrõt avoir, & on luy trouvera dequoy faire honneur à l'un & à l'autre.

Je reviens à ma propoſition, & repete encore une fois à noſtre honte; que juſques icy nous n'avons point eu d'Hiſtorien en noſtre langue, qui ſe puiſſe dire Hiſtorien parfait. Les faiſeurs de Journaux, de Gazetes, de Memoires, ne nous manquent point, nous avons dequoy en faire une juſte Bibliotheque: & l'on m'avouëra que la Bibliotheque ſeroit illuſtre, où il ne ſe verroit que des Princes, des Ducs & Pairs, des Mareſchaux de France, des Generaux d'Armée habillez de peau d'Eſpagne, & rangez ſur des tabletes

d'yvoire. Mais si les Commentaires de Cesar, qui sont si polis, si sages, si modestes, ne luy ont pû meriter le nom d'Historien; croyons-nous que Bellay-Nangis, que Mont-Luc, que le Duc de Nevers, que les Sieurs de Castelnau, de Tavannés, de Suilly, ayent droit d'y pretendre, sur le titre de leurs Memoires? Je voudrois pouvoir mettre à part, ceux qu'on attribuë au dernier Duc de Guise, & au Duc de la Roche-Foucault: il leur manque peu de traits essentiels à la forme de l'Histoire reguliere. Mais de quelque bon sens, & en quelques bons termes qu'ils ayent écrit; puisque ces traits leur manquent, il n'y a pas lieu de trouver mauvais, qu'on ne viole point pour eux un reglement, que l'on n'a pas violé pour le premier Cesar, qui

eſtoit pour le moins auſſi galant homme qu'eux.

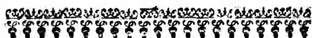
Il n'y a que Philippe de Commines, que l'on me pourroit opposer : & l'on me dira, que je ne luy devrois pas eſtre plus rigoureux que Iuſte-Lipſe, qui luy donne un rang ſi honorable parmy les Hiſtoriens, & le met vis-à-vis de Polybe. Il eſt vray que Philippe de Commines a de grandes diſpoſitions à la derniere forme de l'Hiſtorien. Il eſt ſincere, judicieux, inſtructif; ſes reflexions, ſes ſentences, ſes enſeignemens, ſes digreſſions, ſont d'un Sage conſommé, & d'un Politique achevé. Mais n'ayant point eu d'autre Maiſtre que ſon genie, point d'autres regles, ny d'autres modeles que ſon ſens, il ne pouvoit faire tout au plus qu'un eſſay, & comme une ébauche d'Hiſ-

toire. Avec tout cela, cette ébauche ne laissera pas d'avoir lieu parmy les meubles des Sages Princes: & on la verra toûjours dans leurs cabinets, au dessus de tout ce que l'Art & la Nature y auront amassé de plus curieux & de plus riche.

Présupposé ce retranchement des Historiens, que deviendront nos Historiographes? & quel sera le rang & l'employ que le Bocalini leur donnera dans le Royaume de son Parnasse? Dupleix continuëra de composer des Requestes contre les innovations faites en nostre langue: & aux heures de son loisir, il corrigera son Histoire sur les Remarques qu'y a faites le Mareschal de Bassompierre. Matthieu apprendra à faire des attaches, pour lier sa diction qui tombe par pieces à chaque ligne. De

Serre, & les autres fabricateurs de calomnies & d'impostures contre la Cour de Rome, contre les Papes, contre les Rois, contre les Ecclesiastiques, contre les Jesuites, qu'ils n'ont connus que par les faux portraits qui leur en sont venus de Genéve & d'Amsterdan, seront attachez en un coin, avec le Chien de Diogene, où ils n'auront à ronger que les pierres que leur jetteront les passans, pour leur apprendre à ne plus mordre.





ARTICLE IV.

QVE L'HISTOIRE demande un long-temps, & de grandes qualitez. S'il est necessaire que l'Historien soit homme d'Estat & homme de Guerre.

CETTE rareté de vraye Histoire & de parfaits Historiens, ne viendroit-elle point ou du grand temps que demande un si grand Ouvrage, ou des grandes qualitez qu'il faut à l'Ouvrier pour y reüssir? Un Portrait se peut faire en un jour; une figure de cire en peu d'heures, & une Gazete en moins d'une matinée: Mais

pour peindre une Galerie de l'estenduë de celle du Louvre; pour tailler une Statuë de la grandeur de l'Hercule de Farnese, ou du Collosse de Rhodes, ou de celuy qu'un Stesicrate proposa de faire d'une Montagne; & pour composer une juste Histoire, soit d'un Regne, soit de plusieurs Regnes, les plus longues vies ne sçauroient estre trop longues. Pour ne rien dire des Anciens, Paul Emile a mis trente ans de travail à celle qu'il nous a laissée: & Paul Jove trente-sept ans à la sienne. L'une & l'autre neantmoins n'est pas d'une masse si énorme. Et ceux-là ne le trouveront pas estrange, qui sçauront que Virgile a esté douze ans aprés un Ouvrage qui ne peut fournir que bien à peine, à douze heures de lecture: mais en pareilles cho-

ses

ses, ce n'est pas la masse, c'est l'esprit qui coûte : & trois ou quatre gouttes de cét esprit bien purifiées, & telles qu'on les voit dans une ligne de Saluste ou de Tacite, valent mieux que ces gros volumes, sous lesquels on voit gemir les magasins & les familles des Libraires.

Que diray-je des qualitez que demande l'Historien ? Lucien luy voudroit une prudence ébauchée par l'étude, & achevée par les affaires. Non seulement il le voudroit homme d'Estat, il le voudroit encore homme de Guerre: & s'il en estoit crû, il n'y auroit que les Princes, que les Ministres des Princes, & encore les Ministres Capitaines, qui osassent mettre la main à l'Histoire.

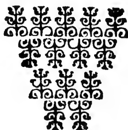
Mais Lucien en voudroit trop, & outre qu'ordinairement l'ac-

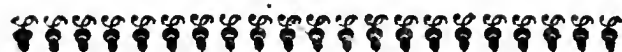
tion demande une choſe, & la compoſition en veut une autre : outre que l'experience qui fait les Sages, ne fait pas toûjours les Eloquens, & qu'il eſt fort rare qu'un bon-homme d'épée, ſoit encore bon-homme de plume : qui recevroit ſans caution, ce que le Prince, ce que le Miniſtre, ce que le Capitaine diroit de ſoy ? De plus encore, il n'eſt pas vray, qu'un Hiſtorien ne ſe puiſſe faire que d'un Miniſtre & d'un Capitaine. Herodote que Ciceton appelle le Pere de l'Hiſtoire, quelque chagrin qu'en ait Plutarque, ne fut jamais ny Capitaine ny Miniſtre. Saluſte à qui quelques-uns donnent la premiere place entre les Hiſtoriens Latins, repris de luxe dans le Senat, & accuſé de débauches ſcandaleuſes devant le Preteur, ſe faiſoit bien d'autres affaires

que celles de la Republique : & il ne se lit point, que Tite-Live ait esté, ny des Conseillers d'Auguste avec Mecenas, ny de ses Capitaines avec Agrippa.

Si la necessité d'écrire les actions militaires, estoit à l'Historien une obligation d'estre homme d'épée; une pareille necessité imposeroit une pareille obligation au Poëte Heroïque, qui n'a en teste que des combats, & ne fait que des combats sur le papier. On m'avouëra cependant, que les Lauriers de la Victoire ne sont pas les mesmes, & ne naissent pas sous la mesme Constellation, que ceux de la Poësie : & que jusques icy on ne les a point veus se croiser sur une mesme teste. Pour laisser à part Homere, qui ne devoit pas estre un Guerrier fort redoutable, estant aveugle, comme il

eſtoit : on dit qu'Anacreon fut Poëte & Soldat ; & je ne ſçay, s'il fut auſſi vaillant de l'épée que de la couppe ; mais je ſçay bien, & tous ceux qui le connoiſſent, ſçavent auſſi-bien que moy, que ſa Muſe accouſtumée à la débauche, & bien éloignée de cette force d'haleine que demande la trompette Heroïque, ne luy dictoit guere que des chanſons à boire, & des amourettes.





ARTICLE V.

L'ESPRIT EST LA premiere qualité de l'Historien. L'Esprit est une forme universelle. Avec l'Esprit tout homme peut estre homme d'Estat. Erreur du Cardinal Bentivoglio.

IL est donc aussi peu necessaire d'estre homme de Guerre, pour estre Historien, que pour estre Poëte; mais soit pour estre Historien, ou pour estre Poëte, il est necessaire d'estre homme d'esprit. L'esprit est une disposition universelle à toutes sortes de formes, à la Philosophie & à la Poësie, à la science civile &

à la militaire : avec l'eſprit un homme eſt pluſieurs hommes : il eſt homme de teſte & homme de main, homme d'Eſtat & homme de Guerre : avec l'eſprit Lucullе devint un grand Capitaine, dés qu'il eut mis bas la robe-longue & pris l'épée : avec l'eſprit Homere, Virgile, le Taſſe, ont fait des Guerres feintes, & des Heros imaginaires, qui ont ſervy de modeles & d'aiguillons aux veritables.

Que l'Hiſtorien ait donc de l'eſprit : je ne dis pas de cét eſprit qui eſt borné de l'eſtenduë d'un Sonnet ou d'une Elegie, qui ſe remplit des menuës denrées qui entrent dans le commerce des Ruelles. Je dis de cét eſprit que rien ne borne ny ne remplit : qui s'éleve au deſſus des Couronnes & des Teſtes couronnées, qui embraſſe les Eſtats &

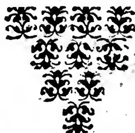
les Empires, qui est populaire dans les Republiques, Monarchique dans les Monarchies : & a receu de la Nature, au moins en disposition & par maniere dé bauche, toutes les formes de la Politique. Avec un rayō de cét esprit, sans avoir manié le gouvernail, il representera les bonnes & les mauvaises façons de gouverner : il fera voir les defauts & les vertus des Ministres, sans avoir eu part au Ministere : & sans avoir esté appellé au Conseil des Princes, sans s'estre trouvé dans leurs troupes, quoy qu'il soit d'une profession éloignée de la Cour & des Armées, il instruira les Princes & les Capitaines du temps à venir par les exemples des Princes & des Capitaines du temps passé.

Tout cela soit dit sous le bon plaisir du Cardinal Bentivoglio,

& avec le reſpect qu'on doit à ſa Pourpre & à ſon merite. Il trouve à dire les reflexions & les ſentences Politiques dans l'Hiſtoire de noſtre Pere Strada: & ſoûtient, qu'un homme nourry comme luy, loin de la Cour & hors du monde, ne pouvoit faire avecque bien-ſeance une profeſſion ſi ouverte, de la ſcience de la Cour & de l'étude du Monde. Pluſieurs ne trouveront pas étrange que l'Hiſtorien Cardinal, s'eſtant rencontré en meſme carriere, que l'Hiſtorien Jeſuite; l'émulation ait tiré de ſa plume quelques traits peu favorables à ſon Concurrent. Je ne ſuis pas en cela de leur avis: & il me ſemble que ſelon le Proverbe Grec, c'eſtoit aſſez que les boutiques des Potiers & de ſemblables Artiſans, fuſſent ouvertes à la jalouſie, ſans qu'elle ſe trouvaſt

encore dans les Cabinets des gens de Lettres. Quoy qu'il ſoit de cette émulation, pour ne rien dire de Platon ny d'Ariſtote, qui n'ont jamais eu de charge publique, & ont ſi bien écrit de la Republique : ſelon la nouvelle maxime de ce Cardinal, l'Inſtitution du Prince compoſée par ſaint Thomas, ſi éloigné de la Cour, & par ſa profeſſion & par ſa vie, ſeroit donc une eſpece de deſertion: & Juſte-Lipſe qui a veſcu dans le Monde ſans eſtre du Monde, dans ces Livres ſi ſçavans, où il a mis en abregé tout ce qui appartient à la Science du Monde, n'auroit fait qu'une incongruité perpetuelle. Qu'on ſçache donc, que le bon ſens & le bon eſprit, aydez de la lecture & de la meditation, ſans Prelature & ſans Office en Cour de Rome, peuvent

faire d'un ſimple Religieux, un excellent Politique. Et pourquoy ne le pourroient-ils pas, s'ils ont pû faire du Cardinal Bentivoglio, un Hiſtorien tout Guerrier, nonobſtant ſa robe-longue & ſon Sacerdoce? Il n'y a pas plus loin, du Religieux au Politique, que du Cardinal au Capitaine. Et il n'eſt pas à croire, que la plume d'une main ſacrée devienne irreguliere, en exprimant des penſées & des dogmes de Police; & qu'elle ne le devienne pas en verſant du ſang & faiſant des meurtres.





ARTICLE VI.

QVEL DOIT ESTRE l'esprit de l'Historien ; son caractere & son estenduë: ses facultez & ses aydes.

CELA soit dit par occasion, & à propos de l'esprit que demande l'Historien parfait : mais cét esprit, afin que j'en acheve le portrait, ne doit pas estre de ces superficiels, qui n'ont qu'un éclat, lequel ébloüit & passe en ébloüissant ; de ces quintessenciez, qui s'évaporent aussi-tost qu'ils ont pris l'air : de ces pointilleux, qui ployent & se rompent à la moindre resistance des affaires ; de ces journaliers,

qui sont tantost clairs & tantost obscurs ; aujourd'huy en grand jour & demain en pleine nuit. L'Historien ayant à juger des choses & des personnes, demande un jugement éclairé pour distinguer le vray d'avecque le faux ; équitable pour faire justice à chacun , & luy rendre ce qui luy appartient ; moderé pour ne point porter ses pensées & ses expressions au delà de sa matiere , penetrant enfin & solide , pour entrer sans s'émousser jusques dans le fond des affaires , & en découvrir tous les tours & tous les plis.

En voilà beaucoup, & il y a encore plus. L'esprit que demande l'Historien , pour n'en laisser rien à dire, ne doit pas étre de ces esprits que l'on pourroit comparer à ces riches resserrez ,

qui ne sont riches que sur leur registre & dans leur coffre : ou à ces Musiciens enroüez, qui ne chantent, comme disoit un Ancien, que pour eux & pour leurs Muses. Il ne luy doit pas suffire d'estre riche au dedans, de la richesse de ses notions & de ses pensées : il faut que cette richesse sorte au dehors, & que l'eloquence en fasse l'honneur par l'éclat & par la magnificence des paroles.

Si l'Histoire estoit toute renfermée au dedans, & qu'elle ne consistast, selon l'opinion de Vossius, qu'en la simple memoire des choses, elle se pourroit passer & de la parole & de l'écriture : & un Barbare qui n'auroit l'usage d'aucune langue, pourroit reüssir grand Historien, par la seule connoissance des choses faites de son temps.

Mais il n'en va pas ainſi : L'Hiſtoire, comme j'ay déja dit, eſt de la Famille des Muſes : & il n'y a rien d'enroüé ny de muet en cette Famille : l'harmonie & l'eloquence y regnent, juſques dans les eaux des fontaines, & dans les feuilles des arbres. Il eſt donc neceſſaire, que l'Hiſtorien ſoit eloquent, ou naturellement, ou par étude ; & je diray plus bas, quel doit eſtre le caractere de ſon eloquence.

Ces facultez qui luy ſont propres & interieures, ont beſoin d'eſtre ſouſtenuës au dehors, afin qu'elles paſſent de la puiſſance à l'acte, comme parlent Meſſieurs les Maiſtres : & parce qu'il fait principalement office de rapporteur & de témoin, il ſeroit à ſouhaiter, qu'il pûſt alleguer le témoignage de ſa veuë, ſur toutes les choſes qu'il

rapporte. Mais d'autant que la Nature n'a jamais permis, & ne permettra jamais à vn homme, de vivre plus d'une fois, ou de vivre plus d'un Siecle; il faut au moins que son rapport soit appuyé du témoignage de gens, qui ayent veu les choses qu'il raconte; ou qui les ayent apprises d'autres gens, qui ayent esté de ce temps-là, & les ayent pû voir. Où ces aydes luy manqueront, il luy faudra auoir recours aux Relations & aux Memoires, qui luy tiendront lieu de témoins; mais fideles, authorisez, & libres de partialitez, comme nous dirons aprés.

Mais si l'Histoire est un ouvrage de si grand poids & si difficile: & s'il faut tant de qualitez à l'Historien, pour y travailler avec succez; que répondray-je à ceux qui pourroient

me demander, ſi je trouve en moy quelqu'une de ces qualitez ? Je leur répondray, premierement, que juſques icy rien ne m'a obligé de les y chercher; & que ſi elles s'y trouvent, quand je les y chercheray, il ſera de mon devoir de les employer. Secondement, je leur répondray, que par la peinture que je viens de faire, je ne me ſuis pas repreſenté tel que je me ſens, mais tel que je me ſouhaite: que c'eſt le portrait d'un Hiſtorien, qui n'eſt pas encore venu; & qui ne viendra qu'avec le Prince parfait, & le parfait Capitaine, que le Monde attend depuis tant de ſiecles: & que par la meſme déference que je m'engageay il y a quelque temps ſur la foy d'autruy, à la compoſition d'un Poëme Heroïque; je me ſuis engagé ſur la
meſme

mesme foy, à la composition d'une Histoire, où l'Heroïque se doit trouver, non pas en phantosmes colorez de vray-semblances, mais en effets veritables & solides.



ARTICLE VII.

L'HISTOIRE EST une Ecole universelle. Quelles sont les leçons de cette Escole. Elle est un Theatre pour les bons Princes, & un Eschafaut pour les mauvais. Quelles sont les utilitez que le Public reçoit de l'un & de l'autre.

ET puis, s'il est necessaire icy de me declarer; j'avouë

que j'ay consideré le Public en cette entreprise; & que je n'ay pas crû le pouvoir servir plus vtilement de mes études, ny faire un meilleur employ de mes dernieres années, que si je les donnois à l'Histoire, qui est selon la peinture qu'en fait Ciceron, la Directrice des mœurs, & la Maistresse de la vie. Noble & excellente Maistresse, qui tient Escole ouverte à toutes les Nations depuis tant de siecles; Mais une Escole en toutes langues, où les Perses, les Grecs & les Romains, ont autresfois étudié; où les François & les Espagnols, les Italiens & les Allemans estudient encore aujourd'huy : où les vivans qui veulent estre sages, sont les Escoliers : où les Morts tant les sages que les foux sont les Livres & les Leçons : où l'on ap-

prend, non pas à tourner un vers, à mesurer une periode, à tortiller un Syllogisme : mais à faire des actions de justice, de courage, de clemence : & au lieu des Declamateurs & des Sophistes qui se font à grands frais, & auec travail dans les autres Escoles, il se fait pour rien & sans peine en celle-là, des Princes justes & moderez, des Ministres intelligens & fideles, des Capitaines sages avant le temps, & habiles sans le secours de l'experience.

En cela consiste la principale fin de l'Histoire ; & le premier but, où l'Historien doit viser. Qu'il laisse aux faiseurs de Romans, vrais Basteleurs en papier, le soin d'amuser la Jeunesse desoccupée, par des representations de combats, & d'amours imaginaires. Les Princes,

les Roys, les Empereurs, les Miniſtres d'épée & de Robe-longue, qui doivent eſtre ſes Spectateurs, luy demandent des Spectacles tout autres que ceux-là. Et puis que l'Hiſtoire eſt une Philoſophie purifiée de la barbarie de l'Eſcole, libre de l'embarras des diviſions & des argumens, & toute reduite en actions, & en exemples d'actions; qu'il ſçache que ſon office eſt de faire à ſes Spectateurs, un Theatre & des Spectacles fondez ſur le vray: de conduire leur volonté par leur memoire: de reformer ou de perfectionner le Moderne ſur l'Antique, & le preſent par le paſſé: & que la felicité des peuples procurée par l'inſtruction de ceux qui gouvernent, doit eſtre la principale fin de ſon travail.

C'eſt pour cela qu'on a dit

que l'Histoire estoit la Philosophie des Princes; leur Gouvernante & leur Conseillere; leur Gouvernante encore aprés leur majorité; leur Conseillere dans le Cabinet, & dans les Armées. Pour cela l'Empereur Basile, dans le Libelle qui nous reste des instructions qu'il donna à Leon son fils, luy recommande l'Histoire, comme une maniere de voyager sans fatigue; comme une experience avancée; comme une voye aisée de s'enrichir sans travail des travaux d'autruy; de s'instruire & de se former, aussi bien par les mauvais exemples que par les bons; de rappeller tous les siecles par la memoire; & d'étendre sa vie par la memoire à l'étenduë de tous les siecles.

Mais qu'on ne croye pas que l'Histoire soit seulement la

Conseillere des Roys & des Princes : elle est encore leur Iuge, nonobstant la souveraineté dont ils se piquent : & comme elle a des Theatres & des Throsnes, où elle couronne les bons à la veuë de la Posterité ; elle a aussi des eschaffaux & des rouës, où les Meschans souffrent aux yeux de tous les Peuples & de tous les siecles, les supplices dûs à leurs crimes. Leurs Gardes ne leur servent là de rien : la Couronne & la Pourpre ne les mettent point à couvert : leur memoire déchirée, leurs phantosmes mis en pieces, font pour le moins celà de bien, aprés tant de maux, qu'ils font craindre une pareille torture à ceux, que leur mauvais Genie pourroit jetter dans une pareille conduite.

Sur quoy, il ne faut pas oublier

la remarque de Tacite, qui dit, que l'Histoire ne laisseroit pas d'estre de grand usage dans le Monde, quand elle ne seroit que montrer le foüet aux Tyrans; & les avertir des chastimens qu'elle leur prepare. Et il est certain, quoy qu'il die de leurs tourmens secrets, & de leurs gesnes interieures; qu'ils craignent moins ordinairement la dent de leur conscience, que les ongles de la Renommée: & ne croyant point, la plus part, d'autre eternité que celle de l'Histoire, dans la chaleur mesme de leurs plaisirs, ils ne peuvent penser sans confusion, à ce qu'elle dira un jour, de ce qu'ils auront fait sans honte.





ARTICLE VIII.

DES SPECTACLES, des repreſentations, des feſtins, & des autres plaiſirs que donne l'Hiſtoire.

OUtre ces utilitez generales que le Public reçoit de l'Hiſtoire, il y en a de moins communes, pour les particuliers, qui ſçauront en profiter. Elle leur fera voir les tours & les revolutions de cette Bouſe qu'on nomme le Monde: les éleuations & les chûtes des Eſtats & des Empires qui en ſuivent le mouvement: les inégalitez & les inconſtances de la Fortune qui la gouverne: Elle leur don-

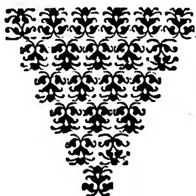
donnera quelquesfois la Comedie, & d'autres fois la Tragedie, selon la diversité des evenemens, qu'elle representera sur le theatre, tantost d'une Cour, & tantost d'une autre. Et de ces diverses representations, ils apprendront à ne rien conter sur les faveurs de la Fortune; à ne point chercher d'arrest à sa roüe; à se tenir prests de monter ou de descendre, quand il luy plaira; à se faire une assiete d'ame inébranlable, & toûjours égale parmy ces vicissitudes: & autant de portraits qu'elle leur fera, leur seront autant de Conseillers & de Guides dans les voyes de la vertu.

Qu'on ne se persuade pas cependant que ces utilitez qu'apporte l'Histoire, soient des fruits, ou amers, ou insipi-

des. Les tables les plus delicieuſes de l'Antiquité, ſoit celles de Cleopatre, & d'Apicius, où l'on mangeoit des Patrimoines & des Seigneuries en ragoûts : ſoit celles qui eſtoient preparées à Neron, par le plus ingenieux & le plus poly débauché, de la Cour la plus débauchée qui fut jamais, n'avoient rien de ſi delicieux que les tables de l'Hiſtoire. On ne voit pas-là, des compagnies de Gladiateurs combattre à outrance; & ſouiller de leur ſang, les tables & les viandes, pour le divertiſſement des conviez. Mais on y voit les combats de la Vertu & de la Fortune; les victoires remportées par la Patience ſur la Douleur, & par la Prudence ſur le Hazard. On y voit ſans peril & d'un eſprit calme, les deffaites des Armées, &

les naufrages des Flotes, les seditions des Peuples & les ruines des Villes. Que si le plaisir des Spectacles a esté de tout temps estimé si grand, qu'autresfois le Peuple regnant, laissoit le soin de ses affaires pour le Theatre; & eust plûtost consenty à la ruine de six Provinces, qu'à celle du Cirque; quel doit estre le plaisir d'un homme, qui voyage en chaire par tous les païs & par tous les siecles; qui sans sortir de son cabinet, assiste à tous les regnes; est du Conseil de tous les Roys; se trouve à tous leurs combats de mer & de terre; & se fait par l'interest, tantost de sa joye, & tantost de sa compassion, Asyrien en Babylone, Lacedemonien à Sparte, Romain à Rome? Il y a tant de charme en ce plaisir, que les tristes en ont perdu leur tristes-

ſe; & les malades meſme quelquesfois leurs maladies : comme il arriva au ſage Alfonſe Roy d'Arragon, qui abandonné des Medecins, aprés les boutiques des Apothicaires inutilement épuiſées, trouva dans les livres de Quinte-Curce, la gueriſon qu'il avoit en vain cherchée dans les Eſcoles de Galien & d'Hipocrate.





ARTICLE IX.

DE L'ESPRIT, DU jugement, de la disposition, que demande la lecture de l'Histoire, & si les jeunes gens en sont capables.

APRES tant de choses dites du merite de l'Histoire, & des qualitez de l'Historien; ne dirons-nous rien de la disposition que l'Histoire demande en ceux qui la lisent ? Quelques-uns leur voudroient plus de maturité, que n'en porte la fleur de l'âge, fondez sur ce qu'Aristote ne reçoit pas les jeunes gens à l'étude de la science civile. Mais, ou ils pren-

nent à contre-ſens les paroles d'Ariſtote; où ils ne les mettent pas où elles veulent eſtre miſes.

Il eſt vray que la Science civile & l'Hiſtoire, tendent toutes deux également à la prudence, qui eſt la commune fin de l'une & de l'autre; mais les voyes que tient la Science pour arriver à cette fin, ſont bien differentes de celles que tient l'Hiſtoire: La ſcience va par des definitions, des diviſions, des diſcours guindez & tendus, des Axiomes univerſels & des Syllogiſmes en forme, qui ſont toutes voyes abſtraites, hors de veuë, éloignées des chemins ouverts aux ſens & à l'imagination. L'Hiſtoire au contraire, ſans s'élever à l'univerſel & à l'idée; ſans s'éloigner du ſingulier & du ſenſible, va comme

de plain pied par les exemples, qui menent tout droit & ſans détour, à la pratique & à l'uſage. J'avouë que les jeunes gens accoûtumez aux adreſſes des ſens & de l'imagination, ne peuvent entrer que difficilement dans les voyes que tient la Science : & ſi quelques-uns y entrent par effort d'eſprit, ils s'y trouvent d'abord, comme dans un païs perdu; & les lignes, les cercles, les triangles qui les ſoûtiennent & les guident dans la Geometrie, leur manquant-là, ils ne ſçavent où aller, ny à quoy ſe prendre. Mais je ne voy rien qui puiſſe les empeſcher, de tenir les voyes de l'Hiſtoire, où tout eſt ſenſible & ſolide; où ſans s'égarer par les détours de la ſpeculation, & dans le vuide de l'idée, on apprend par les cho-

ſes faites, celles qui ſont à éviter ou à faire; en quoy conſiſtent les principales fonctions de la Prudence.

Que cela ſoit dit, pour repondre à ceux qui font violence au bon Ariſtote, & le tirent dans leur opinion, malgré qu'il en ait. Ce qu'il a dit des voyes Dogmatiques, qui ſont longues, obliques, ambaraſſées, ne ſe peut entendre de celles des exemples, qui ſont courtes, droites, & libres de tout détour & de tout obſtacle. Et partant, qu'on ne nie point, que l'Hiſtoire ne puiſſe eſtre aux jeunes gents, une bonne Maiſtreſſe de Prudence; & quils ne ſoient capables de faire plus de profit par ſes adreſſes, que par celles de la Philoſophie. Polibe & Tite-Live leur en apprendront davantage, & les meneront plus loin

en un jour, que tous les interpretes de Platon & d'Aristote, & tous les disciples de Zenon & de Cleanthe, ne sçauroient faire en tout un mois. Et deux ou trois exemples de continence pareils à ceux de Ioseph prisonnier, de Scipion victorieux, de Spurina défiguré, les persuaderont mieux du merite & du prix de la continence, que tout ce qui s'en est jamais dit, & dans l'Academie & dans le Lycée.

La fleur de l'âge n'est donc pas un empeschement au fruit qui se doit recueïllir de l'Histoire; pourveu que la maturité du jugement supplée au deffaut de la maturité des années. Mais la plus-part de ceux qui s'appliquent à cette lecture, ou n'ont pas le jugement qu'elle demande; ou n'en usent pas

comme elle demande qu'ils en uſent. Et cela, faute de ſçavoir quelle eſt la fin de l'Hiſtoire; pourquoy elle eſt donnée au Public; & de quel uſage elle eſt dans la vie civile : De là vient, qu'au lieu de la regarder, comme une Eſcole de vertu, comme une Academie de ſageſſe, où il y a des Maiſtres immortels & deſintereſſez, qui enſeignent ſans gages & ſans ſalaire,; qui font leçon de jour & de nuit, à tous ceux qui ſçavent lire : les uns la regardent comme un theâtre, où il ſe repreſente des actions tantoſt Tragiques, & tantoſt Comiques: les autres comme un Cirque, où il ſe voit des courſes de chevaux, & des combats de Gladiateurs : & d'autres comme une Foëre, où toutes ſortes de ſtatuës & de peintures antiques

ſont expoſées. Et ſur les fauſ-ſes veuës que tous ces gens-là ont de l'Hiſtoire, celuy-là cher-chera à s'endormir en donnant un quart d'heure d'audience à Xenophon : celuy-cy ſe plaira à voir couler le ſang Romain, à la journée de Cannes, ou à cel-le du Traſimene: un troiſieſme curieux des raretez eſtimées par les Pedans, y cherchera dequoy remplir ſes Memoires, d'obſer-vations faites ſur le Serpent pe-re d'Alexandre, & ſur la Lou-ve nourrice de Romulus: ſur le feu eternel des Rois de Perſe, & ſur celuy des Vierges Veſtales: ſur la coëffure des Dames Grec-ques, & ſur la chauſſure des Romaines: ſur les Colombes qui nourrirent Semiramis, & ſur la Vipere qui fit mourir Cleopâtre: & ſur cent pareilles curioſitez, qui ne ſont d'aucun

usage dans la vie. Et parmy tant de gens, qui ont de pleines Bibliotheques d'Historiens, à peine y a-t-il quelqu'un, qui y cherche à se faire, ou plus homme de bien, ou plus honneste homme.

Que l'on sçache donc, qu'il faut apporter à la lecture de l'Histoire, une toute autre disposition que ces gens-là ; Et puis qu'elle est comme ont dit les Sages, la Directrice de la vie, & la Maistresse des mœurs, qu'on se persuade, que pour ne pas perdre son temps avec elle, il luy faut porter un autre esprit, & d'autres yeux, & luy donner une autre attention que l'on ne donne à une Comedienne. La premiere & plus generale intention de celuy qui s'y presente, doit estre de se regler & de se conduire, par les exemples

qu'elle propose. Tous les grands hommes en ont usé de la sorte. Ils la regardoient, selon le mot de Plutarque, comme un miroir, devant lequel ils ajustoient leur vie, & l'embellissoient sur les vertus d'autruy. Et Ciceron confesse de soy, qu'il étudioit dãs l'Histoire, les portraits des Sages qui avoient esté devant luy, afin de s'imprimer leur ressemblance autant qu'il pourroit.



ARTICLE X.

DES VEVES ET DES intentions des particulieres, qu'il faut apporter à la lecture de l'Histoire.

DE cette intention generale, on doit descendre

aux applications particulieres ; & puiſque l'Hiſtoire eſt, ou comme un Palais, ou comme un Temple enrichy de toutes ſortes de peintures : on n'y doit pas jetter la veuë çà & là, au hazard & ſans deſſein ; mais chacun y doit choiſir les modeles qu'il trouvera avoir plus de rapport, à ſa qualité, à ſon âge, à ſon temperament, à l'état de ſa fortune & de ſes affaires.

Le Prince y fera ſon étude de la vie des Princes ; & ce qu'il apprendra des mauvais, ne luy ſera pas de moindre utilité, que ce qu'il apprendra des bons. Des uns qu'il verra couronnez de gloire, & adorez des Nations, il apprendra la Pieté, la Juſtice, la Clemence, l'amour de ſes peuples. Des autres qu'il verra confus & hon-

teux, accompagnez de l'Infamie, le voile sur le visage; & suivis du Desespoir, le poignard en une main & la corde en l'autre, il apprendra à fuyr l'Impieté, l'Avarice, le Luxe, le Débordement, la Cruauté & semblables pestes, qui font les Regnes tyranniques, & les Tyrans mal-heureux.

Le Ministre aussi, qui d'une part verra dans l'Histoire Sainte, les portraits de Joseph & de Moyse opposez à ceux d'Achitofel & d'Aman: & d'autre part dans la profane, les peintures d'Agrippa & de Mecenas, à l'opposite de celles de Sejan & de Tigillin, tirera des lumieres de ceux-là, & des ombres de ceux-cy, dequoy embellir son Ministere, de fidelité, de religion, de probité, de desinteressement. Le General

d'armée & le ſoldat y trouveront des modelles de prudence militaire, de valeur, de moderation, d'humanité, par leſquels ils apprendront à faire la guerre en hommes & non pas en tigres. Les Dames meſme qui liront l'Hiſtoire, avecque d'autres yeux que les Fables de l'Arioſte & les contes des Amadis, en tireront dequoy ſe parer de toutes les Vertus, qui peuvent donner de la grace & de la gloire à leur Sexe.

Un Sophiſte Grec fit mettre au deſſus de ſa porte un eſcriteau, par lequel il avertiſſoit le Public, qu'il y avoit chez luy des remedes, pour toutes les maladies de l'Ame. L'eſcriteau ſeroit plus veritable, & plus en ſa place ſur la porte de l'Hiſtoire, Il y a chez elle des medicamens pour toutes les Ames; ſoit

soit pour les blessées, ou pour les malades. Et quand on s'en approche avecque un veritable desir de guerir; & non pas avecque une vaine curiosité de voir; il ne se peut, que dans la foule des exemples qui s'y presentent de toute espece, il ne s'y trouve ou des lenitifs, ou des correctifs, contre quelque indisposition que ce soit, dont une ame puisse estre alterée, soit par l'intemperie de ses passions, ou par les atteintes de la Fortune.

Bien davantage, l'Histoire fournit des preservatifs contre le mal avenir; de quelque costé qu'il puisse venir: & puisque selon le mot du Sage, il ne se fait rien qui n'ait esté fait: le Lecteur avisé & judicieux y apprendra à deviner le futur par le passé; & à regler

les choſes qui ſeront à faire, par celles qui ſe ſont faites. Par là devenu Devin ſans magie; & Prophete ſans inſpiration, il ne luy arrivera rien, qu'il ne voye venir de loin; & contre quoy il n'ait tout loiſir de ſe prémunir, & de s'armer, ſoit qu'il luy faille agir de prudence ou de courage. Ainſi les Sages, les Magnanimes, les Vaillans, & tous les autres Vertueux ſe font par la lecture de l'Hiſtoire. Mais il faut pour cela, que cette lecture, comme j'ay dit, ſoit attentive & ſerieuſe; ſe faſſe avecque jugement & avecque deſſein; & qu'on y porte d'autres yeux, qu'on ne fait à une Academie de Joüeurs, ou l'on n'a qu'à voir rouler des dets & compter des cartes.



DISSERTATION SECONDE.

DE LA NATVRE DE l'Histoire & de l'Art historique.

ARTICLE PREMIER.

D'OV VIENT LE nom d'Histoire ; & quelles sont ses differences & ses especes.

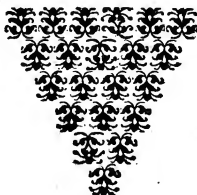
TOut ce que j'ay dit jusques à cette heure, estoit necessaire, pour faire honneur à l'Histoire ; & pour en décou-

vrir le merite, à ceux qui la voyent tous les jours ſans la connoiſtre. Il eſt temps que pour en donner une connoiſſance plus diſtincte, j'en faſſe une peinture methodique & reguliere, par ſa matiere, par ſes parties, & par ſa forme. Je ne m'amuſeray point icy à la chicane des Maiſtres, qui ne ſçachant à quoy employer le fonds de leurs paroles & de leur loiſir, diſputent entr'eux de qu'elle racine vient le mot d'Hiſtoire : les uns la tirant d'un mot Grec qui ſignifie raconter : & les autres d'un autre mot, qui ſignifie arreſter le flux; parce que l'Hiſtoire, à ce qu'ils diſent, arreſte le flux des choſes, & leur donne de la conſiſtance & de la durée. Je me diſpenſeray encore ſous le bon plaiſir du Lecteur, d'entrer dans le long dénom-

brement qu'ils sont des differentes sortes d'Histoires : & me contenteray de les reduire toutes à trois especes principales, qui sont, la Divine, la Naturelle & l'Humaine. La Divine est est celle qui est immediatement inspirée de Dieu, comme sont toutes les Histoires qui entrent dans le corps de la Sainte Bible. La Naturelle est des ouvrages de la Nature, comme celle qu'Aristote a faite des Animaux, celle de Theophraste, celle de Pline, & de beaucoup d'autres. L'Humaine est des choses faites par les hommes ; & celle-cy par une seconde dissection, se divise encore en cinq autres especes, qui sont, la Veritable, la Fabuleuse, l'Universelle, la Particuliere, & la Singuliere. La Veritable est des choses receuës dans

la commune creance des hommes. La Fabuleuſe de celles q u ſont feintes & imaginées pour le ſeul divertiſſement du Lecteur, comme celles qui ſe voyent dans les Poëmes & dans les Romans. L'Univerſelle a une étenduë ſans bornes, & ambraſſe tous les Temps, & toutes les Nations, comme celle de Diodore de Sicile, de Trogus, de Juſtin, du Cardinal Baronius, & de noſtre Pere Sallian. La Particuliere eſt moins vaſte: & ſe renferme dans l'étenduë, ou d'une ſeule Nation, comme celle de Tite-Live & de Tacite, ou d'un ſeul Regne, comme celle de Quinte-Curce. La Singuliere encore plus reſſerrée, s'arreſte à certaines perſonnes choiſies, qui meritent de vivre plus d'une fois & d'eſtre de plus d'un ſiecle. On

met en ce rang les Cesars de Suetone, les Illustres de Plutarque, les Philosophes de Laerce, les Sophistes de Philostrate. Et parmy ceux-là, pour ne demeurer pas toûjours dans des termes si éloignez de nostre siecle, on pourroit donner place aux Recueils que le sieur de Brantosme a faits des Princes & des Capitaines, des Princesses & des Dames, qui ont esté depuis François premier, jusques à son temps.





ARTICLE II.

La definition de l'Hiſtoire donnée par Voſſius eſt examinée & refutée.

CETTE confuſion d'eſpeces ſi differentes a beſoin d'eſtre démeſlée: & cela ne ſe peut mieux faire que par une definition reguliere, qui ſoit comme un portrait juſte & correct, où la vraye Hiſtoire repreſentée au naturel, & ſelon le caractere qui luy eſt propre, ſoit diſtinguée des illegitimes & des baſtardes, qui ne ſont Hiſtoires que par tolerance.

Voſſius à qui le ſiecle eſt obligé, du Recueil le plus ac-

comply, de tout ce qui appartient à l'Hiſtoire; en a fait une definition qui n'eſt à bien dire, qu'un portrait bizarre, & de phantaiſie. Il luy coupe la langue & les doigts: il luy oſte la voix & la plume: il luy retranche les Auditeurs & les Lecteurs. En un mot, il ne veut pas qu'elle parle ny qu'elle écrive. C'eſt à dire qu'il la renferme dans l'eſprit de l'Hiſtorien; & veut abſolument, qu'elle ne ſoit qu'une ſimple connoiſſance des choſes particulieres, qui meritent d'eſtre conſignées à la memoire des hommes, pour leur apprendre à bien vivre. Si cette definition de l'Hiſtoire eſt une juſte definition, l'Hiſtoire ne ſera plus ce grand œuvre, cette laborieuſe entrepriſe, ce fardeau qui doit faire ployer les plus forts Eſprits: &

avec une memoire mediocrement heureuſe, il ſera auſſi facile d'eſtre Hiſtorien, que d'eſtre Joüeur de Piquet, ou de Triĉtrac.

Bien davantage, un homme qui n'aura aucune connoiſſance des regles de l'Hiſtoire, qui n'aura pas meſme la premiere teinture de la Grammaire, ſur le ſeul rapport qu'on luy aura fait du contenu des Hiſtoires, deviendra tous les Hiſtoriens en un moment: & ſi la compoſition n'eſt à l'Hiſtoire, comme dit Voſſius, que ce que l'habillement eſt au corps, il ſera Thucidide, il ſera Tacite en corps & en ame; & il ne luy manquera de Thucidide ou de Tacite, que le manteau Grec ou la robe à la Romaine.

Que cela ſoit dit ſous le bon plaiſir de Voſſius que j'eſtime, &

qu'il me fascheroit d'offenser. Cõme il entend raillerie, & sçait les loix de la Dissertation; il ne sera pas si chagrin, qu'un Sçavant de delà les Monts, dont je prise beaucoup l'esprit; & qui cependant m'a voulu faire un procez en la Cour la plus galante, & devant le Prince le plus spirituel de l'Italie, parce que je ne me suis pas trouvé de son avis, en quelques points qui regardent l'Art de la Devise. Dans les Tournois des Sçavans, aussi-bien que dans ceux des Chevaliers; il est permis de fraper par tout où l'on ne trouve pas sa livrée: & c'est moins une marque d'estime, que de mépris, de ne pas daigner lever le bras sur ceux qu'on rencontre. Les Princes de l'Escole, les Saints mesme de l'Eglise, sont tous les jours traitez de la

ſorte : & apres qu'on les a refutez, on chaume leurs feſtes, & on ſe recommande à leurs prieres.



ARTICLE III.

*VERITABLE DEFINITION de l'*Hiſtoire *: & ſa peinture faite ſelon toutes ſes parties.*

FAISONS donc ou une definition, ou une peinture de l'Hiſtoire, qui ſoit plus naturelle, que celle que Voſſius nous en a laiſſée. Non ſeulement elle ſera plus naturelle ; elle ſera encore plus entiere & plus complete, ſi nous diſons, que l'Hiſtoire eſt une narration continuë de choſes vrayes,

grandes, & publiques, écrite avec esprit, avec éloquence & avec jugement, pour l'instruction des particuliers & des Princes, & pour le bien de la Societé civile. Cette definition n'est pas de ces peintures croquées, que les Dialecticiens font en deux traits. Elle est estenduë : mais elle n'a rien de vuide ny de superflu : & le genre, la difference, la forme, & la fin de l'Histoire y sont exprimées.

Premierement le mot de Narration est un terme generique, qui luy est commun avec toutes les narrations qui se font de vive voix ou par écrit, en prose ou en vers, de choses vrayes ou de choses feintes.

Secondement c'est une narration continuë, qui a ses parties jointes & liées, selon la liaison & la dépendance que doivent

avoir les parties, ou d'un corps, ou d'un edifice regulier. Et par là, l'Hiſtoire eſt diſtinguée des Annales, des Journaux, des Gazetes, & de ſemblables narrations, dont les parties ſans attache, ſans correſpondance, & ſans union, ſont des amas de materiaux & non pas des edifices.

En troiſieſme lieu, c'eſt une narration de choſes vrayes, par où elle eſt differente du Poëme Heroïque & du Roman, qui ſont des compoſitions regulieres, & qui demandent de la liaiſon & de la correſpondance en leurs parties : mais la verité leur manque : & tous ces edifices, dont l'architecture paroiſt ſi juſte, dont les meubles ſont ſi riches, ne ſont que des ſtructures imaginaires, & des baſtimens de beaux ſonges.

Mais l'Hiſtoire ne demande

pas seulement des choses vrayes: elle les veut grandes & publiques : & par là en quatriesme lieu, elle se releve au dessus des Memoires & des Journaux, où il entre du privé & du domestique ; & quelquesfois mesme de la bagatelle & du badinage, que la Posterité pourroit ignorer sans beaucoup de préjudice.

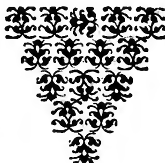
J'ay dit en cinquiesme lieu, que l'Histoire, c'est de la parfaite que je parle, vouloit estre écrite avec esprit, avec eloquence & avecque jugement. Toutes les vrayes Histoires, de quel que lieu qu'elles soient venuës, soit de Grece ou d'Italie, ont ce caractere : & ce caractere les distingue des Legẽdes & des Chroniques, qui sont sorties des Monasteres : des Memoires mesme & des Commentaires, qui sont nez plus heureusement, & en

des maisons plus polies ; mais qui manquent de ce feu d'esprit, & de ces lumieres d'eloquence & de jugement, dont il faut que la structure de l'Histoire soit éclairée. Nos anciens Maistres nous l'ont laissé par tradition. Ciceron veut que le vray Historien soit bon Orateur. Polybe l'a enseigné devant luy ; & a dit en termes affirmatifs, que la Narration qui raconte simplement les choses faites, & n'apprend pas pourquoy, comment, à quelle fin elles se sont faites, est plûtost un conte pour des enfans, qui veulent estre amusez : qu'une Histoire pour des hommes qu'il faut instruire. Lucien a dit le mesme apres eux : & la raison est, que l'Histoire est une Philosophie de pratique, qui enseigne par des patrons & par des exemples ; & cette methode

d'enseigner, plus fine que celle qui se fait par des argumens en forme, demande aussi une grande finesse d'esprit. Et puis, si le jugement luy manque, d'où tirera-t-elle le discernement qu'elle doit faire des actions & des personnes? Si elle est begue ou muette, où prendra-t-elle les paroles & la persuasion qu'elle doit prester aux Princes, aux Ministres des Princes, aux Generaux de leurs Armées? Et dequoy fera-t-elle les éloges & les couronnes des Hommes Illustres, si elle est dépourveuë & de l'esprit qui est l'artisan de ces couronnes, & de l'éloquence qui en est l'étoffe?

L'instruction des particuliers & des Princes, & le bien de la Societé civile qui en reüssit, appartiennent à la propre fin de l'Histoire; & luy font com-

me une ſorme exterieure, qui luy donne un tout autre rang, & la met en toute autre conſideration, que les Narrations fabuleuſes, où il ne s'agit non plus qu'aux jeux d'Echets & de Cartes, que des aventures de Roys & de Reynes imaginaires.



ARTICLE IV.

A QVEL ART APpartient l'Histoire : quel rang elle tient parmy les Lettres : & la difference qu'il y a entre l'Historien, l'Orateur, & le Poëte.

Qui ne connoistra pas la vraye Histoire en cette peinture, ne la connoistra jamais dans une autre. Mais de quelque couleur qu'on la peigne ; les Maistres ne sont pas d'accord du rang qu'elle doit tenir dans la Famille des Muses. Quelques-uns voudroient la ranger sous la Grammaire : mais ce seroit luy faire injure, de la

tirer de la Cour & des Armées, du Conſeil des Rois, & du Cabinet de leurs Miniſtres, pour la releguer parmy des enfans, & dans la pouſſiere du College. Et puis, quel rapport y a-t-il entre la ſtructure des termes, dans laquelle ſe renferme la Grammaire, & la felicité civile à laquelle travaille l'Art Hiſtorique?

Quelques-autres luy font un peu plus d'honneur; & luy donnent place ſous la Rhetorique. Mais outre qu'entre la fin de l'Orateur, & la fin de l'Hiſtorien, il y a une diſtance, qui ne peut leur permettre de ſe rencontrer en aucun terme; comment accordera-t-on la Verité, qui eſt l'ame de l'Hiſtoire & le but de l'Hiſtorien, avec la vray-ſemblance, qui eſt la forme de l'Oraiſon, & le grand effort de

l'Orateur, qui ne croit jamais avoir mieux reussi, que quand il a fardé le mensonge, & l'a fait passer sous l'habit & sous le masque de la verité?

Il s'en est trouvé, qui n'ont distingué la Poësie d'avec l'Histoire, que par la cadence, & par l'harmonie de la versification; comme s'il n'y avoit pas des Poëmes en prose, & des Histoires en vers. Et Ciceron mesme qui a dit que l'Histoire est une Poësie libre, n'avoit-il pas écrit en vers les actions de son Consulat? A-t-il crû que la versification fust une chaisne à la Poësie? Et voit-on que pour estre enchaisnée de la sorte, ses saillies en soient moins frequentes, & ses élevations moins hardies?

D'autres ont dit, que l'Histoire estoit une Poësie à pied:

& s'en ſont flatez, comme d'un bon mot. Ils n'avoient veu l'Hiſtoire que dans les Annales des Pontifes, ou veritablement elle alloit à pied : s'ils l'euſſent veuë chez Tite-Live, ou chez Tacite, ils euſſent appris qu'elle marche en grande Dame ; & qu'elle a un équipage, qui ne laiſſe pas de luy faire honneur, quoy qu'il ne ſoit pas ſi pompeux, & ne faſſe pas tant de bruit, que celuy de la Poëſie, qui va à quatre chevaux, & encore des chevaux qui ont des aiſles.

Quoy qu'il ſoit de l'équipage de l'une & de l'autre ; il eſt certain, pour m'expliquer en termes moins figurez, que l'Hiſtoire a beaucoup de l'air, & des traits de la Poïſie. Mais avec cét air & ces traits ; elles ſont differentes, en matiere, en for-

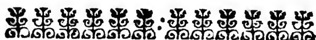
me, en disposition, en locution. Le Poëte se contente de l'action d'une seule année, qui luy sert de fonds : il bastit sur ce fonds à sa phantaisie : il fait luy-mesme ses materiaux : il leur donne telle forme & telle figure qu'il luy plaist : il s'esloigne autant qu'il peut du vray & du singulier ; & donne toute son application à des modeles pris sur la vray-semblance & sur l'idée. Quant à la situation de ses materiaux taillez de la sorte, il n'a point d'égard à ce que demande l'ordre des temps ; à ce que voudroit la Nature : il n'y cherche qu'à surprendre l'imagination & la veuë ; & à leur donner du plaisir, par leur surprise.

L'Historien travaille, & sur une matiere, & d'une façon bien

differentes de celleslà. Les actiõs de plusieurs années, de plusieurs regnes, de plusieurs siecles sont ses materiaux; il les met en œuvre fort religieusement, selon qu'ils luy sont fournis, ou qu'il les trouve. S'il en avoit alteré la verité; s'il l'avoit accourcie ou augmentée d'une ligne, il seroit tiré en justice; & on luy feroit son procez avec la mesme rigueur, qu'on le fait à ceux qui falsifient la monnoye. En la disposition des matieres, il ne cherche aucun artifice: il suit fidelement la suite des temps: il laisse chaque chose dans l'ordre où la Nature l'a mise: & par toutes ces differences, sans toucher celle de la diction, dont je parleray en son lieu, il se voit que la Poësie & l'Histoire sont fort differentes, quelque ressemblance que l'Italien Cas-

telvetro

telvetro s'imagine y avoir trouvée.



ARTICLE V.

QVE L'HISTOIRE a besoin d'un Art particulier qui la gouverne. Quelles sont les fonctions de cét Art. Les Autheurs qui en ont écrit.

APRES tout ce que je viens de dire de l'Histoire ; qui doutera qu'il luy faille donner un Art singulier, qui la dirige & la conduise, comme on en a donné à la Grammaire, à la Poësie, à la Logique ? Le Syllogisme, qui n'est

qu'une petite ſtructure de trois termes joints enſemble, qu'on a comparée à ces petites maiſons de carte, que les enfans baſtiſſent ſur une table, ne ſe pourra faire, ſans qu'un art ſingulier y mette la main; & l'Hiſtoire, qui eſt un édifice, où il entre tant de ſiecles & tant de regnes; où les Empereurs, les Roys, & les Princes doivent vivre ſans jamais mourir; où la Fortune doit élever & abattre les Empires; où la Politique, où l'Eloquence, où la Science de la paix & de la guerre doivent regner, ſe compoſera tumultuairement & à l'aventure, ſe baſtira ſans niveau & ſans compas?

La Nature qui agit toûjours d'une meſme ſorte, & qui donne les meſmes formes à tous ſes ouvrages, n'a pas beſoin que

les Arts y mettent la main avec elle. Il n'est point necessaire que la chimie luy ayde à faire de l'or; ny la peinture à peindre les fleurs; ny la sculpture à former les hommes. Quant aux ouvrages, qui n'estant pas necessairement déterminez à une forme, l'ont tantost parfaite & tantost défectueuse, selon le tour & le trait qu'ils reçoivent, ou de l'esprit, ou de la main de l'ouvrier; on ne peut douter qu'ils n'ayent besoin de l'assistance de quelque Art, qui en prenne la direction. Et comme des mauvais tableaux, opposez à ceux de Mignard, nostre Raphaël François; pour ne point aller chercher en Italie, ce que nous avons à Paris; nous apprenons qu'il y a un art de dessiner & de peindre; aussi devons-nous apprendre des mau-

vaises Histoires de ce temps, regardées aupres de celles de l'antiquité, que les Historiens ont besoin d'un art qui les gouverne en la conduite d'un ouvrage aussi important & aussi difficile, qu'aucun autre que l'esprit humain puisse entreprendre.

Toutes les fonctions de cét Art se reduisent à trois principales. Au choix des choses qui peuvent servir de materiaux à la structure de l'Histoire; à l'arangement de ces choses; & à leur embellissement, par les couleurs & par les figures qu'elles peuvent recevoir de la diction Historique. Tout cela sera déployé plus au long, & aura sa juste étenduë dans la suite de cét ouvrage.

Il faut bien au reste, que cét Art ne soit pas de ceux

où l'on est maistre & apprentif en mesme jour, puisque les plus grands hommes de l'Antiquité, ont pris le soin d'en ramasser les preceptes, & les reduire à une methode reglée. Ciceron l'a fait en divers endroits, mais par occasion seulement, & passant chemin. Denys d'Harlicarnasse l'a fait dans ses observations sur l'Histoire de Thucidide, où la censure qu'il fait de ce grand homme, a esté un exemple & une leçon, pour tous ceux qui sont venus apres luy. Lucien l'a fait aussi, mais galamment & avecque cét air enjoué, dont il divertit son Lecteur en l'instruisant. Et pour ne rien dire de Pontan, de Bodin, de Vossius, de Mascardi, & de quantité d'autres Modernes, dont il se feroit de justes Volumes, nostre cher & sçavant

Monſieur de la Motte le Vayer, qui ſemble avoir une Bibliotheque en la teſte, & qui nous a donné une autre Bibliotheque en ſes ouvrages, n'a pas voulu que cette matiere fuſt la ſeule, qui ne receuſt aucun trait de ſon Eſprit. Et depuis que j'ay cét ouvrage entre les mains, j'ay appris que Monſieur l'Abbé de Caſſagne, avoit fait en vers un Art Hiſtorique, ſur lequel, s'il eſt permis d'en juger par ſes autres œuvres, l'Art Poëtique d'Horace, n'aura que l'avantage de l'Antiquité. Ce n'eſt pas un Poëte à tous les jours que celuy-là, un Poëte à bagatelles. Ses Muſes ſont nobles; & rien que de noble ne les occupe. Mais ce que j'eſtime plus que la nobleſſe & que les occupations de ſes Muſes; c'eſt la modeſtie de ſon Eſprit, bien éloignée de la vaine

presomptionde quelques autres, qui n'estant que du plus bas ordre des Esprits, neantmoins aprés avoir accouché d'un mauvais Madrigal, ou d'une mauvaise Stance, qui leur aura coûté plus de tranchées, que n'en souffrit le Jupiter de la fable, quand il accoucha de sa Minerve, se croyent dignes de l'encens & du culte de toutes les Ruelles.





DISSERTATION TROISIESME.

DES PARTIES DE l'Hiſtoire.

ARTICLE PREMIER.

QVELLES SONT LES Parties de l'Hiſtoire. Quelles doivent eſtre les Actions qui en ſont la matiere. Opinion des Anciens, ſur la verité de ces Actions.



PRES ce que nous venons d'expliquer en general; l'ordre de la Diſſertation veut, que nous entrions dans le détail de l'Hiſtoire

l'Histoire ; que nous en déployions toutes les parties ; & que nous marquions à l'Historien, la constitution & les mesures que chacune de ces parties luy demande. L'Histoire n'est pas un corps si simple que le croyent quelques-uns : aussi n'est-il pas si divers ny si bizarre que d'autres le croyent. Ses parties sont la Narration, le Jugement, les Harangues & les Digressions. La premiere luy est essentielle : la derniere ne luy est qu'accessoire : la seconde & la troisiesme tiennent le milieu entre l'accessoire & l'essentiel.

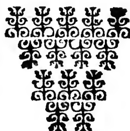
Les actions ou les choses faites, sont la matiere de la Narration & du Jugement : & il est du premier devoir de l'Historien, de les choisir toutes vrayes, toutes grandes, & autant qu'il pourra toutes publiques. Et afin

de commencer par la Verité; quoy que die noſtre Academicien moderne, le ſçavant Monſieur le Vayer, il n'y a point de raiſon, point de confrontation de témoins, qui doivent eſtre receuës contre elle: & il me pardonnera, ſi en cela je luy défere moins qu'à Ciceron, qui m'a appris que la Verité eſt le fondement de l'Hiſtoire: qu'à Polybe qui dit, qu'elle luy eſt ce que la droiture eſt à la regle, & ce que les yeux ſont à l'Animal: qu'à Denys d'Halicarnaſſe, qui veut que l'Hiſtoire faſſe l'office de Preſtreſſe dans le temple de la Verité. Auſſi eſt-ce par là principalement que l'Hiſtoire eſt diſtinguée du Roman. Il a comme elle, ſes Jugemens, ſes Harangues & ſes Digreſſions: & s'il eſt une fois permis à l'Hiſtoire

de se relâcher de ce costé-là, que deviendra la foy publique? où cherchera-t-elle un autre appuy? qu'y aura-t-il d'arresté & de certain dans la creance des hommes?

Je croirois bien, que nostre amy n'aura pas pretendu fermer le temple de la Verité à l'Histoire. Il aura seulement voulu montrer, pour ouvrir un nouveau champ à sa Sceptique, que tout ce que dit l'Histoire, n'est pas de la certitude des oracles : & que tous les Historiens n'ont pas sacrifié à la Verité. J'en pourrois bien dire autant que luy ; & je pourrois dire de plus, qu'il y en a qui ne sont jamais entrez dans son temple; qui luy ont toûjours tourné le dos, aussi bien qu'à celuy de la Pudeur : & de ceux-là j'en pourrois nommer qui ont vescu du

revenu de leurs menſonges ; quoy que fort groſſiers & fort mal aſſaiſonnez. Leurs Hiſtoires auſſi ſont juſtes Hiſtoires, comme les regles de plomb ſont juſtes regles : & ils ſont Hiſtoriens de meſme credit, & en pareille veneration, que l'Aſne de Lucien, ou que celuy d'Apulée.





ARTICLE II.

QVE LA VERITE' doit estre la principale religion de l'Historien. A quoy l'oblige cette religion; & quelles sont ses Loix.

QUE l'Historien fasse donc sa principale Religion de la Verité: & qu'il ne craigne pas, que s'engageant à cette religion Historique, il se charge ou d'observations infinies, ou de preceptes difficiles. Ciceron & tous les autres aprés luy, les reduisent à trois, qui sont de ne rien dire de faux; de ne rien taire de vray; & de don-

ner à chaque choſe ſa juſte meſure, ſans la relever ny la rabatre. De ces trois preceptes, le premier ne ſouffre point de lieu aux explications, aux diſpenſes, aux privileges : & il n'y a point de fauſſeté ſi innocente, ny de ſi petite conſequence, que l'Hiſtorien ſe puiſſe permettre. On ne luy deffend pas ſeulement les fauſſes piſtoles & les faux écus : on luy deffend juſques aux faux ſols, & aux faux doubles.

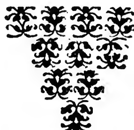
Il n'en va pas ainſi du ſecond. Il ne doit pas eſtre pris au pied de la lettre, & ſans quelque explication. Autrement l'Hiſtoire ſe trouveroit à chaque ligne, ou occupée à des bagatelles inutiles, ou ſouillée de débauches ſcandaleuſes. Que l'Hiſtorien ait toûjours la veuë tournée vers ſa fin, qui eſt d'inſ-

truire & de profiter: & qu'il prenne sur cette fin, la forme & la mesure des choses qui sont à dire ou à taire. La Posterité ne se fust-elle pas bien passée, de sçauoir combien de fois Charles-Quint beuvoit à chaque repas: & jusques où il portoit ses débauches, quand il s'oublioit de sa conscience & de sa santé? Quand ces belles particularitez seroient demeurées dans la cassette de l'Historien, quelle perte y eust il eu, ou pour les Princes ou pour leurs Estats? Et qu'estoit il besoin, que tous les siecles fussent avertis, qu'un Empereur si religieux n'avoit pas toûjours esté chaste?

Par le troisiéme precepte, les amplifications, qui sont les vertus, & qui font le merite de l'Orateur & du Poëte, sont défenduës à l'Historien. Ce

precepte n'eſt pas ſi facile à obſerver, que pourroient croire ceux qui ne ſçavent pas quels ſont les mouvemens d'une plume conduite par une imagination fertile en nobles expreſſiõs, & en grands phantoſmes. Il y a de la difficulté en cela; ſoit de la part de ſemblables imaginations, qui n'aiment pas à eſtre contraintes; ſoit de la part des eſprits ſoûtenus de cette ſorte d'imagination, qui aiment encore moins, à rejetter les occaſions de ſe faire honneur de leurs richeſſes: & l'on peut dire ſous le bon plaiſir de l'Antiquité, que ſes meilleurs Hiſtoriens, ont eſté les moins ſcrupuleux en l'obſervation de ce precepte. Alexandre, Annibal, Scipion, Marius Ceſar eſtoient de grands hommes: c'eſtoient pour ainſi dire des Coloſſes entre les hommes;

Mais Quinte-Curse, Tite-Live, Saluste, Plutarque, se sont-ils contentez de la naturelle grandeur de ces Colosses?ne leur ontils point basti des bases, qui les fõt parestre encore aujourd'huy, de moitié plus grands que le naturel ne portoit? Que l'Historien laisse donc à l'Orateur & au Poëte, l'employ de ces figures, qui portent les sujets au delà du grand ; & les font aller jusques à l'énorme : qu'il s'abstienne mesme des couleurs qui ont trop d'éclat ; & qui changent la fasse des choses, par l'excez du lustre qu'elles leur donnent.





ARTICLE III.

DES SOURCES PAR leſquelles la fauſſeté entre dans l'Hiſtoire; & premierement de l'ignorance. De la difficulté qu'il y a à découvrir la Verité. Illuſions dans les jugemens qu'on fait des choſes. Exemple ancien & moderne la deſſus.

L'HISTORIEN amateur de la Verité, & religieux obſervateur de ſes preceptes, s'éloignera avecque ſoin de trois ſources, d'où ſe répand ordinairement par divers conduits, tout ce qui ſe fait de fauſ-

seté dans l'Histoire. Ces sources sont l'ignorance, la haine & la flaterie. Il y a une ignorance d'affectation qui est coupable; & une ignorance d'infirmité qui est innocente. La premiere est de ceux qui tournent le dos à la lumiere, de peur d'en estre éclairez : qui ne veulent point de guides, ou n'en veulent que de malins : qui aiment mieux s'égarer que d'aller droit; parce que le droit ne s'accorde pas avecque les obliquitez de leurs passions. Et l'ignorance de ces gens-là, estant plus de la mauvaise disposition de leur volonté, que de celle de leur veuë; on n'a que faire pour les en guerir, de leur montrer le chemin; de leur tendre la main; de porter la lumiere devant eux. Il ne faut que purger leur volonté, ou de la hai-

ne, ou de l'envie, ou de l'animoſité dont elle eſt imbuë. Cela fait, la taye leur tombera de deſſus les yeux; les nuages de leur eſprit ſe diſſiperont; ils pourront aller d'eux-meſmes à la Verité; ou pour le moins s'y faire conduire par de bons guides. Mais avant que cela ſoit, il leur doit eſtre deffendu de mettre la main à la plume: Autrement vous verrez qu'au lieu de corps veritables & naturels, ils ne feront que des Spectres & des Phantoſmes: ils barbouilleront, ils couvriront de bouë, ceux qui ne ſeront pas à leur gré: ils pareront & parfumeront les autres: & avecque un inſolent mépris de la foy publique, toute la ſtructure de leur Hiſtoire ne ſera qu'un Theatre d'illuſions & d'impoſtures.

La seconde sorte d'ignorance, est une suite de la condition de l'homme, à qui la nature n'a pas fait des yeux devant & derriere : des yeux qui voyent le passé & l'avenir. Ceux qu'elle luy a donnez ne portent pas loin : & dans l'espace mesme où sa veuë s'étend, il s'éleve tant de brouillas, il se forme tant de nuages, qui luy couvrent les choses, ou les luy changent, qu'ordinairement il pense voir, plûtost qu'il ne voit. L'Historien peut estre en repos, de toutes les fautes où il tombera par la foiblesse de sa veuë. On luy demanderoit plus qu'il ne doit, si on l'obligeoit à la garantie de tout ce qu'il dit : si on le prenoit à serment sur toutes choses, & qu'il luy falust faire sur chaque ligne une profession de sa foy. Quelles lunettes luy

faudroit-il, pour voir diſtinctement à la diſtance de plus de trois cents & quatre cents ans? pour voir des choſes qu'une Antiquité encore plus éloignée a renfermées dans les envelopes d'un temps immemorial? Si l'on ne ſçait pas aujourd'huy dans la Chambre du Roy, ce qui ſe paſſe dans ſon Cabinet; comment ſçaura-t-on ſous le Regne de Louys XIV. ce qui a paſſé par la teſte de tous les Louys, de tous les Henrys, de tous les Charles, qui ont eſté depuis Clovis juſques à luy?

Sans remonter juſques aux eſpaces perdus de l'Antiquité: toutes les affaires qui ſont du temps de l'Hiſtorien, ſont-elles de ſa connoiſſance? Voit-il autre choſe que l'écorce & la couverture de celles qui ſe font devant ſes yeux? Dequoy luy ſert

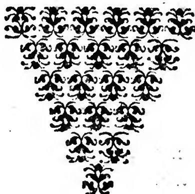
la veuë de la montre, s'il n'a celle du mouvement & des ressors ? & qui peut la luy donner aussi nette & aussi sincere, que la foy publique & la verité de l'Histoire la luy demandent ?

Les Lettres des Princes, les Memoires de leurs Ministres, les instructions des Ambassadeurs sont de grands secours. Mais les Princes & leurs Ministres ne mentent-ils jamais par écrit ? leurs plumes sont-elles de meilleure foy que leurs levres ? & ne met on pas les Ambassadeurs en droit de tromper, en les trompant les premiers ? Les Guerres, les Revoltes, les Batailles, les Sieges sont comme des Spectacles publics. Chacun voit le jeu des machines, & les revolutions de la Scene. Mais les ressors qui font ces jeux

& ces revolutions, sont-ils exposez à qui les veut voir? Les Princes font-ils confidence de leurs pensées aux Gazetiers? leur tiennent-ils cōpte des motifs qui les portent à prendre les armes? Et quel compte en tiennent-ils, s'ils n'en sont pas eux-mesmes bien informez? s'ils ne voyent leurs affaires que dans les jours & sous les couleurs dont on les déguise? s'ils ne sont quelquefois que les Acteurs des pieces composées par leurs valets?

Sans aller jusqu'en Macedoine; & remonter à ce Philippe, qui s'attira une grosse guerre, par le mépris qu'il fit d'une femme vaine & licencieuse; en la descente des Anglois dans l'Isle de Rhé, le Roy d'Angleterre croyoit entreprendre une guerre de Religion, d'aussi grand merite

rite que les Croiſades de ſes peres ; & c'eſtoit une guerre de pure galanterie, entrepriſe ſur les imaginations amoureuſes de ſon Favory. Il en arrive preſque toûjours de meſme dans les mouvemens des Eſtats : on s'y figure de grandes machines & de grandes rouës, & il n'y a qu'une planche & un bout de corde : c'eſt un dépit, un caprice, une amourette qui ébranſle ces grands corps, & les met hors de leur aſſiete.





ARTICLE IV.

QV'ELLE CERTITVDE on doit attendre de l'Hiſtoire, & quelle foy luy eſt deuë. De l'indulgence que l'on doit aux Hiſtoriens: & du milieu qu'il y a à tenir entre la credulité & la mécreance.

QUE l'on juge là-deſſus, ſi l'on eſt en droit d'exiger de l'infaillibilité d'un Hiſtorien: ſi l'on peut pretendre, qu'il écrive avecque la meſme certitude, que les Evangeliſtes ont écrit: & s'il n'eſt pas juſte qu'on excuſe la foibleſſe

de ſa veuë; & qu'on luy pardonne ſes mépriſes, quand il luy arrive de prendre de bonne foy le faux pour le vray, parmy tant d'obſtacles qui luy ferment le chemin de la Verité, tant de voiles qui la luy cachent; & tant de guides infideles qui l'en détournent.

Il eſt d'un honneſte homme & de bon ſens, comme je l'ay appris d'Ariſtote, de ne pas chercher plus de certitude en chaque choſe, que le rang qu'elle tient luy en peut promettre. Demeurons dans les termes d'un juſte commerce: nous ne preſtons pas une foy divine à l'Hiſtoire, ne luy demandons pas une certitude divine. Ne ſoyons pas plus ſeveres que S. Auguſtin, lequel abſoud l'Hiſtorien qui ne ment point de ſon chef, & par deſſein: & n'eſt infidele

que des infidelitez qu'on luy a faites : N'ayons pas auſſi la ſotte credulité de certaines gens, qui ſe confeſſeroient d'avoir mal penſé de leur prochain, s'ils avoiẽt douté de la verité de quelque Hiſtoire, fuſt-ce de celle de Jean de Paris ; ou de Meluſine.

Il y a un milieu à tenir, entre la facilité que ces gens-là ont à croire tout ; & l'obſtination de quelques autres à ne rien croire. L'un approche de la ſottiſe ; & l'autre de l'effronterie. Et quoy qu'il ſoit dit, que tout homme eſt menteur : il n'eſt pas dit, que tout homme eſt menteur à tout propos, & en toutes choſes. Tous les Hiſtoriens ont eu la veuë foible ; ils ont tous failly de quelque coſté. Je n'en excepte que ceux qui ont écrit ſous le Saint

Esprit & à sa lumiere. Mais pour deux ou trois méprises d'un Historien, ne soyons pas si rigoureux, que de condamner toute l'Histoire. Les neuf Muses d'Herodote ont vécu en honneur jusques à cette heure : & personne n'a parlé de les étouffer, ny de les brûler, pour s'estre détournées quelquefois de la Verité vers la Fable. Et quoy qu'en ce qui regarde les Juifs & les Chrestiens, Tacite soit convaincu de beaucoup de faussetez, on ne le chasse pas pour cela des Cabinets où il regne.

D'autre-part aussi, ne soyons pas ou si flateurs, ou si complaisans à l'Antiquité, & à la reputation de ceux qui ont failly, principalement de dessein formé, & par malice, que nous prenions leur party, contre la Justice & la Verité. Les Athe-

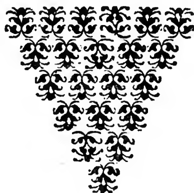
niens éleverent à Beroſe une ſtatuë qui avoit la langue dorée. Les Romains en dreſſerent une à Joſeph Hiſtorien Juif. Nous ne ſerons pas pour cela idolatres de Beroſe & de ſes erreurs. Nous le ſerons encore moins de Joſeph, & de ce Judaïſme payen qu'il a fabriqué dans ſon Hiſtoire; en quoy il a eſté plus impie que les Philiſtins qui mirent l'Arche prés de Dagon. S'ils les joignirent, ce fut pourtant ſans les confondre: & celuy-cy a fait du Judaïſme, & du Paganiſme meſlez enſemble, quelque choſe de plus monſtrueux, que les Centaures & les Lapithes des fables.

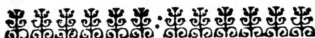
Je ne ſuis ny le ſeul ny le premier à m'en plaindre. Je ne parle ainſi qu'aprés Baronius, Melchior Canus, Salmeron, Maldonat, & beaucoup d'autres des

plus grands hommes de l'Eglise & de l'Escole, sur la deposition desquels, il n'y a personne, fust-il Juif ou Marane, qui ne condamnast cét Escrivain. Et afin de faire voir, que ce que je dis de son Judaisme Gentil n'est pas une chimere de ma façon: on n'a qu'à se souvenir de cét article de l'Exode, par lequel Dieu voulant recommander aux Juifs, de respecter ceux qui les gouvernoient, leur défend de médire des Dieux, où, selon la phrase ordinaire de l'Escriture, par le nom de Dieux, il entend les Magistrats & les Princes de son Peuple. Joseph change cet article de la Loy, en faveur de Dagon & de Moloch, aussi bien que de Iupiter & de Junon: & où Moyse dit, Tu ne detracteras point des Dieux; & ne maudiras point le

Prince de ton Peuple; il luy fait dire; Personne ne maudira les Dieux qui sont reconnus pour Dieux dans les autres Villes. Bien davantage, afin de pourvoir à la seureté mesme des Idoles, & mettre leurs autels & leurs offrandes à couvert, aprés avoir pourveu à leur reputation, il impute faussement au Legislateur, cette Loy si contraire à ses autres Loix. Que personne ne pille les Temples des Estrangers, ny ne vole les offrandes faites à quelque Dieu que ce soit. Les Sacrificateurs de Samarie, les Prestres de Baal, auroient-ils pû prescher plus avantageusement pour leurs Idoles, que fait ce Prestre de la Tribu de Levi? Et y a-t-il rien de plus contraire que ces paroles, à celles de Moyse, qui recommande

mande si severement au Peuple de Dieu, dans l'Exode & dans le Deuteronome, d'abattre les autels des faux Dieux, de briser leurs Statuës, & de mettre le feu à leurs Bois & à leurs Temples? Cependant cét homme fait une profession particuliere de la Verité. A l'oüyr dire, la plume de Moyse, celle de Daniel, celle d'Isaye, n'ont pas esté plus sinceres ny plus fideles que la sienne.





ARTICLE V.

QVE L'HISTORIEN curieux de la Verité, ſe doit peu fier à la Renommée. Peinture de la Renommée. Qu'encore moins ſe doit-il fier aux Relations partiales. Qu'il doit eſtre ſans paſſion, auſſi bien que ſans Pays & ſans Party.

IL y a neantmoins des remedes à ces inconveniens: Et puiſque le premier degré du bien, où la perfection eſt épurée de toutes ſortes de défauts, n'eſt pas acceſſible à la foibleſ-

se de l'homme; taschons s'il se peut, d'aller au second, où les petits défauts n'entrent pas en compte : & selon nostre Horace, celuy-là passe pour parfait, qui a le moins d'imperfection. Pour arriver là, il y a trois regles à observer, au choix des matieres que l'Historien voudra mettre en œuvre. La premiere est, de ne les prendre de la Renommée, que fort rarement, & avecque beaucoup de discretion : La seconde, de les tirer encore plus rarement des écrits de gens ou interessez ou ennemis : La troisiéme, de faire son fonds principal des Relatiōs, des Memoires, des Lettres & des instructions de ceux qui ont esté, ou les moteurs, ou les spectateurs des affaires; qui les ont euës entre les mains ou devant les yeux.

Premierement, il ſe défiera de la Renommée, qui eſt une ouvriere d'impoſtures, de calomnies, de menſonges en toute langue. Tous les jours elle eſt accuſée de fauſſeté ; tous les jours elle en eſt convaincuë, ſans que pour cela elle en rougiſſe, ny s'en corrige. On luy donne plus de cent bouches; & de toutes ces bouches, il n'y en a pas une qui puiſſe dire deux fois de ſuite, ou le meſme ou le ſemblable. Elle met ſur pied d'un ſeul mot, des armées qu'on n'a jamais veuës: d'un ſeul ſouffle elle en défait d'autres, qui demeurent ſur pied apres leur défaite. Elle fait mourir & revivre ceux qu'elle veut, ſans qu'ils le ſentent. Elle oſte & donne les victoires comme il luy plaiſt; & en depit de la Fortune, elle cou-

ronne les vaincus & abbat les victorieux. Que peut-on attendre de certain, d'une pareille Courriere, qui n'a d'ordinaire que de fausses nouvelles à la bouche; qui n'a ses males pleines que de fausses relations & de fausses lettres? Et la posterité ne seroit-elle pas bien obligée à un Historien, qui luy laisseroit des extraits de tous ces fatras? Ce que je dis de la Renommée, je le dis des Gazetiers, ces Secretaires sans aveu, qui se lassent les mains à écrire mille faussetez; & les debitent toutes les semaines au peril de leurs épaules.

Secondement, puisque le travail de l'Historien n'est pas le mesme que celuy du Poëte, qui doit estre l'Artisan de ses materiaux; aussi bien que de la figure qu'il leur donne; il fera

comme l'Architecte qui s'informe des carrieres, d'où il pourra tirer ce qu'il luy faudra de pierres & de marbres, pour le Palais qu'il a entrepris. Il aura ſoin de ramaſſer tous les memoires, toutes les relations, tous les actes publics ou particuliers, qui regarderont les temps, les perſonnes & les actions dont il voudra écrire l'Hiſtoire. Mais il prendra garde que ce ſoient pieces authentiques & de bonne marque, purgées des falſifications & des déguiſemens qu'apporte la paſſion des partis: autrement il impoſeroit à la foy publique, & la tromperie paſſeroit de luy à ſon ſiecle & à la poſterité. Sur toute choſe, il s'abſtiendra de certaines ſources corrompuës, d'où il n'y a à tirer que de la bouë qui ſalit, & du venin qui empoiſonne.

Suivant cette regle, ayant à écrire de Charles IX. il ne cherchera pas à s'instruire de la Verité, dans les Memoires des Coligny. Et pour faire l'Histoire de son Successeur, il consultera aussi peu les relations de ses Mignons, s'il en reste, que celles des Guises. S'il luy faut écrire des Papes & de la Cour de Rome; il ne le fera pas sur des Memoires venus de Londres ou de Geneve: Et s'il a à parler des Jesuites; il se gardera de le faire sur la foy des Gazetes de Hollande; & sur les Relations des Heretiques, soit des connus ou des travestis; soit des anciens ou des modernes.

Si le President de Thou, grand homme d'ailleurs, se fust souvenu de ces regles; & qu'il se fust deffié comme il devoit,

des Libelles d'Allemagne, infectez du poiſon de l'hereſie; il nous euſt laiſſé une Hiſtoire plus chaſtiée, & moins ſujette à bleſſer les yeux délicats ſur le point de leur creance. Et ſi d'autres qui l'ont ſuivy, ſe fuſſent adreſſez à des ruiſſeaux moins bourbeux que ceux qui ſont ſortis du Lac de Geneve, les ordures qu'ils y ont puiſées pour ſalir les Prelats Romains, & les Princes Catholiques, ne ſeroient pas retombées ſur leurs ouvrages, ſur leur conſcience, & ſur leur reputation. Mais ils ont crû, qu'vn ramas d'impoſtures & de calomnies tirées de la Chronique ſcandaleuſe de Henry III. & des Libelles de la Ligue & des Huguenots, donneroit un grand relief à leur nom: & qu'apres cela Saluſte, Tite-Live, Tacite, offuſquez

de leur éclat, n'auroient qu'à se mettre derriere eux & à leur quitter la place.

Mais parce que l'ignorance n'est pas la plus grande source des faussetez qui se trouvent dans l'Histoire: & que la pluspart y entrent, par la malignité, par la flaterie, & par les passions qui les causent; le soin qu'aura l'iHistorien de se fournir de bonnes instructions & de bons Memoires, luy servira de fort peu, s'il ne prend encore celuy de se mettre hors d'interest, & de se purger de toute sorte de passion. Où l'interest est le maistre, la Verité a beau parler, elle n'est guere écoûtée: elle l'est encore moins où la haine est la maistresse: & la main d'un Escrivain sera bien ferme, que cette passion ne détournera point de la droiture.

De la viennent les contrarietez qui ſe voyent dans les Hiſtoires des Eſpagnols & des Anglois, quand ils parlent de la France & des François; & dans celles des François, quand ils parlent des Anglois & des Eſpagnols; quoy que de tous les Eſcrivains, de quelque Nation qu'ils ſoient, il n'y en ait point, qui écrivent plus ſincerement & de meilleure foy, qui gaſtent leurs plumes de moins de fiel, & faſſent plus de droit au merite & à la valeur de leurs ennemis, que le font les noſtres. C'eſt un ſpectacle capable d'égayer la melancolie des plus chagrins, de voir dans l'Hiſtoire de Sandoval, les François s'enfuir devant les Eſpagnols, comme des Eſtourneaux s'enfuyent devant le Fauçon; quoy que les Eſpagnols puiſ-

sent mieux témoigner que gens du monde, que ce n'est pas autrement la coustume des François, de joüer des éperons, quand ils ont l'épée à la main. Et ce n'est pas un spectacle moins plaisant de voir dans l'Histoire de Guichardin, Charles VIII. entrer dans Florence, avec une épée & des éperons de bois, & en habit de Pacolet. Cependant ce petit homme qu'il tourne en ridicule, avecque les éperons & l'épée de bois qu'il luy preste, passa sur le ventre à tous les Estats & à toutes les Republiques d'Italie. Que l'Historien se mette donc dans l'esprit, qu'il est de tous les païs, ou qu'il n'est d'aucun païs; qu'il est sans pere & sans mere, sans genealogie & sans race, comme cét ancien Roy de Salem; qu'il n'est d'au-

cun parti, que de celuy de la Verité, quelque livrée qu'elle porte, & quelque langue qu'elle parle: qu'il luy doit tout ſon culte & toute ſa devotion, dans quelque climat qu'il la trouve: & qu'eſtant debiteur pour uſer des paroles de S. Paul, aux Foux & aux Sages, aux Barbares & aux Grecs, il eſt tenu, autant par honneur que par conſcience, de faire juſtice à chacun, & luy payer ce qui luy eſt deu.





ARTICLE VI.

QV'IL NE DOIT rien entrer que de grand & d'illustre dans l'Histoire. Que la bagatelle n'y doit point avoir de place.

IE me suis un peu étendu sur cét article de la Verité, parce qu'elle est l'ame & la forme de l'Histoire, & que l'Historien, quelque merite qu'il ait d'ailleurs, ne peut sans elle, ny s'acquiter de son devoir, ny soûtenir le nom qu'il porte. La Verité ne suffit pas aux chosesqui entrent en la composition de l'Histoire. Il leur faut de plus, de la grandeur & de l'éclat: mais de la

grandeur fondée & ſolide: & de l'éclat venant de ſource. C'eſt ce qu'a voulu dire Ammien, quand il a dit que l'Hiſtoire ne va que par haut; qu'elle ne marche que ſur le faiſte & ſur le ſommet des grandes affaires.

La raiſon eſt, que l'Hiſtoire eſtant une Philoſophie exemplaire, inventée pour l'inſtruction des Grands; elle doit prendre ſur eux la meſure de ſes exemples, & ne leur en donner que de leur taille. S'eſtimant des Geans entre les hommes, comme ils ſont, & des Geans chargez du faix du Monde, comme parle l'Eſcriture; trouveroient-ils bon, qu'on leur propoſaſt des marionnettes à imiter?

D'ailleurs encore, la bonne forme du Gouvernement, le bien de la Societé civile, la paix

& le repos des Royaumes, estant la fin principale où l'Histoire doit aboutir, pense-t-on qu'elle arrivast à cette fin, par des relations de carousels & par des gazetes de carnaval ? Une autre fin de l'Histoire, est de donner de la fermeté à la gloire des hommes illustres, & de la preserver des ruïnes que font les années, & de l'oubly qu'apporte le temps. Et qui ne sçait que la gloire est une lueur, qui ne rejaillit que des qualitez par lesquelles les Roys & les Princes sont plus grands, que par leur fortune ? Avecque toute la grandeur de leur train, de leur équipage, de leurs richesses, s'ils n'en ont point d'autre, ce ne sont à bien dire, que des nains sur des colonnes dorées.

Une quatriéme fin de l'Histoire, est de picquer les ames

nobles; & leur laiſſer un aiguillon qui les porte à l'émulation des grandes choſes qu'elle raconte : & une cinquiéme, d'inſtruire le preſent & l'avenir par le paſſé, & de profiter par là au public ; ſoit à celuy qui eſt encore, ſoit à celuy qui viendra. Va-t-on à ces fins ſi nobles & ſi relevées, par des recits de bagatelles ? Eſtoit-ce la lance d'Achille ou ſa lyre, qui piquoit de jalouſie le cœur d'Alexandre ? Eſtoient-ce les Baccanales & les débauches d'Alexandre, qui donnoient de l'inquietude au premier Ceſar ; & luy oſtoient le repos ? Et la poſterité ne devroit-elle pas beaucoup à un Hiſtorien, qui luy laiſſeroit une liſte de tous ceux qui auroient danſé ou maſqué à la nopce d'un tel Prince ou d'une telle Princeſſe ? qui luy rendroit compte

compte de toute la dépense qu'on y auroit faite en viande & en confitures ? Les Italiens quoy qu'accoustumez à mépriser tout ce qui n'est pas d'Italie : se mocquent de leur Corio , & c'est avecque raison qu'ils s'en mocquẽt. Dans la plus forte occupation, que les armes de Jean Galeasse, Seigneur de Milan donne à sa plume, il le laisse là tout à coup : & à l'occasion des nopces de Valentine avecque un fils de France, il se renferme dans le cabinet de la nouvelle mariée ; fouille dans sa cassete, & y fait un long inventaire de toutes les bagatelles qu'il y trouve ; iusques à tenir compte de ses échets, de ses cousteaux & de s images de ses heures. Ne croyoit-il point que de si rares choses portées en France, y seroient des marques

de la richeſſe & de la magnificence d'Italie? Vous en verrez d'autres qui vous feront un dénombrement de tout ce qu'il y a d'habits & de linges dans la garde-robe d'un Prince; de tout ce qui ſe voit de meubles dans ſes cabinets; qui vous apprendront juſques aux noms de ſes chevaux & de ſes chiens; qui vous diront combien il avoit de trompetes dans ſes troupes; combien de chariots, combien de fourgons dans ſon équipage; de quelle étoffe eſtoient les couvertures de ſes mulets; J'aymerois autant, que celuy qui auroit à me faire la deſcription d'un Palais, laiſſât à part les cours, les portiques, les galleries, les ſales, les chambres, m'entretinſt du nombre, de la forme & de la peinture des giroüettes.



ARTICLE VII.

QVE LES ACTIONS militaires ne sont pas la principale matiere de l'Histoire. Que l'Historien doit estre plus souvent dans le Cabinet que dans l'Armée. Qu'il doit éviter l'affectation du merveilleux; & se garder autant du défaut, que de l'excez en la relation des miracles.

IL s'en void d'autres au contraire, qui ne trouvant rien de grand que les actions de la Guerre, sont toûjours, ou dans

une Ville assiegée, ou dans un Camp qui assiege : ne parlent que de combats & d'attaques ; que de fourneaux & de mines : ne font ouyr que des Bombes & des Canons : comme s'ils n'avoient à instruire que des Soldats des Gardes & des Mousquetaires.

La Guerre n'est pas comme croyent ceux-là, le plus beau Theâtre de l'Histoire : les sieges, les assauts, les batailles ne sont pas ses plus utiles leçons. Autrement les Ministres, les Magistrats, les Financiers, tous les Gens de Robe-lõgue ne pourroient rien apprendre d'elle : & toutes ses instructions ne seroient que des dogmes de feu & de sang ; & ne serviroient qu'à ravager & à detruire.

Que l'Historien sçache donc, que le Cabinet est son propre

lieu : qu'il y doit estre plus long-temps & plus souvent que dans l'Armée : que l'explication des conseils, le denoüement des intrigues, la decouverte des cabales, sont plus de son fait que les desolations, que les embrasemens & les massacres : qu'il n'a pas pris la plume, pour apprendre à un Fantassin à donner un coup d'épée, ou un coup de pique : mais pour enseigner aux Princes l'Art de regner, & aux Ministres l'Art de servir : pour devoloper les raisons d'Estat & les secrets du Gouvernement ; ce qui se fait en demeslant les motifs & les pretextes des affaires ; en suivant leurs mouvemens & leurs detours ; & les menant jusques à leur source. Et comme le plus grand fruit de l'Histoire, reussit de cette partie, l'Historien luy doit aussi

ſa principale application, & toute la force de ſon eſprit.

Sur cét article, qui regarde la grandeur des choſes, il y a un autre deffaut, qui ne doit pas eſtre oublié. Quelques-uns, ſoit par une vaine affectation du grand & du merveilleux, qui ne doit pas eſtre ſi recherché, & avoir tant de relief dans l'Hiſtoire que dans le Poëme; ſoit par un deſir deſordonné, de nourrir la curioſité du Lecteur, & d'arreſter ſon attention, rempliſſent leurs Hiſtoires de miracles & de prodiges, qu'ils font venir de tout coſté: & plûtoſt que d'en manquer, ils ne font point de conſcience, d'aller toutes les nuits au Sabbat, & d'aſſiſter aux aſſemblées des Demons & des Magiciens, pour en rapporter dequoy remplir le vuide de certains eſprits, où le

faux & le monstrueux trouvent mieux leur place que le vray & le reglé.

D'autres plus hardis en proüesses heroïques, coupent en deux des Elephans d'un seul coup d'épée; assomment d'une baguette des Dragons de vingt toises de longueur: & parce qu'il est dit dans l'Histoire de la Bible, que Samson deffit une Armée avec une machoire d'asne; Procope n'a rien crû dire de trop, quand il a dit qu'un Soldat de Thrace, avec une seule fleche, avoit mis en route une armée de Goths. Un autre plus grand Architecte, que les entrepreneurs du Phare & des Pyramides, c'est Paul Venitien, s'il m'en souvient, a basti une Ville de cinquante lieuës de tour, & dans cette Ville il a fait jusques à dix mille ponts, d'une si enor-

me hauteur, que les plus grands vaiſſeaux, pouſſez du vent, & cinglans à pleines voiles, paſſent commodement ſous les arches de ces ponts. Une Ville ſi grande & ſi magnifique, meriteroit bien d'avoir place dans la Carte de ce beau Monde, que Lucien plus heureux que Colombe & Magellan, a decouvert le premier dans le Globe de la Lune.

Vous en verrez d'autres, qui ſuivent une methode bien opposée à celle-là. Ils ont tant de peur que leurs ouvrages ſentent l'air du Cloiſtre, & qu'ils tiennent de la Legende, que pour rien du Monde, ils n'y feroient mention de quelque miracle que ce fuſt. Les Autheurs Payens ont eſté plus religieux & plus fideles; ils ont eu plus de zele pour gloire de leurs faux

Dieux. Biẽ loin de supprimer les evenemens où ils recõnoissoient quelque effet de leur puissance, ils les ont repetez jusques à s'en rendre ennuyeux. Dans Tite-Live & dans Tacite, il ne se void au commencement & à la fin de chaque année, que prodiges perpetuels ,& perpetuelles expiatiõs de prodiges. Et un Ecrivain Chrestien, ou pour se conserver la reputation d'esprit fort ; ou pour ne se pas attirer les railleries de deux ou trois libertins ; evitera les relations qui feront des témoignages de sa foy, & des preuves du pouvoir & de la providence du Dieu qu'il adore ? Comme s'il estoit plus d'un bel esprit, ou qu'il y eust plus d'interest pour le genre humain, de tenir compte des cruautez d'un tel Prince, ou des débauches d'un tel au-

tre Prince, que des œuvres miraculeuſes, par leſquelles il plaiſt à Dieu, de temps en temps, de réveiller noſtre foy.

Joſeph le Juif a donné le premier exemple de cette ſorte d'infidelité. Afin de faire ſa Cour aux Princes Romains, ſous le regne deſquels il écrivoit, comme le remarque Leon Caſtrius, il a ſupprimé autant qu'il a pû, ou déguiſé, ou affoibli les merveilles faites du temps de ſes Peres : comme s'il euſt apprehendé, que le Dieu de Sion paruſt plus grand & plus puiſſant aux yeux des Gentils, que les Dieux du Capitole. Ce Meteore merveilleux qui fut durant tant d'années, le conducteur des Juifs, ſous la figure d'une Colonne, tantoſt nuageuſe & tantoſt ardente, ne paroiſt point dans ſon Hiſtoire, où ſa

mauvaise foy l'a dissipée de peur qu'elle ne fist mal aux yeux des Gentils. Il est vray qu'il ne supprime pas le passage de la Mer rouge: mais de la maniere qu'il en parle, il laisse à douter si la route merveilleuse par laquelle passa le peuple, se fit par une cause naturelle, ou par la vertu d'une puissance superieure à la Nature. Et apres comparãt ce miraculeux évenement, avec ce qui arriva au grand Alexandre, lors que marchant contre les Perses, il passa la Mer de Pamphilie, il laisse à la liberté de chacun, de croire ce qu'il luy plaira de l'un & de l'autre; témoignant assez par cette profane ambiguité, que l'un & l'autre estoit, ou de mesme poids, ou de nul poids en sa creance. Sa prevarication est encore plus effrontée, & sa mauvaise foy

plus découverte, en ce qui regarde le passage du Jourdain. L'Escriture Sainte dit en termes exprés, qu'aussi-tost que les Prestres qui portoient l'Arche eurent mis le pied dans l'eau, une partie du fleuve ayant remonté vers sa source, & l'autre partie s'estant écoulée vers la Mer, il resta une route sur la greve, par laquelle le Peuple passa à pied sec. Joseph trouve le miracle trop fort, & peu croyable: & pour le ramener de-là à la vray-semblance, qui est plus à son goust que la verité; il dit que trois jours apres la promesse de Dieu, les eaux du Jourdain s'étant abaissées, le peuple passa à gué. Et afin que sur la parole de l'Escriture, on ne s'y figurast rien de plus merveilleux, il ajouste que la troupe des femmes & des enfans, fut rangée

au milieu du Peuple, de peur qu'elle ne fust emportée par la rapidité du courant. Qu'a-t-il fait de cette montagne bruian-te, que firent les eaux en re-broussant vers leur source? où a-t-il mis ces douze pierres qui furent posées dans le lit du fleu-ve, en memoire d'un si grand miracle? Il supprime tout cela, pour se conserver la reputation d'Historien judicieux: & aime mieux passer pour prevaricateur parmy les Juifs, que pour fabu-leux parmy les Romains. En tout cela il se peut dire, qu'il a fait autant d'apostasies que de faussetez contre les saintes Es-critures. Il ne laisse pas neant-moins d'estre en estime; par ce que de ceux qui l'estimẽt, les uns ne sont pas instruits de ses infi-delitez: & les autres s'en met-tant peu en peine, ayment au-

tant un mensonge bien déguisé, qu'une verité negligée.



ARTICLE VIII.

SI LES ACTIONS particulieres peuvent entrer dans l'Histoire: & quelles doivent estre celles que l'on y peut faire entrer.

ON demande en cét endroit, si les actions particulieres peuvent avoir place dans l'Histoire, sans déroger à sa dignité. Il faut répondre à cela, que l'instruction des Lecteurs & l'utilité du Public, estant la regle par laquelle

l'Historien doit juger des choses qui peuvent entrer en la structure de l'Histoire, il ne fera point de scrupule d'y donner lieu aux actions particulieres, où il remarquera quelque sorte & vive teinture de clemence, de justice, de valeur, de moderation, de continence extraordinaire : parce que semblables exemples sont les peintures dont le Temple de l'Histoire veut estre embelli : & ceux qui entrent dans ce Temple, se font des dogmes & des leçons de la veuë de ces peintures.

Quant aux actions, qui n'ont rien de noble, & qui sont, pour ainsi dire, toutes bourgeoises, qu'elle place tiendroient-elles dans l'Histoire, & de quel usage y seroient-elles ? Loin de là, le jeu, la chasse, la danse. J'ai-

merois autant voir dans un Temple, ou dans un Palais, des enſeignes de boutique au lieu de tapiſſeries & de tableaux. Ce n'eſt pas que ſemblables choſes ne ſoient quelquefois permiſes au Prince. Mais il y a de la difference à faire, entre ce qu'il peut & ce qu'il doit: entre ce que l'indulgence luy permet, & ce que ſes obligations luy demandent. Et il ſe faut ſouvenir, que ce ſont les obligations, & non pas les indulgences, qui diſtinguent le Prince d'avecque le Particulier. Alexandre aimoit le plaiſir de la bonne chere: & le premier Ceſar ne haïſſoit pas les Dames: mais ce ne fut pas à table qu'Alexandre s'acquit le ſurnom de Grand: & le premier Ceſar ne ſe fit pas Maiſtre de l'Empire, dans le cabinet de Cleopatre.



ARTICLE IX.

SI LA LOY DE LA Verité oblige l'Historien ne rien taire: S'il ne doit rien à l'honnesteté publique, & au bon exemple: S'il n'est pas meilleur de supprimer les vices des Grands, que de les publier.

IL reste à examiner, si l'Historien peut en conscience & sans scandale, ensanglanter son papier, & souiller sa plume, d'une infinité de cruautez & d'ordures, où il luy faudra mettre la main, en cas qu'il ait à observer la seconde regle de la

verité historique, qui est de ne rien taire de vray. Si j'en estois crû, on épargneroit toutes ces choses à l'innocence de l'Histoire, & à la pudeur du Public.

Premierement, l'Histoire qui devroit estre la gouvernante de la vie, & la maistresse des mœurs, devient une gouvernante scandaleuse, une maistresse de dissolution, & de débauche, par les mauvais exemples qu'elle étale; qui ont d'autant plus de poids qu'ils descendent de plus haut. Y a-t-il une plus infame Escole de vice, un lieu de scandale plus vilain, & plus dangereux, que l'Histoire des douze Cesars, comme Suetone l'a écrite? Et sans remonter si haut, ne vismes-nous pas dernierement, avecque quelle effronterie

l'honnesteté publique fut violée, par cette Histoire scandaleuse & médisante, qui fut introduite dans tous les cabinets, & dans toutes les ruelles; & souilla de ses ordures, jusques aux reduits des Espouses de Jesus-Christ? Combien de filles & de femmes, à la lecture de ce Petrone travesty, cesserent d'estre ce qu'elles avoient esté jusques-là : & se dirent, à l'exemple de ce jeune débauché de la Comedie, dont saint Augustin mesme fait mention; Pourquoy ne feray-je pas ce que cette Duchesse, ce que cette Princesse a fait? Dois-je davantage à ma conscience, ou à ma reputation, qu'elles ne doivent à la leur? Et par quel droit, l'honnesteté qui est si libre dans un Palais, sera-t-elle si à l'étroit dans une maison bourgeoise?

Secondement, la plume ne donne droit à perſonne ſur la reputation d'autruy : & ſi une médiſance faite d'un particulier à un particulier, eſt un peché contre les loix de la Charité & de la Juſtice, que ſera-ce de celles, que l'Hiſtorien, qui eſt perſonne publique, fait aux yeux du Public; aux oreilles de tous les peuples & de tous les ſiecles?

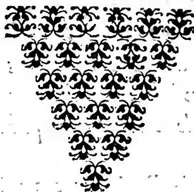
D'autre part auſſi; la Verité eſtant à l'Hiſtoire, ce que la forme eſt à la matiere, ſi la moitié de la Verité luy eſt retranchée; ſi on ne luy laiſſe la liberté de déployer tout ce qui ſe trouvera de vray ſous ſa main, elle n'aura qu'une demi-forme; & l'HIſtorien demi muet, ou demi eſtropié, pour ainſi dire, ne pourra s'acquiter que d'une partie de ſon devoir.

Davantage, l'Histoire, comme il a esté dit plus d'une fois, est une Philosophie libre des épines & de l'embarras des argumens ; mais riche d'exemples, qui concluent plus droit, & persuadent avecque plus de force, que ne font les argumens. Or cette force de persuader n'est pas seulement des bons exemples : les mauvais mis sur la montre, & bien employez, font le mesme effet. Ils agissent mesme quelquefois plus subitement, soit parce que l'action du mal est plus vive & plus penetrante que celle du bien ; soit parce que l'homme ayant plus de sensibilité pour la honte que pour l'honneur, il luy faut plus d'aiguillons pour le pousser à la gloire, que pour luy faire fuir l'infamie. Qui n'a point ouy parler de la coû-

tume qu'avoient ceux de Sparte, de faire des actions extravagantes de leurs valets yvres, une leçon de temperance à leurs enfans ? & combien de Princes ont eſté retenus dans les termes de leur devoir, par la veuë du chaſtiment eternel, que la memoire des mauvais Princes ſouffre ſur le theatre de l'Hiſtoire ?

C'eſt une troiſieſme raiſon qui prouve, qu'il eſt du devoir de l'Hiſtorien, d'eſtre auſſi libre à declarer les vices des Grands que leurs vertus. Il eſt juge ; & le jugement n'eſt pas moins du mal que du bien. Il fait fonction de témoin public ; & il eſt de la fidelité d'un témoin de ne rien celer. Et enfin, il eſt de l'intereſt du Public, que les Grands & les Princes, pour qui les liens des loix ne ſont que des

filets d'étoupe, ayent au moins quelque bride qui les arreste. Et à des Gens, qui prennent la Religion pour un phantosme, & l'Enfer pour un épouventail à faire peur aux enfans, on ne sçauroit rien opposer de plus fort, que l'infamie eternelle, qui leur est preparée dans l'Histoire.





ARTICLE X.

QVE LE DROIT de l'Histoire permet à l'Historien toute sorte de Verité. Des regles qu'il doit observer en l'vsage de ce droit, pour en vser en conscience, & avecque honneur; sans scandale, & sans prejudice de l'honnesteté publique.

JE suis d'avis sur ces raisons, que l'Historien qui est témoin & juge public, retienne le droit de rendre témoignage du bien & du mal; & de juger de l'un & de l'autre. Mais qu'il se

garde, de se faire de ce droit souverain une souveraine injustice; de s'en faire un droit de calomnie, de médisance, & d'effronterie. Et afin qu'il en use innocemment & avecque merite, il apportera avant toute chose une application particuliere, à distinguer le faux d'avecque le vray, le certain d'avecque l'incertain, & le secret d'avecque le public. Cette distinction présupposée, premierement, il rejettera toute sorte de fausseté; & se gardera de rien imposer, soit qu'il parle de son chef; ou qu'il fasse parler un autre pour luy, selon l'artifice ordinaire des Escrivains calomniateurs, qui pour debiter plus hardiment leurs impostures, les prestent à d'autres, qu'ils introduisent sur la Scene. Celuy qui en use de la

ſorte, merite qu'on luy arrache le maſque; & qu'on luy faſſe payer du ſien, la fauſſe monnoye qu'il aura débitée par autruy.

Secondement, il ſe gardera de rien débiter de douteux & d'incertain: & s'impoſera cette retenuë par la loy Chreſtienne, qui ne luy permet pas un pareil débit, avecque un notable intereſt, ſoit de la reputation de ceux qu'il blaſme témerairement; ſoit de la conſcience de ceux à qui il donne lieu de ſcandale & de jugement temeraire. Qu'il l'ouë tant qu'il luy plaira, ſur le douteux & ſur l'incertain: ce qu'il y aura en cela de mépriſe de ſon coſté, n'eſtant au préjudice de perſonne, ne luy ſera reproché de perſonne: on ne luy en fera point de procez: & les Sa-

ges luy sçauront gré, de ce que se trouvant entre l'oüy & le non, en pareille distance de l'un & de l'autre, il aura pris le plus favorable à son prochain; & aura hazardé une verité douteuse, pour une charité asseurée. Mais quand il s'agira du blasme, il se souviendra que l'incertitude qui laisse les choses en leur entier, ne le dispense point du respect qu'il doit à la reputation de son prochain: & qu'il ne la peut entamer, sous le bon plaisir, ou de la Renommé, ou de sa passion, sans violer le droit commun, & faire une injustice publique.

Par la mesme raison, il sçaura en troisiéme lieu, qu'il luy est défendu de faire le curieux chez autruy: d'entrer dans les cabinets, de lever les voiles, de tirer les rideaux, qui cachent

le ſecret des familles : & de chercher là dequoy entretenir la curioſité des hommes, toûjours avides des nouveautez, où il entre de la médiſance. Qu'il apprenne donc, que les choſes ſecretes n'entrent point dans l'etenduë de ſon droit : qu'elles ſont à ſon égard, comme ſi elles n'eſtoient point : que la médiſance a ſes reparations à faire, & aura ſes ſupplices à ſouffrir, auſſi bien que la calomnie ; & que ſi l'Egliſe meſme, à qui le Fils de Dieu a commis ſes clefs, ne ſe donne pas l'authorité d'ouvrir ce qui eſt fermé, & de juger des choſes cachées ; beaucoup moins doit-il eſtre permis à l'Hiſtoire de s'attribuer rien de pareil. La conſequence en ſeroit trop dangereuſe : & il n'y auroit point de Reduit, où la médiſance ne penetraſt, ſuivie

d'oyseaux de mauvais présage: point de reputation qui fust à couvert de leur venin & de leurs morsures.

En quatriesme lieu, puisque la perfection de la vie civile est la fin où doit viser son travail, il n'exposera rien aux yeux du Public, qui ne puisse estre conduit à cette fin. Et partant, il s'abstiendra de toute sorte de relations scandaleuses, comme seroient celles, qui ne serviroient qu'à faire perdre aux peuples, le respect qu'ils doivent à leurs Prelats & à leurs Princes; à décrier la Hierarchie de l'Eglise & le gouvernement politique; & à donner cours aux Heresies & aux revoltes, aux Schismes de Religion & d'Estat.

En cinquiesme lieu, quand la liaison de ses matieres, & la tissure de son ouvrage l'obligeront

à representer les vices de qui que ce soit, qui fera figure dans l'Histoire ; il se souviendra en pareilles representations, d'épargner autant qu'il pourra, l'honnesteté publique. Et partant il n'y mettra aucune couleur, il n'y fera aucune expression, & n'y laissera aucune image, dont il faille détourner la veuë. Il luy suffira de s'expliquer en termes generaux, qui ne peuvent faire venir, ny de rougeur au visage, ny de sale pensée dans l'esprit. Encore ne fera-t-il que couler sur ces endroits-là : & il se hastera d'en sortir, comme de lieux contagieux ; où il y a du peril pour la pudeur d'autruy & pour la sienne. Saluste, Tite-Live, Tacite ont en cela une retenuë de grande instruction & de grand exemple, pour les Escrivains Chrestiens ; & il est merveilleux

de voir avec quel respect, ces gens-là, qui adoroient des Dieux vicieux, ont écrit des vices des hommes. Vous diriez qu'ils en rougissent pour le genre humain ; & la modestie de leurs paroles, est comme un voile dont ils couvrent sa honte, autant qu'elle peut estre couverte.

Suetone est repris de tout le Monde, des impuretez de son Histoire, dont il a fait comme une Academie de débauche. Mais si Suetone, Payen de religion, est repris de cette effronterie ; que dira t-on du Chrestien, qui a fait une copie Françoise de toutes ces impudicitez Latines ? Qui a introduit dans les Ruelles & dans les Cabinets des Dames, ces Monstres d'impureté ? Et comment cet Taducteur se lavera-t-il devant Dieu, de tant d'ordures, dont il a souillé son

imagination & ſes mains ; & peut-eſtre encore la pudicité & la conſcience de celles, qu'vne mauvaiſe curioſité aura portées à ces infames ſpectacles ?



DISSERTATION

DISSERTATION QUATRIESME,

DES IVGEMENS ET DES Eloges Historiques.

ARTICLE PREMIER.

QUE LE IVGEMENT des choses & des actions est du droit de l'Historien. Des deffauts qu'il doit eviter en l'usage de ce droit; & premierement de la Temerité.



E jugement qui suit la narration des choses faites, est la seconde partie de l'Histoire: & cette partie, pour estre la moindre en masse, ne doit pas estre

la moïndre en eſprit. C'eſt là que la ſcience du bien & du mal ſe doit déployer : que la Politique & la Morale ont leur place : que la vertu eſt couronnée, & le vice chaſtié : que l'Hiſtorien qui n'eſt preſque par tout ailleurs qu'un faiſeur de contes, devient homme d'Eſtat & homme de Guerre ; ſe fait le juge des Princes & de leurs Miniſtres ; l'Arbitre de leurs bonnes & de leurs mauvaiſes actions. C'eſt-là qu'il donne des inſtructions & des conſeils : des Arreſts d'honneur & des Sentences d'infamie : & qu'il eſtablit une Eſcole pour l'avenir, & un Tribunal pour le paſſé.

La raiſon, l'opinion & l'exemple des grands hommes, ſont en cela pour le droit de l'Hiſtorien, contre l'avis de quelques-

uns, qui le voudroient reduire à la simple fonction de Gazetier. La raison, parce que l'Histoire, comme il a esté dit plus d'une fois, est une espece de Philosophie civile; & son propre office est d'instruire le present & l'avenir par le passé. Et comment s'acquitteroit-elle de cét office, si le droit de juger, si l'usage des reflexions luy estoient ostez? Ce n'est que par là, qu'elle distingue le bien d'avec le mal; qu'elle fait l'application des bons exemples & des mauvais; qu'elle montre les voyes qu'il faut tenir, & celles qu'il faut éviter. Sans cela, elle n'est pas de plus grand service qu'une Gazette; & Polibe dit qu'elle n'est qu'une joüeuse. Ciceron qui a fait sa peinture plus exactement en trois lignes, que d'autres ne l'ont faite en de gros

volumes ; ne se contente pas que l'Historien déploye les conseils & les motifs qui precedent les actions ; il veut encore, qu'il declare ce qu'il juge des uns & des autres. Aussi n'avons-nous point d'Historien, qui ne se soit acquité de ce devoir. Et ceux qui opposent à cela les Commentaires du premier Cesar ; devroient prendre garde, que cette Loy n'est imposée qu'à la vraye Histoire ; & que les Commentaires, les Journaux, les Memoires, & les Inventaires en sont dispensez.

Cette Loy si generalement observée ; ne laisse pas d'estre difficile à observer ; & je ne connois aucune partie de l'Histoire, qui veüille estre maniée plus adroitement, & avecque plus de delicatesse. Que l'Historien n'y procede donc pas tumul-

tuairement & sans methode : Et afin que ces jugemens ne soient pas jugez, ou qu'ils soient jugez favorablement, qu'il ait soin sur toute chose, de les garentir de temerité, de malice, d'importunité, & de disconvenance. Il evitera la temerité, s'il se laisse conduire à la Prudence, qui ne luy permettra jamais de prononcer, que sur une entiere connoissance soit des principes & des suites de chaque affaire, soit des motifs sur lesquels elle a roulé, & des tours qu'on luy a fait prendre. Qui se hazarde d'en juger par le dehors, & sur la montre, s'expose à de grandes méprises : & s'il ne faut qu'un faux jour, ou une fausse couleur, pour luy donner une autre face, & la faire paroistre toute autre qu'elle n'est ; quelle sera l'imprudence & la

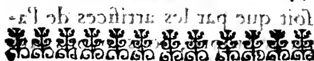
temerité d'un Eſcrivain, qui donnera des jugemens definitifs, ſur un de ces jours, ou ſur une de ces couleurs qui luy aura frapé la veuë?

Que s'il y a de la temerité à juger des choſes humaines, par leur montre, quelle ſera la temerité de l'Eſcrivain, qui n'ayant aucune teinture de Theologie, n'ayant jamais veu que le dehors des Eſcoles où elle s'enſeigne; croira pouvoir penetrer dans des ſecrets, que les Cherubins couvrent de leurs aiſles: oſera donner des deciſions, ſur des points dont les Docteurs ſont en differend: prononcera hardiment pour les uns contre les autres: rognera & tournera à ſa phantaiſie les Clefs de S. Pierre, & l'Authorité de ſes Succeſſeurs: & ſoûmettra à la capacité de ſa foible

teste la plus haute de toutes les Courõnes? A la veuë d'une si folle temerité, ne criera-t-on point contre le profane, qui ose mettre la main à l'Arche? contre le Hibou qui a la hardiesse d'entrer dans une lumiere, où les Aigles mesme ne voyent goute?

Avec tout cela, si quelqu'un se trouve assez esclairé pour juger des choses du monde, il se gardera de le faire par forme d'Arrest, & d'une maniere décisive : ce sera assez qu'il le fasse en termes de doute, & à la façon des Sceptiques, qui n'ayant point de garantie de la certitude des choses, ne comptoient que sur leurs apparences. Tant qu'il se tiendra dans ces termes, on n'aura point de méconte à luy reprocher : & ses jugemens ne seront point sujets à estre cassez. Neanmoins dans les af-

faires qui seront de sa connoissance ; & dont il aura veu de prez, & la montre & les mouvemens, & les ressorts ; il pourra quitter les expressions de doute & de conjecture : & proposer son jugement en termes affirmatifs, pourveu qu'il n'y mesle point de malignité qui les empoisonne.



ARTICLE II.

DE LA MALIGNITÉ

des jugemens. De la pente qu'y ont tous les hommes. Du soin que l'Historien y doit apporter à s'en garantir. De la brieveté qu'il y doit garder. Reflexion sur Philippes de Commines.

LA Malignité est un deffaut que l'Historien doit eviter avecque soin. Neanmoins soit que la Nature corrompuë entraisne nos jugemens vers le mal, par la mesme pente qu'elle y entraisne nos volontez;

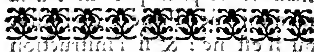
ſoit que par les artifices de l'amour propre, nous ſoyons auſſi faciles à eſtre perſuadez au prejudice d'autruy, qu'à noſtre avantage; ſoit meſme encore que l'Eſprit humain ſe faſſe plus de plaiſir, & ſe donne plus de vanité des interpretations malitieuſes, qui ſemblent venir d'un plus grand fonds de lumiere que les autres; à peine y a-t-il un Eſcrivain, qui ne ſe ſoit flaté de cette maligne adreſſe, à trouver l'imperfection de chaque choſe, & à la ployer vers le mal. Saluſte & Tacite ſont particulierement accuſez de ce défaut: & Tacite a encore aujourd'huy ce mal heur par deſſus Saluſte, que les eſprits les plus fertiles en ſiniſtres interpretations, & en cõmentaires malicieux, le reconnoiſſent pour leur Maiſtre.

Non ſeulement l'Hiſtorien

évitera cette malignité, qui est la marque d'un esprit imbu d'autant de venin, que ce serpent que l'on dit qui empoisonne tout ce qu'il regarde: mais dans les affaires où l'incertitude & l'obscurité, donneront quelque lieu à l'indulgence; il arrestera ses conjectures sur les couleurs les plus douces, & les apparences les plus honnestes: & en formera un jugement aussi favorable que la chose le pourra souffrir. Et par là, outre qu'il se mettra en reputation d'homme de bien; ce qui n'est pas moins necessaire à l'Historien qu'à l'Orateur, il mettra & sa Personne & son Ouvrage à couvert de la haine publique, & de l'envie des particuliers.

Mais de quelque façon qu'il juge, il prendra garde que ses jugemens soient rendus en peu

de mots; & se souviendra qu'un Historien Predicateur, ne sçauroit estre qu'ennuyeux à un Lecteur qui se haste de passer pais. Saluste, Tite Live, Tacite, sont merveilleux en cette partie. Philippes de Commines, qui ne les avoit jamais veus, n'avoit garde de les imiter. Ses jugemens neantmoins sont tous de bon sens, quoy qu'un peu trop étendus: & les exemples qu'il y ajoûte, quoy qu'assez justes, ne sont pas selon le modele de l'Antique. Mais l'Antique n'estoit pas un meuble de son Cabinet: & toutes les fois qu'il m'entretient, il me semble ouyr un bon Gentil-hõme, lequel apres la nappe levée, déploye sur le tapis, les choses qu'il a rapportées de ses voyages.



ARTICLE III.

DES EGARDS QUE l'Historien doit avoir en ses jugemens, à sa naissance, à sa religion, & à sa vie.

A Ces trois avis j'en ajoûte un quatriesme, qui n'est pas moins necessaire, & n'importe pas moins à la conscience, & à la reputation de l'Historien. L'avis est, qu'il ait égard à sa naissance, à sa religion & à sa vie. Quoy que le tribunal de l'Histoire soit souverain, & qu'on y juge souverainement des plus hautes testes; l'Historien neantmoins n'oubliera ja-

mais le reſpect qu'il doit à la memoire des Princes de l'Eſtat où il eſt né : & ſi l'inſtruction de leurs Succeſſeurs, & la verité de l'Hiſtoire veulent, qu'il prononce ſur leur conduite, il ne leur épargnera point la cenſure, où ils l'auront meritée : mais il s'abſtiendra de faire ſans beſoin & ſans profit, un ſpectacle ſcandaleux aux yeux du Public, de leurs débauches ſecretes. Il ſe gardera ſur tout, de les condamner, ou ſur les bruits du peuple, toûjours ennemy, & toûjours calomniateur de ſes maiſtres : ou ſur la voix de la renommée, toûjours médiſante & toûjours menteuſe : ou ſur la propre diſpoſition de ſon eſprit, malade peut eſtre, d'une maladie pareille à celle des Icteriques, qui s'imaginent de voir par tout le jaune qu'ils

ont dans les yeux. Ce que je dis à l'occasion de Henry III. lequel plus mal-heureux & plus décrié par les vices de son siecle, que par les siens, a esté noirci indignement par les Historiens de la Ligue, & par ceux des Huguenots: & plus indignement encore, par ceux qui ont recueilly les impostures des uns & des autres, & les ont jettées sur sa memoire.

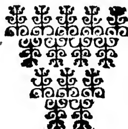
Mais si l'Historien doit quelque chose à sa naissance, il doit beaucoup davantage à sa religion: & ce devoir estant le premier & le plus saint de tous les devoirs, quand il aura à écrire de l'Eglise & des Princes Ecclesiastiques, de la Cour de Rome & des Papes, du Clergé & des Religieux, il se gardera de debiter un libertinage scandaleux, sous la couverture

d'une liberté historique. J'avouë qu'il y a de la foiblesse, par tout où il y a de l'humanité : & que tous ceux qui s'approchent du Sanctuaire ne sont pas saints, que tous ceux qui sont prés de l'autel, ne sont pas des Cherubins ; mais appartient-il à un Laïque de juger ses Juges ? de condamner ceux qui ont une jurisdiction, à laquelle les Anges mesme sont sujets ? C'est à peu prés, comme si les Sergens citoient les Presidens de la Cour à leur Barriere, & pretendoient leur faire là leur procez. Et que peut-on dire de la religion & de la conscience d'un Historien, qui écrit des Papes, des Cardinaux, des Evesques, comme s'il écrivoit sur les memoires de Beze ; comme s'il estoit aux gages des Libraires d'Amster-
dam

dam & de Geneve.

En troisiesme lieu, l'Historien aura égard à sa vie : & s'il ne veut estre sifflé des Lecteurs, il tâchera qu'il y ait de la convenance entre ses jugemens & ses mœurs, entre sa reputation & sa plume. Qu'un libertin ne fasse donc point le severe : qu'un débauché ne presche point la sobrieté & la continence. On tourne semblables predications en raillerie; & le moins qu'on die du Predicateur, c'est qu'il tiendroit mieux sa place à la table que dans la chaire. Cette disconvenance ne peut estre pardonnée à Saluste. Ce qu'il dit contre la corruption & & les desordres de son siécle, ne sçauroit estre mieux dit : mais il devoit le laisser dire à Caton, ou à quelque autre de ces severes, qui se piquoient de l'an-

cienne diſcipline : & à mon gré, une declamation contre le luxe & le débordemẽt de la vie, n'eſtoit pas une moindre incongruité dans l'Hiſtoire de Saluſte, repris de débauche par le Cenſeur en plein Senat, & accuſé deux fois d'adultere devant le Preteur, que l'euſt eſté dans les Commentaires de Ceſar, une invective contre l'ambition de regner.





ARTICLE IV.

DES ELOGES ET des Portraits des personnes illustres. En quel lieu ils doivent estre mis : & de quelle maniere ils se doivent faire.

L'Eloge & le blasme sont les principales parties du jugement : & l'Historien qui les oublieroit en certaines occasions, en seroit comptable au Public. Ils se mettent communément, ou aprés le recit de quelque action signalée & de grand éclat : ou à la mort des personnes, qui ont le plus paru, & ont fait le plus de bruit

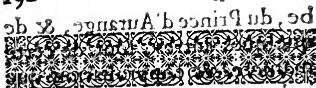
sur le theatre de l'Histoire. Cela pourtant n'empesche pas, qu'ils ne trouvent aussi leur place aux endroits, où l'Historien se prepare aux narrations de grande suite. Saluste, Tite Live, Tacite, en usent fort souvent ainsi. Le premier commence ses deux Histoires, par les portraits de Catilina & de Jugurtha, qui furent les principaux Acteurs de ces deux pieces. Le second fait la peinture d'Annibal, avant que le le mettre à la teste des troupes de Carthage, & de le lâcher cōme un torrent descendu des Alpes dans l'Italie. Le troisiesme ayant à introduire sur la Scene Vespasien & Mucien, qui devoient estre les Autheurs d'une nouvelle revolution dans l'Empire, fait le caractere de l'un & de l'autre, d'une maniere

re à laquelle le pinceau le plus fidele & le plus exact ne sçauroit atteindre. Mais ces portraits ne doiuent pas estre des portraits en grand : deux ou trois couleurs & autant de traits y suffisent. Encore moins les doit-on faire de phantaisie, & peindre en beau ce qui est laid, & en laid ce qui est beau. Et comme la verité ne permet pas, que l'Histoire fasse plus pour personne, que la Vertu & la Nature n'ont fait ; aussi ne luy permet-elle pas de dépouiller qui que ce soit, des avantages qu'il a receus, ou de la Nature ou de la Vertu. L'Historien est ordinairement le peintre de cette sorte de portraits : quelquesfois aussi il se contente de les dessiner, & commet le soin de les peindre à d'autres personnes, à qui il preste ses couleurs, & qu'il fait par-

ler en sa place : & c'est prudence à luy d'en user ainsi, principalement quand il n'a que des defauts à representer; & que du blasme à mettre en ces representations. Je ne dois pas oublier de dire icy, que nostre Strada dans son Histoire des Guerres de Flandre, a fait des portraits de plus grande forme, que les modeles que nous avons de l'Antique. Dans ces portraits, qui sont comme des vies abbregées, il raconte quantité de choses curieuses & singulieres, qui font connoistre tout un homme, & ne laissent rien ignorer de ce qu'il y a de particulier en sa naissance, ou en son éducation; en sa conduite, ou en sa fortune. Les portraits qu'il a faits de Jean d'Austriche, de Marguerite de Parme, du Cardinal Granvelle, du Duc d'Al-

be, du Prince d'Aurange, & de quelques autres, sont de cette maniere : & l'approbation que je leur voy parmy les Sçavans polis, m'a fait croire qu'il ne seroit pas des-agreable à nos François d'en voir de pareils en l'Histoire que j'ay entreprise.





DISSERTATION CINQUIESME.

DES SENTENCES.

ARTICLE PREMIER.

QUE L'HISTOIRE demande des Sentences. Ce que c'est que Sentence, & quelles sont ses especes.



Ie ne croirois pas remplir mon sujet, si je ne traitois des sentences: où si je n'en traitois qu'en passant & d'un coup de plume. Dans l'Histoire, dans la

la Poësie, & par tout où elles se trouvent, elles ont trop d'éclat, & piquent trop vivement, pour ne se faire pas regarder. Je sçay bien qu'il y a des chagrins à qui elles font mal à la teste: des severes à qui elles blessent l'imagination. Mais qu'on me die s'il y a rien de si bon, contre quoy quelqu'un de mauvaise humeur n'ait quelque mauvaise raison à dire. Il en est qui souffrent le pavot, & ne peuvent souffrir la rose. Les Graces mesme ont leurs ennemis: & un je ne sçay qui, n'ayant rien à reprendre en la personne de Venus; trouva à reprendre en sa chaussure. Nous ne rejetterons donc pas les sentences, sur la condamnation que les chagrins & les severes passent contr'elles. Leur mauvaise humeur ne doit pas preva-

loir à la raison, à l'exemple, & à l'authorité des Peres de l'Histoire, qui en ont si bien usé. Mais aussi nous ne les abandonnerons pas aux excez, & à la licence des intemperans qui en abusent.

Mais parce que beaucoup de gens prennent pour sentences, certains petits jeux de paroles, ou ambiguës, ou opposées, ou pointilleuses, qui semblent dire quelque chose, & ne disent rien; il est necessaire icy de desabuser ces gens-là: & d'apprendre à ceux qui le pourroient ignorer, que la sentence, selon la definition qu'en donne Aristote, est une proposition generale, qui declare ce qu'il y a de bon ou de mauvais; ce qui est à suivre, ou à fuir en la vie. Selon cette definition receuë de tous les Maistres de

l'Art; comme d'une part, tout ce qui se dit d'un particulier, avecque quelque delicatesse d'esprit qu'on le die, & quelque pointe qu'on luy donne, ne se peut nommer sentence: d'autre part aussi, on ne doit pas mettre au rang des sentences, dont il est icy question, les maximes mesme generales, & les Axiomes universels des sciences qui sont hors de l'étenduë de la Morale.

Il n'y a donc, à prendre là chose dans les termes de cette definition, que deux especes de vrayes sentences. Les unes sont simples, & se font d'une seule proposition: les autres sont composées, & se font de deux propositions, la premiere desquelles est appuyée de la seconde: & toutes deux selon la doctrine d'Aristote, sont un Enti-

même ou un Demi-ſyllogiſme. L'exemple l'expliquera. Si je dis. Il eſt difficile de retenir la Fortune & s'en rendre maiſtre; cette propoſition univerſelle & morale, mais ſolitaire & ſans ſeconde, ne ſera qu'une ſentence ſimple. Que ſi je luy en adjoûte une ſeconde qui l'appuye, & dis, parce que la Fortune nuë & gliſſante comme elle eſt, ne donne priſe à qui que ce ſoit; & s'échape aiſement des mains de ceux qui la tiennent : la ſentence compoſée de la ſorte ſera double : & ſemblables ſentences ſont appellées Entimêmes par Ariſtote, parce que la ſeconde propoſition venant à eſtre miſe devant la premiere, & liée avecque elle, par la particule, donc, qu'ils appellent illative, il s'en fait un argument regulier, & de juſte forme.

Il est bon cependant, qu'on sçache icy, que les sentences qui sont évidentes, & ont en elles-mesmes un fonds de clarté qui leur suffit, n'ont pas besoin de secondes propositions qui les expliquent. Ce seroit vouloir éclairer le jour & lire au Soleil avecque de la bougie. Mais celles qui ne sont ny bien claires, ny bien certaines, qui tiennent de l'équivoque ou du paradoxe, qui portent quelque contradiction apparente, & n'entrent pas aisement dans le sens commun, ne doivent pas estre laissées sans le secours d'une seconde proposition, qui leur en facilite l'entrée, en leur donnant de la clarté & de l'appuy. La vieille sentence qui dit, que l'Avare ne manque pas moins de ce qu'il possede, que de ce qu'il ne possede pas, est tres-verita-

ble. Mais parce que dans les termes qui la compoſent, il y a une oppoſition qui en obſcurcit la verité ; il luy faloit une ſeconde propoſition qui la developaſt, & fiſt entendre, que l'Avare joüiſſant auſſi peu du bien qu'il a, que de celuy qu'il n'a pas, il eſt vray de dire, qu'il manque de l'un autant que de l'autre.



ARTICLE II.

DE L'VSAGE DES Sentences, & des regles qu'il y faut garder.

CETTE doctrine préſuppoſée, il faut paſſer à l'uſage des ſentences, ſur lequel il

y a quatre principales regles à observer, qui sont, la Sobrieté, la Discretion, la Justesse & la Gravité. Premierement, il en faut user sobrement & avec épargne : & se garder de l'intemperance de ceux qui seroient fâchez, qu'il leur tombast rien de la plume, ou de la bouche, qui ne fust piquant & sentencieux. Une Poësie, un Discours, une Histoire de ce stile-là, ne se pourroit mieux comparer qu'à un jardin, où tous les Arbres seroient des hous, & toutes les herbes des chardons.

On a dit, que la sentence estoit l'assaisonnement, & comme le poëvre blanc de la diction. Il n'en faut donc user que par grains : & n'en faire pas comme d'un festin, où tous les services ne seroient que de sel

& de poëvre déguiſez de couleur & de figure. Et puis, la tiſſure de la diction, & cette rondeur aiſée, par laquelle elle entre ſi agreablement dans l'oreille & dans l'eſprit, eſt rompuë par cette chûte de ſentences, qui tombent ſans liaiſon & ſans ordre les unes ſur les autres. Une pareille diction, ſelon le mot d'un Prince Romain, qui la reprochoit à Seneque, n'eſt qu'un amas de materiaux ſans ciment. A quoy l'on peut ajoûter, que la nature ne ſouffrant point, que les choſes precieuſes naiſſent en foule; & que l'excellence ſe trouve où ſe trouve la multitude; la pluſpart de ces debiteurs de ſentences perpetuelles, ſont fort ſujets à debiter plus de doublets, que de diamans, & plus de perles de Veniſe, que de perles d'Orient.

La sobrieté ne suffit pas au bon usage des sentences : il y faut en second lieu, une grande discretion, à choisir & les personnes à qui elles se peuvent prester ; & les endroits où elles se doivent employer. Au choix des personnes, l'Historien aura égard à leur âge & à leur sexe ; à leur qualité & au rang qu'elles ont tenu dans le Monde. Et comme il ne mettra pas ses sentences en la bouche des jeunes gens, ny des hommes du commun ; aussi ne les mettra-t-il pas en celle des femmes ; si ce n'est d'une Livie, d'une Zenobie, d'une Mammée, d'une Pulcherie, d'une Eudoxe, & d'autres semblables, qui ont dequoy soûtenir la grandeur de leurs paroles, de la grandeur de leurs actions, & de celle de leur dignité. Celles qui ne sont pas

de ce rang là se doivent taire: & l'Historien ne leur peut permettre de beaucoup parler, si ce n'est dans des occasions, où quelque evenement singulier, ou quelque passion violente leur ouvre la bouche comme par force, & en fasse sortir du feu & de la lumiere. Encore aujourd'huy, les Critiques n'approuvent pas les sentences qu'Euripide preste à une nourrice; & dans Plaute, les sentences dites par un valet ne sont payées que d'injures. L'Historien les reservera donc pour des hommes, dont l'authorité, l'experience & la dignité ayent le poids qu'elles demandent. La raison est, que la sentence est un dogme ou de Morale ou de Politique, un precepte, ou une leçon raccourcie en trois paroles: & l'on n'attend pas de sem-

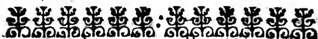
blables choses de la bouche d'un page ou d'une suivante; de la plume d'un jeune galant, ou d'un vieux débauché. Les personnes graves, soit du poids de leurs années, soit de celuy de leurs charges, ou de celuy de leur dignité, sont les seules qui ont droit de dogmatiser, de faire des leçons, & de donner des preceptes. Et dans le livre de Job, ne voyons-nous pas, qu'un de ses amis, grand diseur de grands Axiomes, est repris de Dieu, de ce qu'estant ignorant & mal instruit, il affecte d'enveloper une foule de sentences indigestes, dans un flux de paroles épanduës sans art & sans ordre?

La discretion de l'Historien se doit étendre du choix des personnes au choix des lieux, où les sentences veulent

eſtre miſes. Ce ſont des ornemens, je l'avouë: mais les ornemens ceſſent d'orner, où ils ſont en confuſion. Les perles, les pierreries, les dorures, ont leurs places ſur les corps & ſur les habits: les friſes, les corniches, les ſculptures, ont les leurs dans les Palais & dans les Temples: & hors de ces places-là, elles ſeroient monſtrueuſes & feroient mal à la veuë. Et je jurerois que Quintilien, qui a dit que les ſentences eſtoient à l'éloquence, ce que les yeux ſont au corps, n'euſt pas aymé un corps chargé d'yeux, depuis la teſte juſqu'aux pieds. Les lieux ordinaires des ſentences, ſont, les harangues, où elles peuvent eſtre en plus grande liberté, & avoir plus d'étenduë: les Jugemens où elles ſervent à confirmer ce

qui se prononce, & se décide: les eloges des personnes singulieres; les reflexions qui se font & les enseignemens qui se donnent apres le recit de quelque grande action, ou de quelque évenement extraordinaire.

Mais qu'on se souvienne, que les sentences ne veulent pas estre mises par force, & comme clouées en ces lieux-là. Il faut qu'elles s'y trouvent d'elles-mesmes: qu'elles y naissent sans effort, sans affectation, & sans recherche. De sorte que dans la tissure de la diction, elles paroissent plûtost, comme des nuances nées de la teinture, que comme des passemens cousus sur l'étoffe. Et en cela consiste la justesse, qui est la troisiesme regle, que l'Historien doit observer en l'usage des sentences.



ARTICLE III.

AVTRE REGLE importante, qui se doit garder en l'usage des Sentences, à l'exclusion des pointes contraires à la gravité de l'Histoire. Seneque censuré mal à propos là-dessus par Quintilien.

LA gravité est la derniere regle qui se doit garder en l'usage des sentences. Elle veut que l'Historien ne debite de son chef, & ne preste à qui que ce soit qu'il fasse parler, aucune sentence qui n'ayt du

poids & du corps, qui ne soit solide & serieuse: & par cette regle, il se doit abstenir avecque soin, de tous les jeux d'antitheses, d'équivoques, d'allusions, & de certaines pointes, qui ne sont, comme Petrone les appelle, que des éclats de verre cassé: elles piquent, elles brillent; & avecque tout cela, il n'y a rien de plus foible ny de moins solide. Quintilien les compare tantost à des étincelles qui éclatent au travers de la fumée: & tantost à de petites fleurs qui n'ont point de consistance, & tombent pour peu qu'on les touche: & c'est peut-estre, ce que vouloit dire un galant homme, qui les appelloit des Anemones de paroles.

Les Controverses du vieux Seneque, les Declamations fauf-

ſement attribuées à Quintilien, les Panegyriques du bas Empire, ſont heriſſez de tous coſtez de ſemblables pointes : Et ſi l'on a dit que les locutions de Tertullien eſtoient du fer & des pierres ; on peut bien dire de celles-là, que ce ſont des orties & des ronces. Ce fut pour cela que Bertaud le plus pointilleux de tous nos Poëtes fut appellé le Chardon : il affectoit de ne pas faire une Stance, qui ne piquaſt, & qui ne valuſt un Epigramme. De tout temps, les Longins, les Hermogenes, les Quintiliens, & les autres Maiſtres de Rhetorique ſe ſont élevez contre cette corruption. Quintilien particulierement, en eſt toûjours en mauvaiſe humeur contre Seneque, qu'il veut faire paſſer pour un Empyrique d'éloquence : & s'il en eſtoit crû,

crû, on luy feroit son procez, comme au corrupteur de la jeunesse : & on le banniroit des Bibliotheques & des Escoles, avecque plus d'ignominie que les Poëtes ne sont bannis de la Republique de Platon.

Je ne puis m'empescher que je ne le die, quelque respect que j'aye d'ailleurs pour Quintilien. Il fait trop icy le maistre d'Escole : & soit qu'il n'y ait que du chagrin en sa critique, soit que la jalousie y soit meslée avec le chagrin : il s'emporte sans sujet & mal à propos contre Seneque : & se laisse trop aller à l'humeur des Philosophes Pedans, qui en veulent par tout aux Philosophes de Cour. Mais quoy qu'il soit de Seneque toûjours serieux & toûjours grave ; il est vray qu'il n'y a rien de plus contraire à la

dignité de l'Histoire, & à l'importance des matieres que la manie, de ces petits jeux de paroles. L'Historien est l'interprete de la Verité, le maistre de la vie civile, le directeur & le conseiller des Princes; l'instructeur & le guide de la posterité: & il s'amusera à ces bagatelles, qui ne peuvent estre souffertes, qu'à des enfans declamateurs, & à des Escoliers de Sophistes? Il vaudroit autant voir une plume ou une aigrete sur le bonnet d'un Senateur. Et puis, les Princes, les Ministres, les Generaux d'armées, les Ambassadeurs, que l'Historien fait parler, ne seroient-ils pas bien parez de ces fleuretes & de ces boutons de verre?





ARTICLE IV.

QVE LA POINTE dans les pensées est differente de la force. Exemple de la force des pensées. Des enseignemens & des preceptes; & quel doit estre leur usage.

IL y a encore icy de la distinction à faire entre la pointe & la force, soit dans les pensées, soit dans les expressions. Il y a certaines pensées fortes & fortement expliquées: certaines expressions qui se font par des images lumineuses, mais d'une lumiere resserrée comme

en un point, par où elles repre-ſentent en petit les plus gran-des choſes, ſans leur rien oſter de leur grandeur. Ces penſées, ces expreſſions, ces images ſont des Eſprits du premier ordre : & bien loin de les rejetter avec-que les mauvaiſes pointes, on les doit regarder comme on re-garde les lueurs des Aſtres, ſoit qu'elles viennent de leurs corps, ou des Intelligences qui les ha-bitent : comme on regarde ces pierreries, où ſelon le mot de Pline, la majeſté & les richeſ-ſes de la nature ſont en abbregé. Seneque, quoy qu'en die Quin-tilien, le vieux Pline & Tacite ſont riches par tout de cette ſorte de richeſſe. Deux lignes tirées de Tacite, peuvent eſtre un exemple de cette force ra-maſſée, de cette grandeur rac-courcie, dont je veux parler.

Dans la vie de son beau-pere Agricola, qui est à mon jugement le grand effort de son esprit, il introduit un Capitaine de Bretagne, c'est à dire d'Angleterre, & le fait parler contre les Romains en ces termes. Ces Brigans de tout le Mon-„ de, maintenant que les terres „ épuisées n'ont plus rien à four-„ nir à leurs rapines, se sont mis „ en teste de fouiller les Mers. Où „ ils ont à faire à des ennemis „ opulens, ils sont cruels par ava-„ rice; où à des pauvres, ils „ le sont par ambition. L'O-„ rient, l'Occident, tout vastes „ qu'ils sont, ne sçauroient les „ assouvir: & il n'y a qu'eux, de „ tous les hommes, à se jetter „ avecque une pareille avidi-„ té, & sur les richesses & sur „ la pauvreté des Nations. Tout „ ce qu'ils font ne va qu'à rava-„

„ger, qu'à massacrer, qu'à ravir
„l'Empire sous de faux titres:
„encore se vantent-ils d'avoir
„estably la paix dans les Pro-
„vinces,quād ils en ont fait une
„vaste solitude. Si la pudeur
„de nos femmes & de nos sœurs,
„se sauvent de leurs violences,
„quand ils sont nos ennemis,
„elles ne se sauvent pas de leurs
„lascives amitiez, quand ils
„sont devenus nos hostes. Les
„esclaves que la nature & la for-
„tune ont destinez à la servitu-
„de, se vendent une fois, &
„sont apres cela nourris par leurs
„maistres. Il n'y a que la Bre-
„tagne qui paye tous les jours
„sa servitude; & tous les jours
„nourrit ses maistres. Ces pen-
sées, ces expressions, ne sont
pas de petits jeux de paroles:
ce sont des éclairs qui éblouis-
sent, des tonnerres qui éton-

nent; & si la nature avoit donné aux Lions l'usage de la raison & de la parole, ils expliqueroient ainsi leurs indignations & leurs coleres.

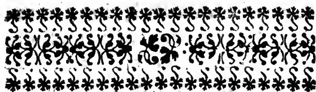
Ce seroit icy le lieu de parler des enseignemens & des preceptes, qui ne sont pas moins que la sentence, de l'office de l'Historien. Mais l'enseignement & le precepte n'estant point differens de la sentence, en leur fin, ny en leur forme, & se trouvant sous la mesme definition; ce que je viens de dire de la sentence leur doit estre commun avecque elle. L'usage en doit estre aussi sobre, aussi moderé, aussi retenu: & l'Historien qui ne voudra pas que ses enseignemens soient sujets à la censure ou des chagrins ou des sages, y apportera les mesmes égards & la mesme discre-

tion qu'aux sentences.

Je diray seulement, qu'en matiere de preceptes, les plus fins, les plus delicats, les moins pedantesques, sont les obliques, que l'Historien, qui ne veut pas faire le Precepteur aux yeux du grand Monde, debite par autruy. Par cét artifice innocẽt, & accommodé à la phantaisie de l'homme, qui est de faire toûjours plus de cas des choses éloignées que de celles qui sont proches, le Lecteur qui laisseroit tomber à terre, ce que l'Historien luy donneroit de son chef, le reçoit avecque estime, par l'entremise, & comme de la main d'un Prince, d'un Ministre, ou de quelque autre, qu'il voit tenir un rang considerable dans l'Histoire.



DISSERTATION



DISSERTATION SIXIESME.

DES DESCRIPTIONS.

ARTICLE PREMIER.

DU MERITE DES Descriptions, & de quelques regles que l'Historien y doit observer.



LEs descriptions veulent avoir icy leur place apres les Sentences: & il ne seroit pas juste, que faisant au-

tant d'honneur à l'Hiſtoire, qu'elles luy en font quelquefois, elles n'euſſent point de part à ce Traité. Comme ce ſont des repreſentations & des peintures, qui ſe font par la parole; on peut dire, qu'elles ſont dans la Poëſie & dans l'Hiſtoire, ce que les tapiſſeries & les tableaux ſont dans les Palais.

Mais qu'on ne ſe perſuade pas, que pour n'eſtre que ſur le papier & ſans couleur, la repreſentation en ſoit moins parfaite. C'eſt un tout autre ſpectacle, de voir un combat ou un naufrage, peint avecque la plume, & du ſtile de Virgile ou de Tite-Live, que de le voir du pinceau de Raphaël meſme ou de Titien. La plume ne repreſente pas ſeulement les couleurs & les traits du

corps: elle represente les pensées & les passions de l'ame: elle donne la vie & l'action, la parole mesme & l'intelligence à ses figures: & au lieu que celles qui sont faites au pinceau, quelque belles qu'on les voye, sont toutes sans esprit, sans vie, & sans mouvement; celles qui se font avecque la plume, quoy qu'invisibles, se meuvent & agissent; combattent sur la terre & sur la mer; sont éloquentes ou courageuses, selon qu'il plaist à l'Artisan qui les anime.

Que cecy soit dit en faveur des Descriptions, que certains Critiques voudroient oster à l'Histoire. Mais ce sont gens, qui ne se plaisent à rien de plaisant: & si on laissoit faire leur chagrin, ils voudroient oster les Estoiles au Ciel, les fleurs

à la terre, & les yeux à l'homme. Les Descriptions neantmoins, quelque belles qu'on les puisse faire, veulent des regles, comme en veulent toutes les autres belles choses, qui cessent d'estre belles, aussi-tost qu'elles cessent d'estre reglées. Que l'épargne soit donc la premiere regle des Descriptions; & que l Historien, quelque habile qu'il soit en cette sorte de peinture, ne se pique point de les multiplier dans son Histoire; & d'y faire montre de son esprit au préjudice de son jugement. Ce qui plaist en un temps, & en un lieu, ne plaist pas toûjours ny par tout: & la rareté donne du prix à beaucoup de choses. A peine regardons nous le Soleil, parce qu'il se montre tous les jours: & les Cometes qui n'ont rien

de beau, & n'annoncent rien que de mauvais; parce qu'il ne s'en fait pas tous les ans, attirent les yeux & l'admiration de tout le Monde.

Et puis, les Deſcriptions n'eſtant que des repoſoirs agreables, auſſi bien pour l'Hiſtorien que pour le Lecteur, il ſeroit à l'un fort mal-honneſte, & à l'autre fort inutile, qu'ils cherchaſſent à ſe repoſer à chaque pas. Outre que la multitude des Deſcriptions, ſeroit un embarras, & un obſtacle au cours de l'Hiſtoire: & le Lecteur deſireux d'en voir la ſuite, ſouffriroit avecque impatience, ſemblables obſtacles, quelque ſoin qu'on euſt apporté à les embellir. Que l'Hiſtorien ſe ſouvienne donc, que l'inſtruction eſtant la fin principale de ſon travail, à quoy

les Descriptions servent de peu, & seulement par maniere d'ornement, il n'en doit user qu'autant que la prudence & le besoin le pourront souffrir.



ARTICLE II.

AVTRES REGLES des Descriptions. Censure d'Ovide, & de quelques Historiens, qui ont failly contre ces regles.

MAIS qu'il se garde en cecy de faire comme les Avares, qui font avecque profusion & sans mesure, ce qu'ils ne font qu'une fois l'année. Il ne suffit pas que les Descriptions

soient rares; il faut encore qu'elles soient courtes. Les mesmes raisons d'embarras, d'obstacle, d'interruption, qui luy en défendent la foule & l'entassement, luy en deffendent aussi la longueur & l'étenduë. Principalement, quand cette longueur ne roule que sur des choses, qui ne font, ny un corps, ny une ombre mesme de corps; qui ne servent ny à l'essentiel, ny à l'accessoire de l'affaire.

Et en cela consiste la troisiesme regle, qui ne veut pas qu'il entre rien dans la Description qui soit hors d'œuvre, qui ne fasse un noble effet, qui ne soit digne de la grandeur, & de la majesté de l'Histoire. Les anciens Critiques se sont mocquez d'Ovide, de ce que dans une description du déluge, où les Villes & les Peuples

avoient fait un commun naufrage, où les forests & les montagnes, où toutes les terres, & les mers même estoient noyées, il fait mention des Loups, qui nagoient parmi les Brebis sans les mordre. Comme se fussent-ils donc écriez, & comme eussent-ils sifflé Tite-Live ou Tacite, obligez par la dignité de l'Histoire, à une gravité plus composée & plus tenduë, si quelque chose de pareil leur fust échapé?

Encore aujourd'huy les moins severes Critiques d'Italie, ne peuvent pardonner à un de leurs Historiens, qui dans une longue & ennuyeuse description d'un festin, qui fut fait à Rome à une fille du Roy de Naples, quand elle y passa, pour aller épouser le Duc de Ferrare, laisse à part le devoir

d'Historien ; & se chargeant de celuy de Maistre d'Hostel, oblige son Lecteur, malgré luy, à voir le compte qu'il luy rend, de tous les plats qui furent servis, & de toute la dépense qui fut faite à cette feste.

Et nous, pardonnerions-nous à un Historien François, qui n'ayant qu'vn mot à dire, de la magnificence avecque laquelle le feu Roy fut receu des Parisiens à son retour de la Rochelle, feroit marcher en armes tous les quartiers, compteroit les rangs & les files des compagnies ; representeroit les habits & les livrées des Capitaines ; tiendroit compte de leurs galans & de leurs plumes ? Delà entreroit de force dans la sale de l'Hostel de Ville, prendroit la commission de dresser les tables, de ranger les couverts

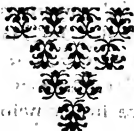
& les services: descendroit en suite dans la Gréve, décriroit la machine & les figures du feu d'artifice ; feroit joüer toutes les boëtes, & partir toutes les fusées l'une apres l'autre ? Cette inutile diligence seroit à peine soufferte aux Gazetiers, qui écrivent pour les cabarets & pour les boutiques.

Par la mesme raison, dans les Descriptions des batailles, apres avoir rangé les troupes de part & d'autre ; il ne s'amusera pas à faire la peinture des chevaux, des armes, des devises, des enseignes : à compter tous les coups d'épée, & les coups de lance, toutes les blessures & toutes les morts, comme font les Poëtes, selon le droit que les regles de leur profession leur en donnent. Ce seroit confondre des choses qui se doivent

distinguer; & mesler la Poësie avecque l'Histoire. Homere s'est étendu en la description du Bouclier d'Achille. Virgile l'a encheri sur Homere en esprit, en jugement, en dignité par la description des armes d'Enée, où se voit en abbregé toute l'Histoire Romaine: & pour faire encore plus qu'Homere, il a representé jusques aux symboles, que les Chefs de l'Armée Latine portoient dans leurs boucliers & sur leurs casques. L'Arioste & le Tasse qui les ont suivis ont fait le mesme: & je l'ay fait aussi, à l'exemple de ces grands hommes, en mon Saint Louys, non seulement en la description du Tournoy, qui se void au quatriéme livre, mais dans les marches mesme des Armées, & dans les combats; afin que cette diversité de peintures, qui

sont propres à la Poësie, égayast une matiere, qu'une tissure de mesme couleur & toûjours égale, eust renduë mal agreable.

Ces beautez ne sont pas permises aux Historiens, qui servent des Muses, ou plus serieuses, ou plus severes: & nous n'en connoissons point qui ne s'en soit abstenu; si ce n'est ce galant homme, que Lucien dit, qui employa tout un livre, à décrire la bride & les bardes du cheval de Vologeze: & un autre livre encore plus grand, à representer les figures qui se voyoient dans le bouclier d'un autre General d'Armée.





ARTICLE III.

AUTRES REGLES que demandent les Descriptions : Comment & jusques à quel point elles doivent s'approcher de la Poësie. Censure d'Apulée & de son stile.

QUOY que nous deffendions à l'Historien, les Descriptions affectées à la Poësie : ce n'est pas à dire, que dans celles qui luy sont propres, & qui sont comme de son droit, il se doive mettre à l'étroit ; & s'éloigner avecque scrupule de tout ce qui tient de l'élevation

& de l'amplitude Poëtique. Au contraire, c'eſt en ces lieux-là principalement, qu'il doit prendre le large; & déployer, comme parle Lucien, la voile de l'Hiſtoire au vent qui porte les Poëtes.

C'eſt une quatriéme regle qui demande de la force & de la vigueur d'eſprit, pour eſtre obſervée, comme elle l'a eſté par les Hiſtoriens, qui ont eu dequoy fournir à l'étenduë de leur employ, & à la meſure de leur nom. Je penſe avoir déja dit, que la verſification exceptée, Saluſte, Tite-Live, Tacite, ne ſont pas moins Poëtes, que le ſont Homere & Virgile: & je dois ajoûter icy, que ſi le genie Poëtique leur a quelquefois échauffé l'eſprit, & conduit la main, c'eſt principalement dans les deſcriptions qu'il l'a fait.

Mais la force & la vigueur que cette regle demande, veulent estre accompagnées du jugement & de la discretion, que demande une autre regle, de peur que le vaisseau de l'Histoire, pour parler encore icy, comme Lucien, poussé du vent de la Poësie avecque trop d'impetuosité, n'aille se briser contre quelque écueil, où se perdre dans quelque golfe de Barbarie. L'Historien sur tout ne se laissera point aller au vent qui porte vers la coste des Florides d'Apulée. S'il y a un païs Antipode de la vraye Latinité & de la vraye éloquence, c'est ce païs là, & le bon sens, la bonne raison, le bon jugement y sont plus mal traitez, qu'ils n'estoient dans l'Isle de cette fameuse Sorciere, où les hommes se changeoient en bestes. Cependant

cét Ecrivain a ses imitateurs & ses singes: & son asne d'or a ses adorateurs, comme le veau d'or eut les siens. Il est vray pourtant qu'il ne fut jamais un plus vilain animal que celuy-là: & qu'il ne peut estre receu que dans des estables, aussi sales que celles d'Augée. Mais est-il rien de si mauvais, qui ne plaise à quelqu'un de mauvais goust? N'y en a-t-il pas, qui se font des bouquets de rhuë ; & des cassoletes de plumes brûlées? La France, quoy qu'on ait dit il y a long-temps, qu'elle ne porte point de monstres, n'a pas laissé d'avoir en divers temps plus d'un Apulée: & quoy qu'aujourd'huy elle soit bien purgée de cette sorte de prodiges, neanmoins s'il est vray qu'il soit des modes, comme des saisons, qui ont toutes leur re-

tour,

tour, qui nous répondra que le Phebus de Nervese, & le Gothique de Vigenere, ne reviendront pas un jour avecque les collets montez & les fraises?



ARTICLE IV.

DERNIERE REGLE *des Descriptions & son importance.*

POUR derniere & sixiéme regle, l'Historien se gardera d'entrer en quelque païs que ce soit, dont il n'entende bien la langue: & s'il en est ignorant, il n'y entrera point sans le secours de quelque interprete, qui la luy explique. Je veux

dire, qu'il n'entreprendra jamais la description d'aucune chose qui ne luy soit connuë ou qu'on ne luy ay fait connoistre : autrement il fera des chimeres, où il pensera faire des portraits. Il parlera de la guerre en stile de Palais, & de la navigation en termes de labourage : il prendra le territoire pour le terrain : & quand il aura ou un assaut ou une bataille à décrire, il le fera avecque les paroles d'un Procureur, qui rendroit compte de ses procedures en la poursuite d'un procez.

En dépit du petit & du grand Atlas, & malgré la nature mesme, il fera un Monde nouveau & des Cartes aussi nouvelles, que celles qu'on a faites depuis peu du globe de la Lune. Il mettra les Lapons & les Finlandois sous la Ligne, & les Ethiopiens

sous le Pole. Il fera venir les Pyramides d'Egypte en Italie, & portera les Aqueducs d'Italie en Egypte: non content d'oster une coste à l'Apennin, comme parle le Satyrique, il transportera tout l'Apennin dans l'Asie ou dans l'Afrique.

De pareils miracles ont esté faits par des Historiens, qui n'estoient pas saints, s'il en faut croire Lucien, qui dit, que de son temps il s'en est trouvé qui transportoient les Villes d'un païs à l'autre, avecque la mesme facilité, qu'un Jardinier transplante les choux & les laituës de son jardin. Bien davantage, il fera des transformations plus prodigieuses, & plus étranges que celles qui se voyent dans les Metamorphoses d'Ovide: il changera les Villes en Capitaines & les Capitaines en Villes; comme le

Mareschal de Bassompierre le reprochoit à un de nos Historiographes : il fera d'une montagne une riviere; & d'un riviere une forest : & sans faire de miracle, ny de sortilege, sans que le Ciel ny l'Enfer agisse avecque luy, il n'y a rien dans la nature, qu'il ne transporte d'une espece à une autre, par la seule vertu de son ignorance, aydée de sa phantaisie.



DISSERTATION SEPTIESME.

DES HARANGVES ET des Digressions.

ARTICLE PREMIER.

SI LES HARANGVES sont des pieces hors d'œuvre & superfluës dans l'Histoire : Si elles y sont contraires à la regle de la Verité.



Es Harangues tiennent le troisiéme lieu dans la composition de l'Histoire : & s'il n'appartient qu'à l'Orateur d'es-

tre Hiſtorien, comme le veulent tous les Maiſtres, apres le Maiſtre des Orateurs; c'eſt là principalement que l'Orateur Hiſtorien doit deployer ſa Rhetorique. Je ſçay bien que tout le Monde n'eſt pas en cela de l'avis de Ciceron. Mais qu'eſt-ce que Raymond Lulle, & que ſont tous les autres qui tiennent l'avis contraire, que des Mirmidons oppoſez à cet Achille de robbe longue? Diodore de Sicile qu'on allegue contre les Harangues, ne condamne que celles qui embarraſſent, qui démembrent la narration, & mettent les choſes hors de leur place, où par leur importune longueur, ou par leur multitude encore plus importune: & par la meſme raiſon que ce Grec, qui devoit aimer le vin, comme l'aiment tous les Grecs, n'euſt

pas voulu que pour décharger la terre des mauvaises vignes, on eust mis le feu à toutes les vignes. Aussi n'a-t-il jamais pretendu, que pour nettoyer l'Histoire de quelques mauvaises harangues, toutes sortes de Harangues luy fussent ostées ?

On oppose à cela, que la loy qui ne permet rien de faux à l'Histoire, est violée par ces harangues, qui sont toutes fausses, & de la fabrique de l'Historien: que la vray-semblance mesme qu'on allegue pour les maintenir, est une usurpation de l'Historien sur le Poëte: & qu'elle y est effrontément violée. Qu'y a t-il de Scythe & de Barbare, mais que n'y a-t-il de delicat & de poli dans la harangue, que les Ambassadeurs des Scythes font de la grace de Quinte-Curce, au grand Alexandre ? Et qui

croira que ce Galgacus, que Tacite met à la teste d'un peuple separé des autres peuples, & relegué hors du Monde, ait harangué avecque la force & la fermeté, avecque les figures & les expressions qu'il luy preste ? Le mesme se peut dire de son Arminius & de son Civilis, qu'il fait parler, comme s'ils avoient esté disciples de Longin, ou d'Hermogene. Le mesme des premiers Romains, lesquels encore tout crasseux de la poussiere de leurs cabanes, & sentant les aulx, comme dit un Autheur moderne, sont produits par Tite-Live, avecque autant de finesse, d'esprit & de grace de langage, qu'en ont eu long-temps apres, les plus delicats de la Cour d'Auguste.



ARTICLE



ARTICLE II.

QVE LES HARANGUES sont necessaires à l'Histoire : Qu'elles n'y sont ny contre la verité, ny contre la vray-semblance. Les Historiens & les Poëtes justifiez là dessus.

TOUTES ces raisons ne concluent rien contre les Harangues. La loy de la verité ne se doit entendre que des choses, qui recevant quelque consistance, ou par la tradition, ou par l'écriture, peuvent venir toutes entieres & sans alteration à la connoissance de l'Hif-

torien. Il eſt obligé de les prendre telles qu'elles luy ſont venuës par ces deux voyes : & la loy de la verité veut que ſans rien changer en leur matiere, ny en leur figure, il les mette en œuvre telles qu'il les a priſes. Il n'en eſt pas ainſi des paroles, qui ont des aiſles, ſelon le mot du Poëte Grec ; & ſelon la penſée des Arabes, ſont des oyſeaux de paſſage. Il n'y a point de filets où elles ſe prennent ; point de liens qui les arreſtent. Et ce ne ſeroit pas aſſez que l'Hiſtorien fuſt devin : il faudroit encore qu'il fuſt Prophete ; s'il avoit à rapporter juſques à une ſillabe, comme font les Meſſagers d'Homere, tout ce qui s'eſt dit par les perſonnes qu'il introduit dans l'Hiſtoire. Cependant il y a des occaſions, où il eſt neceſſaire qu'elles parlent. Car un

Negociateur muet, un Conseiller qui ne diroit mot, un Ambassadeur sans parole, feroient-là d'étranges figures. Il faut donc que l'Historien les fasse parler; & qu'il leur preste ses paroles: Si ce n'est qu'on trouve meilleur, qu'il fasse parler chacun en sa langue: & que la confusion de Babel se renouvelle en chaque Histoire.

Quant à ce qui regarde le vray-semblable des Harangues, ce n'est pas une usurpation faite par les Historiens sur les Poëtes. Les uns & les autres ont le leur: mais avecque cette difference, que le vray-semblable Historique porte sur le vray, à l'exclusion du faux: & le poëtique porte sur le faux à l'exclusiõ du vray: parce que c'est le faux déguisé & mis en couleur, qui fait tout l'honneur de la Poësie.

Deux exemples celebres dans la Poësie & dans l'Histoire, éclairciront cette doctrine, qui merite d'estre remarquée. Le premier est dans le quatriéme livre de l'Eneïde, où Didon agitée d'amour, de dépit, de desespoir, de fureur, soit qu'elle agisse ou qu'elle parle, fait toutes choses avecque une vray-semblance, si bien composée & si naturelle, qu'on ne la peut voir sans aimer & sans hair, sans se mettre en colere & sans pleurer avecque elle. Cependant toute cette vray-semblance est fondée sur la plus grande fausseté qui fut jamais: & ce n'a pas esté assez à Virgile, de soûlever les vents & les mers, & d'employer les Dieux qui president aux tempestes, pour mener son Enée à Carthage du temps que vivoit

Didon; il luy a fallu forcer la Chronologie, & luy faire une violence de plus de deux siecles.

L'autre exemple est du premier livre de Tite-Live; où la belle & sage Lucrece, desesperée de l'outrage fait à son honneur, s'explique d'une maniere si bien-seante, & en des termes si vray-semblables; qu'il n'y a personne qui ne croye, que ce qui luy est presté luy est propre: & cela vient, de ce que la Verité de la chose attirant à soy le vray-semblable des paroles fondée sur elle, leur fait part de ses couleurs, & les fait passer pour vrayes. Accuse-t-on de fausseté un Ambassadeur, qui s'explique plus éloquemment que ne porte son instruction? & les lettres écrites par un Secretaire d'Estat,

ceſſent-elles d'eſtre vrayes, & d'eſtre Lettres du Prince, parce qu'elles ſont plus étenduës, & en meilleurs termes, que le projet qu'on luy en avoit donné?

C'eſt donc une calomnie de dire, que la verité de l'Hiſtoire ſoit violée par le vray-ſemblable des Harangues. Mais la choſe va plus loin que l'on ne dit: & ſi le vray-ſemblable eſt retranché de l'Hiſtoire de ce coſté-là, il faudra encore le retrancher du coſté des jugemens, des reflexions, des conjectures, qui luy ſont des parties ſi eſſentielles, qu'elle ceſſeroit d'eſtre Hiſtoire, ſi elles luy eſtoient oſtées.

Quant à ce qu'on reproche à Tite-Live, à Tacite, à Quinte-Curce, d'avoir laiſſé à part, non ſeulement la verité, mais en-

core la vray-ſemblance, en ce qu'ils ont preſté plus d'eſprit, plus de politeſſe, plus d'eloquence à ceux qu'ils ont fait parler, que ne portoit le genie de leur païs, & la rudeſſe de leur ſiecle: Il faut répondre, que le bon ſens & le bon eſprit, ſont de toutes les Nations & de tous les temps; que la Scythie a eu ſes Philoſophes, comme la Grece a eu les ſiens: qu'encore aujourd'huy les Canadois, nonobſtant la barbarie & la ſterilité de leur Ciel, naiſſent tous eloquens & harangueurs; & ont une Rhetorique naturelle, auſſi figurée & auſſi ſentencieuſe, que celle qu'on apprend dans nos Eſcoles & dans nos livres.

Outre que les Poëtes ſi grands obſervateurs de la bien-ſeance, & du vray-ſemblable, ne ſe ſont jamais aviſez de changer de ſtile,

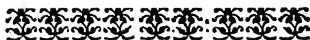
autant de fois qu'ils ont eu à changer de personnages. Il n'y a que Plaute, qui s'est plû à faire le Trivelin, pour ainsi dire, en affectant des locutions bizarres & de toutes couleurs. Mais s'il en faut croire Horace, Plaute estoit du temps d'Auguste, ce que Clopinel nous est aujourd'huy. Tous les autres sont égaux par tout & uniformes. Sur le theatre de Terence, les valets parlent aussi bon latin que les maistres. Les Bergers & les Bergeres de Theocrite, s'expliquent agreablement & avecque esprit; son Polipheme mesme tout monstrueux qu'il est, a quelque chose de galant: & si les Critiques du temps de Virgile, ont reproché à son Coridon, un mot qui sentoit le païsan, qu'eussét ils fait, s'il eust donné à sa Didon, à son Anne, à son Iarbas, des pensées bar-

bares, & des paroles d'Afrique? Que cela ſoit dit, non ſeulement pour juſtifier l'eloquence des Scythes de Quinte-Curce, & des Bretons de Tacite; mais encore la politeſſe des Bergers, de Virgile, de Sannazare, du Taſſe, du Guarin, du Marquis d'Urfé: & pour rendre raiſon des beaux ſentimens & des tendres & genereuſes paſſions, que j'ay attribuées aux Sarrazins & aux Sarrazines, qui font les principales figures de mon S. Louys.

Mais à quoy bon un ſi long diſcours? L'exemple de tous les Hiſtoriens ne laiſſe rien à faire aux raiſons. Nous avons en Grec & en Latin des Recueils de leurs harangues, tirées du corps de leurs Hiſtoires, comme la plus pure & la plus fine partie de leur Eſprit: & de prendre l'advis de Raymond Lulle, & de ſembla-

bles gens, ſur la pratique de ces grands hommes : c'eſt comme ſi nous prenions l'avis de quelques broyeurs de couleurs, ſur les peintures des Galeries de Fontaine-bleau, ou ſur celles de la voute du Val de Grace. Que les harangues demeurent donc dans l'Hiſtoire : mais qu'elles y demeurent en la place & en la forme qu'elles y doiuent avoir, pour n'y point faire d'embarras, & pour n'y eſtre ny ennuyeuſes ny à charge.





ARTICLE III.

A QVELLES PERsonnes il appartient de haranguer. Quels doivent estre les sujets & les mesures des Harangues. Thucydide & Saluste repris d'avoir failli contre cét article.

L'Historien qui sera curieux de la justesse & de la regularité dans ses Harangues, avant toutes choses aura égard à l'âge, à la qualité, au credit, au merite des personnes qu'il fera parler. Il en va autrement icy qu'à la Comedie,

où le valet a son rolle, comme le maistre a le sien. Il n'y a guere que les Princes, que les Ministres, que les Capitaines, que les Ambassadeurs qui ayent droit de s'y faire entendre. La raison est, que les plus subtils extraits de la Politique sont ordinairement recueillis dans les Harangues : & un Officier de Garderobe, un Chevauleger, un Clerc de Palais, qui feroit l'homme d'estat, feroit dans l'Histoire une aussi vilaine incongruité, qu'il s'en puisse faire dans la Grammaire.

Secondement, il se gardera de mettre sa Rhetorique à tout usage, & ne l'employra que dans les occasions, & sur les matieres, qui auront dequoy la soûtenir. Les jours de bataille estoient autrefois jours de Harangues : maintenant la mode

en est presque abolie : & de la façon que les batailles se donnent, l'ardeur des soldats laisse peu de chose à faire à l'eloquence des capitaines.

Les deliberations où il se traite d'une paix ou d'une guerre, d'une Alliance ou d'une Ligue, d'une abdication ou d'une élection de Prince, d'un exemple de justice ou de clemence, & de pareilles affaires de grande suite, & de grand bruit, sont les propres places des Harangues. Car de haranguer sur l'appareil d'une feste, sur une partie de chasse, sur l'attaque d'une grange, sur la mort d'un capitaine d'Infanterie, ce seroit bien abuser de la Rhetorique, & dépenser pour rien en belles paroles. Semblables Harangues reviendroient à celles qui se firent dans le Senat,

en presence de l'Empereur, sur l'assaisonnement d'un Turbot de grandeur extraordinaire, si Juvenal merite d'en estre crû.

Thucydide & Saluste, quoy que si grands hommes, & tous deux chefs de leurs ordres, sont repris d'avoir failli contre cette regle; Thucydide dans une longue Harangue funebre qu'il fait faire à Pericles, en la ceremonie des funerailles de quinze Cavaliers, qui estoient morts au service de la Republique. N'estoit-ce point mettre à tous les jours le second Jupiter des Atheniens? on appelloit ainsi Pericles. N'estoit-ce point abuser de ses éclairs & de ses tonnerres, que de les employer à si peu de chose? Mais l'Historien prestant ses paroles à l'Orateur, vouloit faire voir qu'il n'estoit pas moins Pericles que luy: &

que son eloquence pouvoit faire autant de bruit par écrit, que la sienne en avoit fait avecque la voix. Quoy qu'il en soit, les funerailles de quinze soldats se pouvoient faire à moins de frais: & l'Oraison funebre eust esté mieux employée aux obseques de ceux que les Atheniens perdirent en Sicile, & en plus grand nombre & avecque plus de gloire. Mais Pericles estoit mort en ce temps-là : & il n'y avoit point d'autre Orateur qui meritast que l'Historien luy prestast son eloquence.

Le Latin n'a pas esté en cela plus regulier que le Grec. Saluste fait par tout le harangueur, & presque toûjours sans besoin. Dans la conjuration de Catilina, les longues harangues offusquent la narration, & ne luy laissent pas toute l'étenduë qu'il

luy faudroit. Et dans ſa Guerre Jugurthine le grand diſcours qu'il fait faire à un Memmius Tribun du Peuple, ſans autre raiſon que la reputation de cét homme, qui eſtoit un des beaux parleurs de ſon temps, fait aſſez voir, qu'il prend à droit & à gauche, toutes les occaſions de reparer par ſon eloquence hiſtorique, le mauvais ſuccez de ſon eloquence oratoire.

Que l'Hiſtorien prenne donc pour troiſiéme regle, en la compoſition des Harangues, d'en éviter la multitude & la longueur, par leſquelles la narration eſt rompuë & embaraſſée; le lecteur eſt retardé & mis hors de route; & il ſe fait comme des hayes & des foſſez, ſur le chemin d'un voyageur, qui ſe haſte de gagner le giſte. Il n'y a point de travail plus ingrat,

grat, ny plus mal-heureux ; point de paroles plus mal employées ; on s'en détourne comme on fait des lieux infectez : Et si autrefois un galant homme, ayma mieux aller en prison, que de donner son approbation à un mauvais poëme ; il s'en trouveroit à qui la galere seroit plus supportable, que la lecture de semblables harangues.

Ce que rapporte le Boccalini dans sa Gazette de Parnasse, n'est pas mal plaisant ; & fait assez voir la gesne que souffre l'esprit en cette sorte de lecture. Il dit qu'un vieillard ayant esté trouvé lisant un Madrigal sous un laurier, avecque des lunettes, il fut jugé au Senat de ce païs-là, que la chose estoit scandaleuse ; & qu'il en faloit faire un exemple. Surquoy le vieillard fut condamné tout

d'une voix, à la lecture d'une harangue de Guichardin. Il s'en est fait depuis de plus courtes, & en France mesme, qui ne seroient pas moins que celles de Guichardin, les rouës de l'esprit, & les gibets de la raison, à qui voudroit prendre la peine de les lire.

En quatriéme lieu, il se souviendra de la regle d'Aristote, qui veut que les Harangues qui sont faites pour estre luës, soient composées avecque plus d'étude & plus d'artifice, que celles qui sont faites pour estre prononcées. Mais qu'il se souvienne aussi, que cét étude ne doit pas estre celuy d'un Sophiste, qui ne travaille qu'à arrondir le tour, qu'à limer les jointures des periodes. Que cét artifice ne se doit pas mettre en afeteries de pointes, d'anti-

theses, & de semblables figures, qui ne sont, pour ainsi dire, que les cocqueteries de la Rhetorique. Tout y doit estre grave, serieux, accommodé à la condition des personnes & à la qualité des affaires : & si la bien-seance si recommandée par les Maistres de l'Art, demande par tout ailleurs de l'application & du soin ; elle veut qu'en ces lieux-là, on aille jusques à la religion & au scrupule. Un Roy qui parleroit en Sophiste, un Capitaine qui feroit le Declamateur, un Ambassadeur qui exposeroit sa creance en pointes, ne feroient-ils pas de belles figures ? il vaudroit autant que le Roy allast au Conseil, le Capitaine au combat, l'Ambassadeur à l'audience en habit de balet.

Le Caractere pathetique &

les mouvemens passionnez, ont aussi leur lieu dans les Harangues historiques: mais il faut qu'ils y viennent naturellement & sans violence; & que le sujet & l'occasion les y amenent. Il faut aussi prendre garde, qu'ils n'y entrent pas avecque tant de bruit & tant de tumulte, qu'ils en font dans les actions oratoires, où ils sont comme les éclairs & le tonnerre sont dans une nuë grosse d'orages. L'eloquence historique, qui ne parle que de la plume, qui n'a point de voix ny de geste, veut estre plus tranquille & plus resserrée: & ce n'est pas dans le cabinet & sur le papier, qu'on s'attend de voir des foudres & des tempestes, pareilles à celles que cét Orateur qui estoit le second Jupiter d'Athenes, faisoit dans les assemblées du

peuple. Je ne m'étendray pas davantage sur les autres regles qui appartiennent à la composition des Harangues : ce seroit retourner au College, & entreprendre sur la profession de Ciceron & de Quintilien, qui en ont laissé de longues leçons.



ARTICLE IV.

DES ESPECES, de l'usage & de la fin des Digressions.

LA Digression a le dernier lieu entre les parties de l'Histoire. Encore ne voy-je pas sur quel droit, & par quelle raison ce dernier lieu luy est

donné. On ne la trouve point à dire où elle n'eſt pas : & aſſez ſouvent on a peine à la ſouffrir où elle eſt. Tite-Live ſe fait honneur de les avoir évitées : & on feroit honneur à Polybe & à Saluſte, de leur retrancher celles qu'ils ont de trop. Ceux qui veulent que la Digreſſion ſoit à l'Hiſtoire ce que l'Epiſode eſt au Poëme, ne connoiſſent ny la Digreſſion ny l'Epiſode. Un Poëme ſans Epiſode n'eſt que la carcaſſe d'un Poëme : & il ne manque rien de l'Hiſtoire, à une Hiſtoire ſans Digreſſion. A quoy reduiroit-on l'Eneïde, ſi l'on en avoit oſté le recit du ſac de Troye, les amours d'Enée & de Didon, la deſcription des Enfers, & les autres Epiſodes, qui luy ſont, ce que ſont à un grand Palais, les Portiques, les Galleries, les

Anti-chambres ? Et que perdroit l'Histoire de Tacite, si l'on en avoit retranché cette longue & fabuleuse Digression du culte & du temple de la Deesse de Chipre : & cette autre Digression encore plus longue & plus fabuleuse, de l'origine & de la religion des Juifs, où il y a autant de malignité que de mensonges ? Quelque estime que j'aye pour luy : & quelque plaisir que je prenne à son entretien, j'avouë qu'il m'ennuye toutes les fois qu'il en vient là : & tout ce que je puis obtenir de ma patience, c est de l'attendre jusques à ce qu'il en sorte.

Neantmoins, puisqu'il plaist ainsi aux Maistres, souffrons les Digressions dans l'Histoire : & disons pour l'instruction de ceux à qui l'envie en pourroit venir,

que toutes les Digreſſions ſont, ou Geographiques, ou Hiſtoriques, ou Politiques, ou Morales. Dans les Geographiques, l'Autheur fait la deſcription de quelque païs qui ſe trouve ſur ſon chemin. Telle eſt dans la Guerre Jugurthine la deſcription de l'Afrique. Dans les Hiſtoriques, il fait ou le recit de quelque aventure particuliere détachée de ſon ſujet, comme eſt celle des deux Amis que Saluſte raconte au meſme lieu : ou la narration de l'origine de quelque Eſtat, de quelque Peuple, de quelque Ville; les deux Digreſſions de Tacite que j'ay alleguées ſont de ce genre. Dans les Politiques il donne des inſtructions aux Princes, aux Miniſtres, aux Capitaines. Il y en a des exemples dans Polybe,

be, de quelque costé qu'on le prenne : & je ne croiray point en dire trop, si je dis que dans les liures de la Republique de Platon, & dans les Politiques d'Aristote, il y a moins de maximes, moins d'axiomes de Politique que dans cette Histoire. Dans les Morales enfin, l'Historien fait des leçons, sur la Vertu & sur le Vice ; sur la bonne vie & sur la mauvaise ; & sur les suites de l'une & de l'autre. *Saluste* en donne un exemple dans cette longue digression qu'il fait en sa Catilinaire, sur la naissance, sur le progrez & sur la décadence de la Republique. Outre que toute pleine qu'elle est d'esprit, de dogmes, de sentences, elle occupe trop de place dans un si petit ouvrage : & qu'il se peut dire, qu'en

cét endroit-là, il est de l'Historien, comme d'un voyageur paresseux, qui n'ayant qu'une journée à faire, se reposeroit deux jours, dans la premiere Hostellerie qu'il trouveroit en chemin : tous ces dogmes, toutes ces sentences qui entreroient dans l'esprit, sous le nom de Fabrice ou de Caton ; perdent toute leur force, & s'émoussent sous celuy de Saluste.

Que l'Historien se souvienne donc, de ne point faire de digressions, qui ne soient necessaires ; qui ne servent ou à parer, ou à éclaircir, ou à soûtenir sa matiere : & que celles-là encore soient & fort rares & fort courtes. Autrement les digressions n'estant que des reposoirs, comme les appelle Tite-Live ; ou des Hostelleries, comme d'autres les

appellent; il seroit à craindre qu'on luy reprochast, d'avoir fait plus de pauses que de chemin, & autant de gistes que de pauses.





DISSERTATION HUITIESME.

DE LA DISPOSITION.

ARTICLE PREMIER.

DE LA PREFACE.

Des regles qu'il y faut garder; & des fautes que l'on y doit éviter. Reflexion sur les Prefaces de Saluste.



IL ne suffit pas à l'Architecte d'avoir du marbre & des pierres, & de sçavoir l'art de les tailler : il faut encore

qu'il sçache la disposition, la structure, & la liaison que demandent ce marbre & ces pierres. Sans cela il confondra le haut avecque le bas, & le devant avecque le derriere: & au lieu de faire un Palais, il fera un monstre de pierre, comme parlent les Architectes d'Italie. Cette science d'ordre & de disposition n'est pas moins necessaire à l'Historien. Si elle luy manque, ses plus riches materiaux, ou mal joints ou mal rangez, seront comme un tas de pierres, sans mortier & sans liaison, sans symmetrie & sans figure. Neantmoins, comme il n'a que deux pieces à ranger, la Preface & la Narration; cette disposition si necessaire, ne luy sçauroit estre fort difficile.

Il commencera donc par la

Preface, qui luy sera ce que le prelude est à ceux qui joüent du Tuorbe ou de la Viole. Par là il preparera l'esprit & l'affection du Lecteur, & le disposera à luy donner une application & constante & favorable. Qu'il se garde, pour s'en épargner la peine, de se proposer l'exemple du premier Cesar, qui n'a point mis de Preface à la teste de ses Commentaires. L'Histoire est une structure achevée, qui a son corps & ses parties, ses proportions & ses mesures, selon les regles de l'Art: & il faut à une structure de cette façon, un autre artifice, & d'autres ajustemens qu'à des Commentaires & à des Memoires, qui ne sont que des amas de materiaux, qui attendent encore la main de l'ouvrier. Le Louvre, quel-

que magnifique & quelque superbe qu'il soit, jusques icy a blessé l'imagination, & fait mal aux yeux de ceux qui le voyoient sans portail. Et une Histoire, fust-elle de la composition de Tite-Live, ou de Tacite, ne blesseroit guere moins l'esprit de ceux qui la verroient sans Preface. Lucien disoit de semblables ouvrages, que c'estoient des corps sans teste.

Mais pour quoy qu'on la prenne, soit pour le portail, ou pour la teste du corps de l'Histoire; elle n'est pas laissée à la phantaisie de l'ouvrier: elle a ses regles qui ne se peuvent violer, sans faire contre les rudimens de l'Histoire. Elle doit estre propre, de juste mesure, modeste & conforme au reste du corps. On ne verroit point sans rire, dit nos-

tre Horace, une teſte d'homme ſur une encoulure de cheval; & il n'y auroit pas moins à rire, ſi l'on voyoit une teſte de cheval antée ſur des épaules d'homme. Pareilles repreſentations ne ſont bonnes que pour les enſeignes de ces bizarres animaux, qu'on expoſe aux yeux du peuple à la Foere: & il n'y a rien qui reſſemble mieux à ces monſtres-là, qu'une Hiſtoire, qui commencp par une Preface poſtiche, qui luy eſt attachée, & n'a point de liaiſon avecque elle: qui viendra auſſi bien à une narration Eſpagnole, qu'à une Françoiſe: qui ſera auſſi propre aux guerres de Soliman, qu'à celles de Charles-Quint. Saluſte que l'antiquité Romaine nous propoſe, pour un de ſes plus parfaits modeles, eſt tombé volontaire-

ment & les yeux ouverts, dans cette incongruité. Il commence son Histoire de la conjuration de Catilina, & celle de la Guerre Jugurthine, par deux declamations morales, qui sont aussi peu de leurs sujets, qu'un bonnet de Docteur est de l'habillement d'un Soldat. Il pourroit estre, que ces deux declamations luy estant demeurées des restes de sa profession d'Orateur, il trouva meilleur de les attacher-là, quelque mauvaise figure qu'elles y pûssent faire, que de les perdre.

Quoy qu'il soit de ce ménage de Saluste, dequoy je ne voudrois rien asseurer, n'ayant point encore veu le Journal de sa dépense : outre que ces deux prefaces sont aussi peu des lieux où il les a mises, que de tout autre : elles ne sont pas

meſme de la meſure que les vouloient ces lieux-là : & il ſe peut dire, qu'eſtant de la longueur qu'elles ſont, elles font là le meſme effet, pour uſer de la comparaiſon de Lucien, que la teſte d'un Coloſſe feroit ſur le corps d'un Nain. L'Hiſtorien ſe gardera de cette ſeconde faute : ſes Prefaces ſeront courtes & reſſerrées : principalement devant les Hiſtoires de petit volume : & s'il n'aime à s'acquerir une vaine reputation d'éloquence, au prejudice de la reputation de ſon jugement, il ne fera pas comme cét Architecte, à qui nous avons veu eriger devant une Chapelle, un portail qui ſuffiroit à une Egliſe Cathedrale.

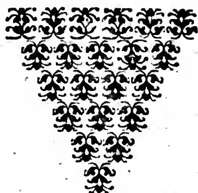
Sur tout il évitera l'oſtentation & le faſte, qui ſont plus de la vanité d'un Capitan de

Theatre, que de la sagesse d'un Historien, de qui l'on attend plus de modestie & plus de gravité que de tout autre Escrivain. Par-là il gagnera la bien-veillance de son Lecteur; & se le rendra favorable : il arrestera l'effet du venin, que l'Envie a dans les yeux & sur la langue: & l'indulgence que les Critiques n'auroient pas pour sa qualité, ny pour son merite, ils l'auront pour sa modestie. Au contraire, les plus doux esprits s'aigrissent : les charitables non moins que les envieux, les colombes aussi bien que les serpens, ont du fiel, & tournent leur bec & leurs ongles, contre ceux qui s'en font à croire : & l'ouvrage, de quelque merite qu'il soit, porte le chastiment de la presomption de l'ouvrier. C'est encore pis, quand cette pre-

ſomption n'eſt pas ſoûtenuë du merite de l'ouvrage : quand au lieu du marbre & du jaſpe qu'on avoit fait eſperer , on ne donne que de mal-heureuſes blocailles : & qu'il ne paroiſt qu'une maiſon de village , où l'on attendoit un Palais. Alors il n'y a perſonne qui puiſſe ſouffrir, ny l'ouvrage, ny l'ouvrier: perſonne qui ne ſiffle un extravagant, lequel,pour le repreſenter des couleurs de Lucien , a une cuiraſſe d'ozier, & des cuiſſars d'écorce, ſous un caſque doré.

L'Hiſtorien commencera donc modeſtement : il redoublera ſa modeſtie, quand il aura à parler de ſoy : & de la maniere qu'il le fera, l'ancre & le papier auroient leur part de ſa rougeur, s'ils eſtoient capable de rougir. Cela n'empeſchera pas qu'il ne parle magnifiquement de ſa ma-

tiere, si elle le merite; parce que sa matiere n'est pas son ouvrage: & il peut aussi bien la loüer, sous le bon plaisir de sa modestie, que le Sculpteur loüe son marbre, & l'Architecte ses materiaux. Ce sera un aiguillon à la curiosité & à l'attention du Lecteur; & un preservatif contre l'ennuy & la lassitude, aussi ordinaires aux longues lectures qu'aux longs voyages.





ARTICLE II.

QVE LA NARRAtion Historique demande un ordre: Quel doit estre cét ordre; & en quoy il est different de celuy que demande la Narration Poëtique.

L'HISTORIEN ne passera pas, d'une premiere Preface à une seconde, comme quelques-uns ont fait. Ce seroit bastir portail sur portail, & vestibule sur vestibule; & mettre deux testes sur un mesme corps. Il entrera dans la Narration, qu'il poursuivra d'un tissu égal & sans interruption,

ſelon l'ordre des evenemens & des temps. Cét ordre eſt autre dans l'Hiſtoire, & autre dans les Journaux & dans les Annales. Dans les Journaux, la Narration prend ſon ordre & ſa diſtinction de chaque jour, dans les Annales elle la prend de chaque année. Elle n'eſt pas ſi contrainte dans l'Hiſtoire : & quoy qu'elle ſoit obligée à ſuivre le temps, & à marcher avecque luy ; elle ne luy eſt pas neantmoins ſi attachée, qu'elle ne puiſſe quelquefois s'en éloigner, pour ſuivre le cours des evenemens & des affaires.

Cette methode de ſuivre quelquefois le temps, & le laiſſer quelquefois, préſuppoſe la diſtinction de deux ordres, fondée ſur la doctrine d'Ariſtote & ſur celle d'Horace. De ces deux ordres diſent les

Maiſtres, l'un eſt naturel, & l'autre artificiel. Par le premier, les choſes ſont conduites également & d'un meſme train, depuis leur commencement juſques à leur terme. Par le ſeçond, elles vont & s'arreſtent par intervales, ſelon qu'il plaiſt à l'Eſcrivain, qui tantoſt les montre & tantoſt les cache; tantoſt les mene droit, & tantoſt par des détours; afin de piquer la curioſité du Lecteur, & le tenir continuellement en deſir & en attente. Ce ſecond ordre eſt celuy qui ſe doit tenir dans les ſtructures fabuleuſes, comme ſont celles des Poëmes & des Romans. Homere en a donné le premier exemple en Grec, Virgile le ſecond en Latin, le Taſſe le troiſiéme en Italien; & s'il m'eſtoit permis de me compter apres
ces

ces grands Artisans, je dirois que j'ay donné le quatriéme en François, dans mon Poëme de S. Louys.

L'Historien qui est au service de la Verité, & qui ne travaille que pour l'establir, n'a que faire de cét artifice de déguisement & d'imposture. L'ordre naturel est celuy qu'elle demande : & parce que cét ordre se peut prendre, ou de l'enchaisnement que les choses ont entre elles, ou de celuy qu'elles ont avecque le temps; il sera libre à l'Historien, de choisir celuy qu'il Jugera le plus ouvert, & le plus dégagé; le moins sujet à embarras; & le plus propre à faire entrer les matieres dans la memoire du Lecteur.

Il y a neantmoins quelque difference à faire, entre l'Histoire universelle de di-

vers Eſtats & de pluſieurs Nations, qui ſont ſans liaiſon & ſans dépendance les unes des autres: & l'Hiſtoire particuliere, qui n'eſt que d'un Eſtat, d'une Nation, ou d'un Regne. Dans l'univerſelle, l'ordre des temps accompagnera l'ordre des lieux: & l'Hiſtorien ſe gardera de faire comme l'Arioſte, & les autres Architectes de Fables irregulieres, qui ſans vaiſſeaux & ſans aiſles, & ce qui eſt de plus mauvais exemple, ſans beſoin & ſans ſujet, traverſent hardiment les mers, & paſſent en un moment d'un pole à l'autre: & tandis que vous eſtes le plus attentif à quelque choſe d'étrange, qui ſe fait ou en France ou en Eſpagne, vous enlevent delà, tout à coup, & vous tranſportent en Aſie ou en Afrique. Il ſe donnera donc le

loisir, autant que le temps le luy permettra, d'achever ce qu'il aura commencé dans un païs, avant que de passer en un autre. Herodote, Diodore de Sicile, Justin, & les autres qui ont entrepris des Histoires universelles, ont tenu cette methode: leur exemple est une regle pour tous ceux qui voudront entrer apres eux, dans cette longue & vaste carriere.

L'Histoire particuliere ne se donne pas tant de fatigues; & ne s'oblige pas à faire de si longues courses. Elle est resserrée dans un païs, d'où elle ne se permet pas de sortir, qu'il ne survienne quelque necessité qui l'en tire. Là elle ajuste autant qu'elle peut, le cours des choses au cours des temps: mais sans s'attacher au Calendrier; & sans tenir registre ny des jours,

ny des années. Quand les evenemens ſont ſi meſurez & vont ſi juſte, que les années vont de meſme train avec eux : elle ſuit regulierement cette juſteſſe, qui ſert beaucoup à l'arrangement, à l'intelligence, & à la memoire des choſes. Mais quand il arrive que les évenemens paſſent d'une année aux années ſuivantes ; & que la tiſſure de la Narration rompuë & remiſe à une autre fois, cauſeroit de l'embarras dans les choſes, & de la confuſion aux yeux du Lecteur; alors elle conduit juſques au bout la Narration commencée ; & laiſſe courir le temps, juſques à ce qu'il ſe rencontre une occaſion d'aller apres luy & de le rejoindre. Tite-Live, Quinte-Curſe, Tacite en ont uſé de la ſorte. Et en cela ils ſeront ſuivis de tous ceux qui

ſeront amateurs du bon ordre & de la belle œconomie, comme l'appellent nos Maiſtres de Grece : & voudront éviter une confuſion eareille à celle où Thucydide s'eſt jetté, pour avoir voulu ajuſter trop ſcrupuleuſement les periodes de ſon Hiſtoire, aux periodes du Soleil.





DISSERTATION NEUFIESME.

DE LA DICTION Historique.

ARTICLE PREMIER.

QVE LA DICTION Historique demande de l'ornement.



IL ne me reſte qu'à traiter de la Diction, qui eſt à l'Hiſtoire, ce que l'habillement eſt au corps. Et afin de garder

encore quelque methode en cette derniere partie, je ramasseray ce qui s'en peut dire, en cinq ou six conclusions, fondées en authorité, en raison, & en exemples.

L'Histoire ne veut rien de bas en sa diction, rien de negligé ny de vulgaire. Elle y veut de la politesse, de l'ajustement & de la parure. Cela est d'Aristote, qui ordonne que les compositions qui doivent estre lûës, soient travaillées plus curieusement & avecque plus d'étude que celles qui doivent estre prononcées. Il est aussi de Ciceron, qui enseigne que le Sophiste est allié de l'Historien ; & que la diction de l'un & de l'autre est presque la mesme. Il est encore d'Hermogene, qui range sous un mesme genre, le stile

de l'Hiſtoire & celuy du Panegyrique: & perſonne qui a ſeulement ouy parler des Sophiſtes & des faiſeurs de Panegyriques, n'ignore la magnificence de ces gens-là, & le ſoin qu'ils ont de leur ornement & de leur parure.

Mais quand Ariſtote, Ciceron, Hermogene & tous les autres, ne recommanderoient point à l'Hiſtoire de ſe tenir propre & parée; ſa nobleſſe, la dignité de ſon employ, & la qualité des perſonnes à qui elle ſert, le voudroient ainſi. Elle eſt une des plus nobles productions de l'Eſprit humain: & la nobleſſe en quelque lieu qu'elle ſoit, veut eſtre remarquée par l'ornement. C'eſt ce qui diſtingue les Palais des maiſons particulieres: & le Gentilhomme du Roturier. Elle eſt

destinée à l'instruction des Grands : & le Gouverneur d'un Prince veut un autre habillement que le Pedagogue d'un petit Bourgeois. Tous ses entretiens sont avecque les Rois, avecque les Ministres, avecque les Generaux d'Armées : & la bien-seance ne souffre pas, qu'on se trouve avecque de la crasse & des haillons parmi ces gens-là.

J'adjouste à cela, que l'utile negligé & sans artifice, a peu d'attrait : & qu'il faut l'ajuster & le parer pour le faire suivre. Dans les maisons, dans les jardins, dans les habillemens, on ne se contente pas d'une commodité toute nuë : Et quelque profitable que soit une Histoire, sa vie sera courte, si elle n'a quelque agrément qui luy soit un preservatif contre les outra-

ges des années. Il y a plus de ſeize ſiecles que Saluſte, Tite-Live, Tacite, Quinte-Curſe, & les autres de meſme âge vivent en honneur; ſont magnifiquement logez; ſont habillez ſuperbement; tandis que d'autres, qui n'ont pas ſçeu l'art de plaire, ſont rongez des rats & des vers, ſous la pouſſiere où ils ſont enſevelis.



ARTICLE II.

QVEL DOIT ESTRE *l'ornement de la Diction hiſtorique: & en quoy il conſiſte.*

LA diction hiſtorique veut bien eſtre ornée; mais tou-

te ſorte d'ornement ne luy eſt pas propre. Les parures ſe doivent prendre ſelon les âges, les conditions & les employs. Un bouquet de plume, fait ſur la teſte d'un Capitaine, un tout autre effet qu'il ne feroit ſur celle d'un Preſident: & ce qui ſeroit bien-ſeant à une fille, pourroit eſtre fort meſſeant à ſa mere. Quoy que la jeuneſſe ſoit le Printemps de la vie: & que tous ſes jours par conſequent ſoient jours de parure; une jeune perſonne neantmoins ne ſe fera pas voir toûjours, ny par tout, parée de meſme maniere. Il en eſt de meſme en l'affaire dont eſt queſtion. L'Hiſtoire demande l'ornement: mais ce n'eſt pas un ornement de Bal ny de Theatre qu'elle demande: c'eſt un ornement de ceremonie & de feſte; mais de

ceremonie ſerieuſe, de feſte grave & modeſte: & il ſeroit auſſi meſſeant de la voir parée de locutions & de figures pareilles à celles d'Apulée, que ſi telle Dame que je pourrois nommer, alloit au Sermon avecque un habit de Comedienne.

Cét ornement donc pour en dire quelque choſe de particulier, n'eſt pas celuy d'une épouſée de Village, qu'on charge de dorures depuis la teſte juſques aux pieds. Il ſe fait principalement de trois choſes, de l'élegance des termes, de leur juſte diſpoſition, & de certaines lumieres de ſentences & de figures qui brillent aux yeux du Lecteur; & donnent de l'éclat à la tiſſure de la diction. Les termes paſſent pour élegans, quand ils ne ſont ny de trop vieille, ny de trop nouvelle fa-

brique; que l'usage en est receu parmi les honnestes gens: & qu'ils ne sentent point la boüe & l'air des hales. Leur disposition contribuë à l'élegance, quand il y a du nombre & de la mesure; & que de ce nombre & de cette mesure, il se fait à l'oreille de l'esprit une certaine harmonie, dont les oreilles barbares ne sont point capables. Quant aux sentences dont nous avons déja fait une Dissertation à part, il suffira de dire icy, qu'elles demandent du ménage & un ménage où il paroisse plus d'œconomie que de disette: mais de les ingerer à la veuë du Lecteur, par certaines marques mises à la marge, comme si l'on craignoit qu'il n'y prist pas garde; outre l'affectation & le Pedantisme qui s'y fait voir bien souvent & presque toûjours;

c'eſt faire valoir de mauvais vin par l'enſeigne.



ARTICLE III.

QVE LE CARACTERE ſublime eſt le propre Caractere de la Diction hiſtorique.

LE caractere ſublime, c'eſt à dire le genre d'écrire le plus élevé, eſt celuy de tous les caracteres, qui eſt le plus propre à la diction hiſtorique. C eſt le commun ſentiment de tous les Maiſtres: & entre les autres, Hermogene Critique auſſi ſevere que judicieux, veut que l'Hiſtorien s'approche au-

tant qu'il pourra du caractere de Platon, que la Grece reconnoist pour le plus élevé de tous ses Autheurs. Les Muses aussi presidoient à son Academie, & y estoient adorées : & si l'on avoit osté à Homere le Vers & la Fable, il ne se trouveroit gueres plus Poëte que ce Philosophe. Thucydide qui est le Patron de l'Histoire Greque, s'est formé sur ce modele. Tous les Latins, qui sont de quelque reputation, l'ont suivi: & cette proposition n'est pas moins fondée en raison qu'en authorité & en exemple.

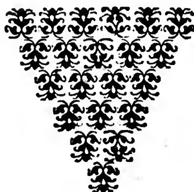
Chacun sçait que la diction est comme l'habillement, & la representation, aussi bien des choses que des pensées : & chacun sçait aussi qu'il doit y avoir de la proportion & de la convenance entre l'habillement &

le corps ; entre la repreſentation & la choſe repreſentée. On ne donne pas la robbe d'un enfant à un homme fait : & on ne repreſente pas les Geans & les Coloſſes avecque des poupées. Nous avons dit ; & chacun demeure d'accord avecque nous, qu'il ne doit entrer dans l'Hiſtoire, que de grandes choſes, que de hautes actions, que des entrepriſes relevées. La regle des proportions & des convenances veut donc que la diction, dont ces choſes, ces actions, ces entrepriſes doivent eſtre, ou reveſtuës ou repreſentées, tiennent de leur grandeur & de leur élevation : Et l'Hiſtorien qui aura à repreſenter, par exemple, la Digue conſtruite devant la Rochelle, & l'Angleterre embarquée pour la ſecourir ; qui aura à décrire les fai-

ſons, les Alpes, & la Savoye vaincuës par le feu Roy au Pas de Suze, ſeroit ridicule s'il en parloit comme d'un baſtiment de carte, comme de l'attaque d'un chaſteau de neige.

Diſons donc encore icy à l'Eſcrivain, qu'il meſure bien ſes forces: qu'il voye s'il eſt de l'ordre de ces eſprits à grandes aiſles, pour qui la nature n'a rien fait de trop haut ny de trop vaſte: s'il a un fonds d'où il puiſſe tirer dequoy tailler des images de la grandeur des plus grandes choſes. S'il n'a rien de tout cela; s'il ne peut que ramper ſur terre, & travailler en petit; qu'il laiſſe à d'autres, l'Hiſtoire qui veut eſtre le ſpectacle du grand Monde: & s'il ne ſe peut guerir de la demangeaiſon d'écrire, qu'il la ſatisfaſſe tant qu'il voudra à compoſer des

Chroniques & des Legendes. Un Cardinal fort galant homme & riche en bons mots, diſoit, qu'il n'appartenoit, ny aux Barbiers de joüer du Lut, ny aux coquins de manger des melons; ny aux Pedans de lire Virgile: il pourroit dire encore plus & ajoûter, ny à ceux qui n'ont pas une plume d'Aigle, d'écrire l'Hiſtoire.





ARTICLE IV.

QUE LA DICTION historique doit approcher de la Poësie ; & jusques à quels termes.

LA diction historique doit approcher de la poësie, autant que la prose en peut approcher, sans passer les bornes qui les doivent separer. Cette conclusion est fondée sur la precedente : & sur l'alliance qu'il y a entre l'Histoire & la Poësie, confirmée du consentement de tous les Maistres, qui veulent, comme nous avons déja dit, que l'Histoire soit une

poësie libre des liens de la versification; une poësie à pied; & s'il m'est permis de repeter un mot, qui vaut bien les leurs, une poësie en plein chant & sans musique. Or cette ressemblance de l'Histoire & de la Poësie, qu'Agathias dit estre sœurs, ne pouvant venir du costé des matieres qui doivent estre feintes dans la Poësie, & vrayes dans l'Histoire, ny du costé de la disposition, qui est naturelle dans l'Histoire, & artificielle dans la Poësie; il faut necessairement qu'elle vienne du costé de la diction.

De ce costé-là, Denys d'Halicarnasse croit faire honneur à Thucydide & à Herodote, quand il donne à leurs Histoires, le nom de Poësies, mais de Poësies excellentes & délicates. Et ailleurs s'expli-

quant en maistre sur cette doctrine: il condamne en l'Histoire, la diction crasseuse & mal peignée; ce sont ses termes: & luy veut une diction étudiée & approchante de la poëtique. Tous les Latins du premier ordre, n'en ont pas esté moins curieux que les Grecs: & Pontan galant & ingenieux Escrivain, a pris plaisir de comparer beaucoup de lieux de Virgile, avecque de semblables lieux de Salus-te & de Tite-Live; où, la versification exceptée, le Poëte n'est pas plus Poëte, que le sont ces deux Historiens: & il y a assez d'endroits ou nostre Tacite, si serieux par tout ailleurs, & quelquesfois mesme si chagrin, s'oublie de la gravité d'homme d'Estat, pour prendre l'Enthousiasme de Poëte heroïque.

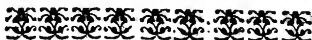
Mais qu'on ſe garde de s'y tromper : & qu'on ſçache que la permiſſion donnée à l'Hiſtoire de s'approcher de la Poëſie, n'eſt pas une licence effrontée & ſans retenuë. Il y a des locutions & des figures, dont elle ſe doit abſtenir, auec autant de ſoin, qu'une honneſte femme s'abſtient de tout ce que la modeſtie & la pudeur luy deffendent. Que jugeroit-on d'une Hiſtoire qui commenceroit en ces termes ;
„ *Les heures qui ſont de la ſuite*
„ *du Soleil, ne luy avoient pas en-*
„ *core ouvert les portes du Ciel.* Ou
„ de cette ſorte : *L'Aurore ne pa-*
„ *roiſſoit pas encore au Balcon de*
„ *laque & d'azur, qui eſt ſur le*
„ *grand portique du Palais du jour :*
„ Ou par ces paroles ; *Les Courſiers*
„ *aux pieds de feu, qui tirent le char*
„ *du Soleil, paroiſſoient encore dans*

l'Ocean; & la belle Cochere qui les "
gouverne ne leur avoit pas encore "
mis leurs harnois d'or & de ru- "
bis: & tout cela pour dire, il "
n'estoit pas encore jour? On se mocqueroit d'un luxe de locution si mal employé, d'une magnificence de paroles si mal mise: Et ce qui seroit un ornement & une richesse dans le Poëme, ne passeroit, comme l'on parle aujourd'huy, que pour une turlupinade dans l'Histoire. Il y a donc icy de la distinction à faire; & un milieu à tenir, entre le deffaut & l'excez; entre la secheresse & l'enflure. Quelques-uns apportent à la composition de l'Histoire, la bassesse & la simplicité des Legendes. Quelques autres y voudroient l'essor & l'enthousiasme de la Thebaïde, ou de la Pharsale. Les uns n'en font

pas aſſez, & demeurent au deça du but : les autres en font trop, & vont au delà. Il faut aller entre les uns & les autres; & ſe tenir à la regle que donne Lucien.

Dans le caractere hiſtorique il diſtingue la ſentence de la diction : & cette diſtinction préſuppoſée, il permet à la ſentence, principalement en certaines deſcriptions qui tiennent du grand, de prendre l'eſſor, de ſuivre le vent de la Poëſie, d'aller à cheval ; ce ſont ſes termes. Quant à la diction, il ne luy permet pas tant de liberté, il luy recommande la retenuë & la modeſtie : il luy deffend les expreſſions & les paroles qui tiennent du poſſedé : il veut qu'elle aille apres la ſentence; non pas à cheval derriere elle; mais à pied, & luy tenant l'étrié,

trié, ce sont encore ses termes: & par ces termes, selon sa maniere toûjours galante & figurée, il represente le milieu, que l'Historien doit tenir entre l'Orateur & le Poëte.



ARTICLE V.

QUE LA DICTION historique demande de la pureté & de la clarté.

DE quelque ornement que l'on pare la diction historique, elle n'aura pas toute la grace qu'il luy faut, si elle n'a sur tout trois qualitez, dont elle ne se peut passer. Ces qualitez, sont la pureté, la clarté,

& la brieveté. En chaque chose, ce qui est franc de tout mélange, s'appelle pur : & la diction historique sera telle, quand il n'y aura rien d'étranger ny de barbare; rien qui soit d'un autre temps ny d'un autre lieu, d'un autre usage ny d'une autre mode : & que toutes les regles de la Grammaire y seront gardées. Cette pureté, soit que l'on parle ou que l'on écrive, est la marque d'une personne de qualité : & l'on ne peut y manquer, sans estre taxé, ou de basse naissance, ou de mauvaise nourriture.

C'est de cette pureté que se doit entendre nostre Theophraste François, le sçavant Monsieur de la Chambre qui voudroit, comme il me l'a dit plus d'une fois, que l'Histoire fust écrite du stile de certains

petits Romans, qui ont paru depuis peu, sous le tiltre de Nouvelles. Comme il n'est pas moins bien avecque Thucydide & avec Tite-Live, qu'avec Aristote & avec Hippocrate; je m'asseure qu'il ne voudroit pas estre le premier à les accuser d'avoir mal employé les richesses de leur esprit: & ce seroit, sans doute, les en accuser, que de vouloir dépoüiller l'Histoire des ornemens qu'ils luy ont donnez; & la reduire à je ne sçay quelle pureté, sans couleur, sans suc, & sans force.

Il ne peut ignorer, luy qui est du premier ordre des Philosophes, & des premiers mesme de cét ordre, que les formes veulent estre differentes, où il y a difference de matieres; & partant, que les mate-

riaux de la grande Histoire estant tout autres que ceux de ces Historietes amoureuses, la maniere de les mettre en œuvre doit aussi estre toute diverse. Il est de la pureté du stile, comme de la propreté de l'habillement : elle est aymable & bien-seante par tout: mais elle ne demande pas par tout les mesmes ajustemens ny les mesmes soins: & ce qui seroit trop pour Sylvie, ou pour Amarille, ne seroit pas assez pour Semiramis ou pour Cleopatre. Et qui oseroit soûtenir, que la diction qui suffit à un billet, à une declaration d'amour, ou à quelque autre bagatelle de cette nature, pût suffire, ou à la harangue d'un General d'Armée qui encourage ses gens au combat; ou à celle d'un chef de faction, qui

excite à la revolte une soldatesque mutinée; ou à celle d'un Ministre, qui opine sur la conclusion d'une paix ou d'une guerre; ou à la description d'une bataille, d'une sedition, d'un sac de ville, d'un incendie, du naufrage de toute une flote? Semblables choses veulent estre expliquées en autres termes que le desespoir de Celadon, & que les plaintes d'Astrée.

En voicy un exemple. Ce Docteur en l'art d'aimer, qui a dit que tout amant estoit soldat, & que l'Amour avoit, comme Mars, son Camp & ses Armées; sçavoit bien que les trompettes ne sont pas pour le Camp de l'Amour; ny les Flageolets pour celuy de Mars. Aussi ne parle-t-il jamais de la guerre qu'en termes fort élevez & magnifiques: ny de l'A-

mour qu'en paroles molles, mignardes & de la derniere délicateſſe. Et quoy que ſon ſtile ſoit toûjours tres-pur, & ſa locution toute Romaine: Neanmoins quand il a dans ſa Metamorphoſe le Chaos ou le Déluge entre les mains: quand il ſe met à décrire la naiſſance du Monde, le combat des geans, le naufrage univerſel du genre humain, il s'explique bien d'une autre force, ſans rien quitter de ſa pureté, & parle bien d'un autre ton qu'il ne fait, ou dans ſes Elegies, ou dans ſes Epiſtres amoureuſes.

Que cela ſoit dit, pour interpreter noſtre cher & ſçavant Amy, qui grand amateur & grand artiſan de la pureté du ſtile, n'a voulu dire autre choſe, ſinon, que ſur tous les ornemens de la diction hiſtorique,

il estimoit singulierement la pureté. Nous l'estimons comme luy; & je m'asseure qu'il entend aussi comme nous, qu'elle soit accompagnée de la force, de la dignité, & de l'élevation que demande la noblesse de l'Histoire.

Venons maintenant à la clarté qui est la seconde qualité que veut avoir la diction historique. Elle se peut faire premierement de la netteté des termes, qui doivent estre tous intelligibles; & rangez en si bel ordre qu'il ne s'y forme aucun embarras; qu'il ne s'y fasse aucun détour, qui empesche l'intelligence du Lecteur, de se joindre à celle de l'Escrivain, & de prendre le tour & le pli de ses pensées. Elle se peut faire en second lieu; mais bien plus avantageusement & d'une maniere bien plus noble, par certaines lumieres, qui

passent de l'intellect de l'Autheur à son imagination,& penetrant les images qu'elles y trouvent, les portent toutes lumineuses comme elles sont dans sa diction, d'où elles se reflechissent aisement soit par la veuë ou par l'oreille,dans l'esprit de ceux qui lisent, ou qui écoûtent,pour peu qu'elles y trouvent d'ouverture & de politesse. Cette sorte de clarté est la plus belle & la plus riche: mais elle est rare; & ne vient que de certains esprits lumineux, & de la premiere grandeur,qui éclairent leurs ouvrages de leur propre lumiere; & qui tiennent dans l'ordre des esprits, le mesme rang que les Planetes tiennent parmi les Estoiles.





ARTICLE VI.

QVE LA DICTION historique demande la brieveté : & quelle doit estre cette brieveté.

IL ne reste que la brieveté, qui est un grand agrément à l'Histoire, & un grand charme pour le Lecteur. Mais combien de gens sçavent en quoy consiste cette agreable brieveté ? Plusieurs la mettent dans le ménage & dans l'épargne des paroles : & se persuadent, que c'est estre court, que d'écrire ou de parler en peu de mots : Et ils ne sça-

vent pas, qu'il y a tel Madrigal de six vers, qui est plus long, que tel Poëme de douze mille : qu'il y a telle harangue de quatre heures, qui est plus courte, que tel compliment de quatre lignes. Les autres l'établissent dans une certaine diction coupée, ou rompuë, qui est sans liaison & sans attache, qui tombe & se releve, qui commence & finit à chaque ligne. Pierre Matthieu a donné le premier exemple de cette maniere de parler & d'écrire par morceaux: & comme les mauvais exemples sont d'ordinaire les plus suivis, ce jargon fut en vogue durant la Minorité du feu Roy : & un certain soldat François, ou de Roüergue ou de Perigort, qui sortit en public avecque un lãgage de phre-

netique, se fit chef d'une bande d'autres phrenetiques, qui penserent se faire honneur d'une phrenesie pareille à la sienne. L'Hercule de Seneque, & le Roland de l'Arioste, tout furieux qu'on nous les fait, parlent de meilleur sens, que ces gens-là : & les Coribantes des Anciens, quand le vin leur faisoit tourner la teste, extravaguoient plus raisonnablement & avecque plus de suite. Ce qui m'étonne, c'est que le Malvezzi si galant homme d'ailleurs, & d'autres encore de son païs, aussi galans hommes que luy, ont passé les Alpes, & sont venus en France, tout exprés, pour prendre cette maladie.

La brieveté que nous cherchons, ne se fait pas de cette hachure de sentences & de

paroles tronçonnées : & ceux qui s'appuyent de Saluste & de Tacite, prennent des patrons qui parlent contre eux. Hors de quelques Descriptions, où ces grands hommes affectant d'aller plus viste, se servent d'infinitifs détachez & sans particules conjonctives, selon le privilege que leur en donne leur langue ; en tout le reste, la tissure de leur stile est conforme aux regles des Maistres, qui veulent que la diction historique aille rondement, d'un cours égal, & pareil à celuy d'une riviere, qui roule sans arrest & sans détour, par la pante que luy donne son canal. Et d'ailleurs, puisque l'Histoire est une espece de structure, elle demande de l'ordre & de la liaison, comme toute autre structure en-

demande : & ses materiaux ne feroient sans cela, qu'un amas tumultuaire, & un tas de sable sans chaux.

Il y en a d'autres qui mettent la brieveté dans la contrainte ; & se pensent courts, quand ils sont gesnez ; quand ils ont ramassé beaucoup de choses en peu de mots. Ceux-là se trompent, s'ils veulent que le soulier soit plus petit que le pied ; & l'habit plus étroit que le corps. Le pied n'en devient pas plus noble, ny le corps plus propre : & bien loin que l'un & l'autre en soient mieux faits & plus à leur aise ; ils s'en trouvent estropiez, & en souffrent la torture. Chaque chose a sa mesure : & soit au deça, soit au delà de cette mesure, comme il n'y a ny harmonie ny convenance ; aussi

n'y faut-il chercher, ny la beauté ny le plaiſir, qui ne peuvent naiſtre, que de la convenance & de l'harmonie.

Cette brieveté, où les matieres miſes à l'étroit, ſont comme des tapiſſeries ployées; & des licts entaſſez l'un ſur l'autre, dans un Garde-meubles, n'eſt pas la brieveté qu'il faut à l'Hiſtoire. Elle ne veut pas que les choſes ſoient cachées, ny montrées par pieces : elle les veut dans une étenduë qui ne ſoit ny trop vaſte ny trop reſſerrée; où elles ſe puiſſent déployer, ſans eſtre allongées ny raccourcies: où elles ſoient ſans eſtropiment, & ſans diſlocation, qui gaſte leur figure & bleſſe la veuë. Et c'eſt en cela proprement, que conſiſte la brieveté hiſtorique; de ne rien étaler, qui

puisse estre supprimé sans préjudice du sujet : de ne rien supprimer , qui appartienne où à l'intégrité ou à la beauté du sujet : de n'en point retirer la main, de n'en point éloigner la veuë, que chaque chose n'y ayt la place & l'étenduë qu'elle demande : & se souvenir que pour peu qu'on y ajoûte, ne fust ce qu'une ligne, cette ligne est un volume. Ce sentiment est celuy de tous les Maistres : de Ciceron qui veut que la narration ayt de l'agrément : & la veuë seule, sans la raison, nous apprend assez, qu'il n'y a point d'agrément où l'étenduë manque, & les choses amassées sont en désordre : de Quintilien , qui condamne la maigreur & la secheresse dans la narration ; & declare que celle qui n'est pas

de juſte meſure, n'eſt qu'une confuſion : de Platon qui enſeigne que la brieveté & la longueur n'ont d'elles meſmes aucun merite: & qu'il faut toûjours aller,non pas au plus court, mais au meilleur.

Je finis par ces Oracles, qui ne ſont ny ſi équivoques, ny ſi trompeurs que ceux de Delphes. Auſſi bien ne leur ſçaurois je rien ajoûter, qui les faſſe valoir plus qu'ils ne vallent: & je ne pouvois terminer ce Traité par une authorité de plus grand poids, ny de meilleure marque. Je ne quitteray pourtant pas la plume, que je n'avertiſſe encore une fois le Lecteur, que ce que j'ay dit de l'Hiſtorien, je l'ay dit d'un homme qui n'eſt pas encore né; & qui ne doit naiſtre, que l'année de la dé-

couverte du mouvement perpetuel, & de la Pierre Philosophale.

FIN.

